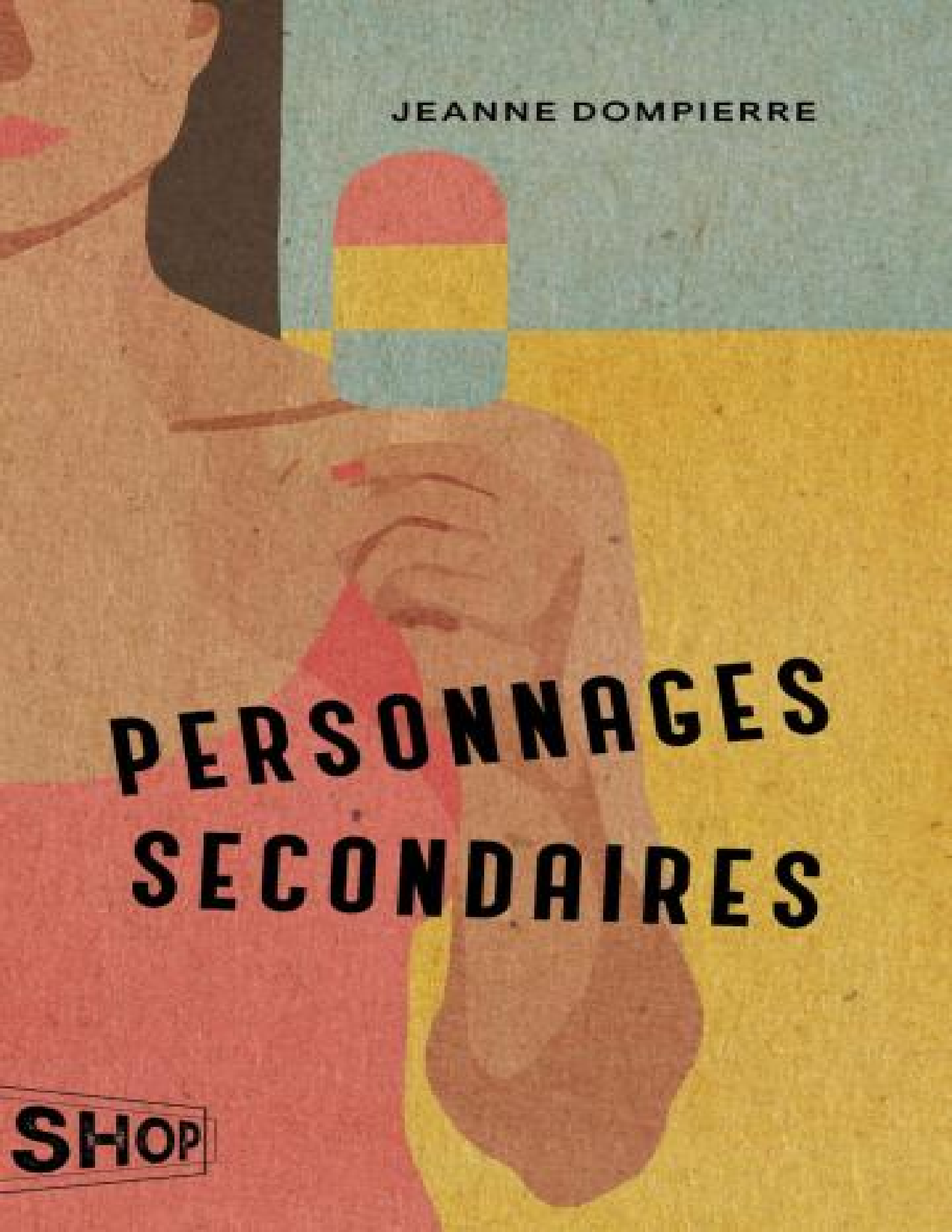
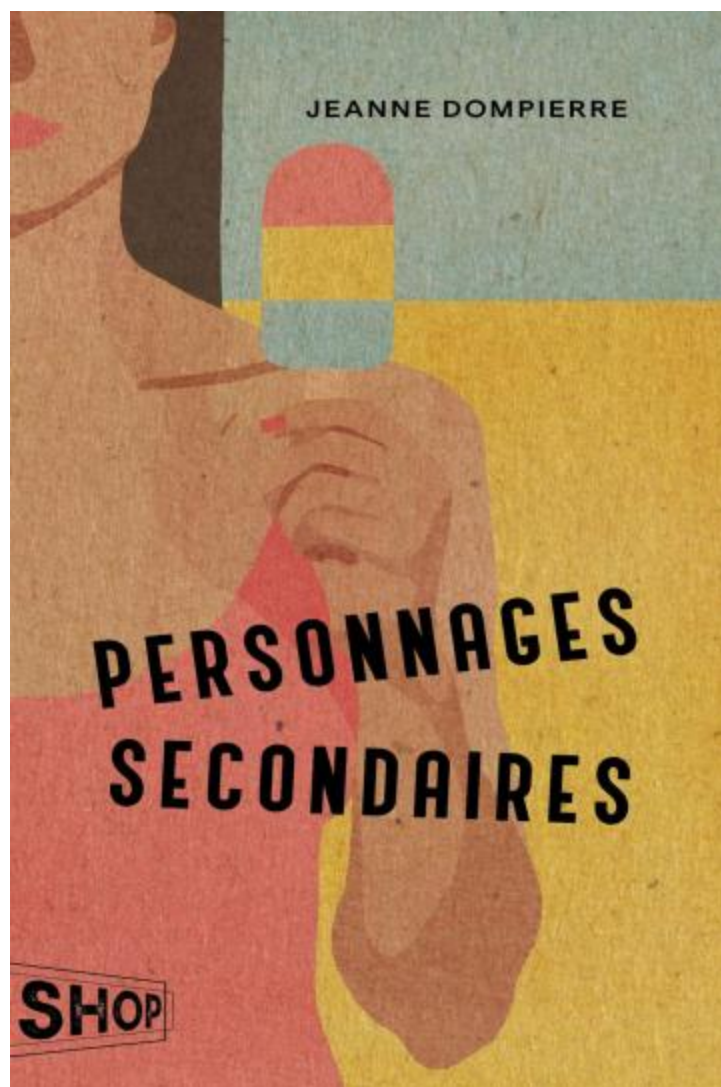


The background is an abstract composition. On the left, a stylized, textured figure in shades of brown and tan is visible, appearing to be in a dynamic pose. The background is divided into several color fields: a light blue area at the top right, a yellow area at the bottom right, and a red area at the bottom left. A central vertical element consists of a red semi-circle at the top, followed by a yellow rectangle, and a light blue rectangle below it.

JEANNE DOMPIERRE

PERSONNAGES SECONDAIRES

SHOP



OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

De la même autrice

Dopamine, Québec Amérique, 2018.

NOUVELLES

« Le Stage », *D'autres mondes*, collectif sous la direction de Stéphane Dompierre, Québec Amérique, 2020.

PERSONNAGES SECONDAIRES

OceanofPDF.com

Projet dirigé par Stéphane Dompierre, directeur littéraire

Conception graphique et mise en pages : Audrey Guardia
Révision linguistique : Isabelle Rolland et Isabelle Pauzé
En couverture : Illustration de Giselle Dekel,
typographie Messina Sans de Nouvelle Administration
Conversion en ePub : Fedoua El Koudri

Ouvrage composé en Minion Pro, un caractère originalement créé par Robert Slimbach en 1990.

Personnages secondaires a été achevé d'imprimer au Canada
sur papier « Husky Offset 100M » en janvier 2023 sur les presses
de l'imprimerie HLN à Sherbrooke, Québec,
pour le compte des Éditions Québec Amérique.

Cette première impression a été tirée à 2000 exemplaires.

Québec Amérique
7240, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) Canada H2R 2N1
Téléphone : 514 499-3000

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec –
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : *Personnages secondaires* / Jeanne Dompierre.

Noms : Dompierre, Jeanne, auteur.

Collections : Shop (Québec Amérique)

Description : Mention de collection : La shop

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 2022002748X | Canadiana (livre numérique) 20220027498 |

ISBN 9782764449462 | ISBN 9782764449479 (PDF) | ISBN 9782764449486 (EPUB)

Classification : LCC PS8607.O58 P47 2023 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2023

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2023.

quebec-amerique.com

JEANNE DOMPIERRE

**PERSONNAGES
SECONDAIRES**

OceanofPDF.com

Décembre

OceanofPDF.com

ESTHER

Ce qu'il faut comprendre, c'est que la soirée avait déjà ben mal commencé. Stéphanie, la petite nouvelle que je venais juste de finir de former, était supposée faire le bar ce soir. À cinq heures moins trois, elle a téléphoné pour dire qu'elle reviendrait pas pis qu'on pouvait lui poster son dernier chèque de paye. J'ai même pas eu le temps de la supplier de changer d'idée qu'elle avait déjà raccroché. Il faut vraiment que je rappelle à Steve d'arrêter d'engager des étudiantes. C'est pas fiable, ce monde-là.

Il y avait aucune chance qu'on trouve quelqu'un pour la remplacer à la dernière minute de même. Ça fait que Max pis moi, on se pile sur les pieds derrière le bar depuis le début du shift, vu qu'on est pognés pour faire nos drinks nous-mêmes en plus de gérer nos sections. Pour mal faire, c'est à soir que tout le monde a décidé de débarquer en même temps, quand ça faisait deux semaines que c'était mort de chez mort.

Depuis le début du rush, c'est le bordel total. Les clients chialent parce que leurs drinks arrivent pas assez vite à leur goût, pis Jonas pogne les nerfs en cuisine parce qu'on laisse les assiettes traîner trop longtemps sur le passe-plat. En plus, je pense que Max a oublié de se mettre du déo, pis vu que mon nez arrive juste à la hauteur de ses aisselles, je pogne une draft épouvantable chaque fois que je le croise.

Ça fait que quand la fille est arrivée, vers sept heures et quart, ma bonne humeur avait pris le bord des vidanges depuis un boutte. J'étais derrière le bar, en train de préparer deux mojitos en sacrant dans ma tête contre les gens qui ressentent le besoin de boire des mojitos au beau milieu du mois de décembre. En voyant que c'était elle, j'ai figé pendant un bon dix secondes, comme une biche devant les phares d'un pick-up. Je me suis dit qu'elle manquait pas de culot pour se pointer ici comme si de rien n'était,

même pas quinze jours plus tard. Je veux ben croire que c'est une habituée, mais me semble qu'à sa place, je me magasinerais un autre bar où me tenir. Dès que j'ai retrouvé mes esprits, j'ai laissé mes drinks en plan sur le comptoir pour aller conter ça à Jonas à travers le passe-plat.

« Es-tu *vraiment* sûre que c'est elle ? » qu'il a demandé, le grand innocent, avec sa voix cassée d'ado qui a juste jamais fini de muer. « Calvâsse, Jo, penses-tu vraiment qu'à force de regarder en boucle les tapes de nos caméras de sécurité depuis une semaine, sa face pis celle des deux autres, pis de tous les clients qui étaient icitte ce soir-là se sont pas étampées ben comme du monde sur ma rétine ? » Il a haussé les épaules comme s'il s'en crissait, mais il s'est quand même étiré le cou pour regarder dans la salle, question d'être ben sûr que j'le faisais pas marcher. Pis aussi parce que Jonas laissera jamais passer une occasion légitime de pogner le fixe sur une fille un peu cute.

Pendant qu'on bavassait, Jonas pis moi, la fille s'est installée comme si elle avait l'intention de rester pour un boutte. Drette dans ma section, évidemment, pas moyen de s'en sauver. Sur la table devant elle, elle a étalé un paquet de papiers. Là, elle est penchée sur une des feuilles, l'air ben concentrée. Je remarque qu'elle mâchouille le bout de son Bic rouge, ce que, personnellement, j'ai toujours trouvé crissement dégueu. Je pense que c'est une prof ou quelque chose dans le genre, probablement dans une école primaire. Autrement, les autocollants shiny en forme de licornes pis de p'tits chars qu'elle colle sur les copies, ça serait weird un peu.

Elle vient pas ici toutes les semaines, mais je connais quand même son M.O. En général, quand elle sort sa paperasse, c'est que ses amies vont venir la rejoindre plus tard. Elle arrive toujours la première. Soit elle est du genre à arriver d'avance, soit c'est ses amies qui sont toujours en retard. Ça a pas tellement l'air de la déranger, d'attendre après les autres.

Ça arrive qu'elle vienne ici sur des dates. Jamais deux fois avec le même gars, en tout cas pas selon ce que j'ai pu voir pendant mes shifts. Toujours des premiers rendez-vous, dans le genre Tinder malaisant. Ces fois-là, on dirait qu'elle s'arrange systématiquement pour arriver juste un peu après le gars, le temps qu'il choisisse une table, enlève son coat, commande une bière. Ça m'étonnerait pas d'apprendre qu'elle se poste dans le portique du resto d'en face, le temps de décider si ça vaut vraiment la peine de se

pointer. J'ai vu des choses pas mal plus bizarres que ça, depuis le temps que je travaille dans les bars.

Je l'observe du coin de l'œil en finissant de préparer mes crisses de mojitos. Ça commence à faire un boutte qu'elle niaise à sa table, sans menu ni verre d'eau. Un bon gros cinq minutes. Va ben falloir que j'aille la voir, même si ça me tente autant que de subir une colonoscopie. Avec ce qui s'est passé, j'imagine que j'aurai pas le choix de dire de quoi, d'émettre un signal de connivence, une marque d'empathie. Pis ça, je sais que c'est bête à dire, mais c'est contre mes principes. Moi, je suis ici pour faire ma job, pas pour me faire des amis. V'là ta bière, merci pour le tip, bonsoir, à la prochaine. Pis même si tu t'assois dans ma section trois fois par semaine pendant douze ans, va pas t'attendre à un traitement de faveur, parce que je te promets que tu vas être déçu.

J'apporte trois IPA à la sept. Un des gars assis à la table, un blondinet aux cheveux grasseux et à la moustache molle qui porte un hoodie des HEC sans ironie aucune, me demande si j'ai oublié ses nachos. Il articule chacune des syllabes comme s'il s'adressait à quelqu'un qui comprend pas trop bien le français. Eh boy, il va falloir qu'il lâche son ton arrogant, le kid, s'il veut pas que j'y fasse manger avec l'assiette pis les napkins, ses ostis de nachos.

Je lui fais un beau sourire qui veut dire « va chier », pis je réponds que le bar est plein pis que la cuisine est dans le rush. S'il le veut fondu, son Monterey Jack, va falloir qu'il prenne son mal en patience. Il aurait mérité que je sois pas mal plus bête que ça, mais je me contrôle parce que la détresse que je détecte dans ses yeux ronds comme des balles de ping-pong indique que personne, jamais, lui a parlé avec aussi peu de ménagement.

Je sais pas trop s'il va pleurer ou tourner de l'œil. Il est visiblement sous le choc. Il cherche ses mots, ses lèvres minces s'ouvrent et se referment sans laisser passer le moindre son ; on dirait un poisson qui vient de faire un AVC. En tout cas, il me semble que ça doit avoir l'air de ça, mais honnêtement, je connais pas grand-chose à la faune sous-marine. Faudrait demander à Charles Tisseyre.

J'attends pas que le kid me réponde pour revirer d'bord. Je ramasse les pintes vides pis les vieilles peanuts qui traînent sur la table d'à côté, je dépose mon cabaret au bout du bar et je vais me planter devant la table de la

fille. La prof, là, l'amie de l'autre, avec ses papiers pis son stylo tout grugé. Elle se rend même pas compte que je suis là. D'un ton plus brusque que je voudrais, vu que je suis encore un peu crinquée à cause de l'autre taouin pis de ses nachos, je lui demande si elle attend quelqu'un. Elle lève les yeux et me fait un sourire navré, comme si elle s'excusait d'être là.

Elle sait que je sais, évidemment, mais elle dit rien, rien là-dessus, du moins, à mon grand soulagement. Seulement qu'elle attend une amie et qu'elle va prendre un verre de sauvignon blanc. Elle commande toujours la même chose, précise toujours sauvignon *blanc*, comme si j'avais vingt-trois options sur mon menu, vingt-trois couleurs de sauvignon. Des vins au verre, j'en ai juste deux : le sauvignon, pis le rioja. Sont ben corrects, mais c'est pas la grosse affaire non plus. La plupart des gens viennent ici pour boire de la bière, anyway. C'est pas la meilleure place si tu veux faire ton snob en te gargarisant avec des grands crus rares ou des « p'tits jus nature », mettons.

Dans la cuisine, Jonas varge sur la sonnette comme s'il essayait d'appeler les pompiers avec. Il a empilé deux nachos, une poutine et un burger végane sur le passe. L'équilibre est précaire. Je ramasse tout d'une shot en lui suggérant de prendre un Ativan pis de se calmer les nerfs un peu. J'apporte les plats aux tables, en prenant bien soin de terminer avec les nachos du poisson hystérique en hoodie HEC, question qu'ils soient juste un peu frettes, juste un peu coagulés. J'aurai certainement pas grand tip avec eux autres à soir. Rendue là, pourquoi je me ferais chier ? Si ça peut les empêcher de revenir...

Je suis en train de servir le verre de sauvignon *blanc* quand l'amie de la prof arrive, tout essoufflée, comme si elle avait couru un demi-marathon à reculons dans la neige pour s'en venir. Elle aussi, je la reconnais tout de suite. Évidemment. Je sacre entre mes dents. Coudonc, sont masos, ces filles-là ou quoi ? Qu'est-ce qu'elles s'imaginent, au juste ? Qu'en revenant ici comme si de rien n'était, la troisième va juste réapparaître comme par magie, pis qu'elle va venir se creuser une p'tite place entre eux autres sur la banquette ?

En tout cas, j'espère ben pus jamais les revoir, après ce soir. Je veux juste oublier cette maudite histoire-là au plus vite, pis que tout le monde l'oublie avec moi. Des affaires de même, qui passent aux nouvelles, pis qui font que les bœufs débarquent avec leurs gros sabots en plein milieu de l'après-midi

pour poser des questions indiscretes à tout le monde, on dira ce qu'on voudra, c'est pas ben bon pour la business.

OceanofPDF.com

AMARYLLIS

Pour la dernière production écrite avant le congé des Fêtes, je demande toujours aux élèves de raconter leur plus beau souvenir de Noël. Habituellement, j'aime beaucoup corriger ces textes. Même s'ils n'ont que huit ou neuf ans et qu'ils ne produisent évidemment pas de la grande littérature, il y a dans leurs phrases malhabiles de quoi attendrir un rocher. C'est qu'ils y mettent tellement d'eux-mêmes. Ils se dévoilent, révèlent leurs joies, leurs inquiétudes, leurs déceptions. Si on prête bien attention à ces quelques pages couvertes de grosses lettres rondes ou de pattes de mouches à peine déchiffrables, on peut déjà discerner le tracé flou des adultes qu'ils deviendront un jour. Bien sûr, avec tout ce qui se passe en ce moment dans ma vie et dans le monde en général, je ne peux m'empêcher de penser au fait que plus ils vieilliront, plus ces petites joies simples se feront rares, et plus la médiocrité, les déceptions et les traumatismes se multiplieront.

J'aime enseigner en troisième année, parce que j'ai l'impression que c'est l'âge de la dernière chance. Après, inévitablement, la naïveté des enfants commence à s'éroder. Mes élèves sont purs et ils n'ont peur de rien. La majorité d'entre eux n'a jamais connu ni la souffrance, ni l'humiliation, ni le deuil. Ils ne savent rien de la laideur du monde et de la triste mesquinerie des adultes. Quand j'ai commencé à travailler, j'espérais qu'en me baignant quotidiennement dans leur insouciance, je parviendrais à esquiver, au moins partiellement, les contrecoups du temps qui s'enfuit.

Il est passé dix-huit heures et j'ai déjà eu le temps de corriger plus du tiers de mes copies. Sarah est en retard. Ça fait plus de vingt ans que je me trouve des distractions pour tuer le temps parce que Sarah est en retard. Ou encore que j'invente des fables visant à excuser les manquements de Sarah

aux yeux du reste du monde. Parfois, je me dis que c'est grâce à elle que j'ai pu développer mon imagination, à force de mentir pour la protéger.

Elle aurait pu faire un effort, pour une fois, il me semble. C'est elle qui a suggéré qu'on se rencontre ici, après tout. J'ai protesté, mais elle n'a rien voulu entendre, sous prétexte que c'était le seul endroit qui se trouvait sur son chemin entre le travail et chez elle. Alors j'ai cédé, comme je cède toujours. Maintenant, assise toute seule à cette table, hantée par les images de Chrystelle et les souvenirs de cette dernière soirée passée ici avec elle, je dois dire que je regrette de ne pas m'être battue un peu. S'il n'en tenait qu'à moi, j'oublierais jusqu'à l'existence de ce bar. Même la serveuse se dit que je n'ai rien à faire ici, je l'ai vu dans ses yeux.

Je présume que les policiers sont venus l'interroger après nous avoir parlé. Ou avant, peut-être ? Non, forcément après, puisque c'est Sarah qui leur a appris qu'on avait échoué ici, après la pizzeria. Ça s'est décidé sur un coup de tête et Chrystelle n'a même pas pris la peine de texter Jean-François pour l'avertir qu'elle rentrerait plus tard. Toute une extravagance, quand même, pour un mercredi soir. Un dernier verre pour la route, comme si on avait encore vingt ans, comme si on ne travaillait pas le lendemain, comme si cette décision impulsive n'allait pas être lourde de conséquences sur notre beauty sleep. Une fois n'est pas coutume, non ? C'est en tout cas ce dont Sarah a réussi à nous convaincre.

Finalement, on en a pris trois, des verres. Après les deux bouteilles bues plus tôt au restaurant, on était dans un drôle d'état. Lorsque nous avons titubé hors du bar, vers vingt-trois heures, le ciel était bas et presque blanc. De gros flocons mouillés avaient commencé à tomber tout doucement, la première vraie neige de la saison. On ne marchait peut-être pas encore tout à fait croche, mais on riait trop fort.

Je ne me rappelle plus très bien ce qui était si amusant, seulement cette sensation d'être exactement au bon endroit, avec les bonnes personnes. Une euphorie teintée d'un soupçon de mélancolie. Ces éclairs de complicité entre nous trois étaient devenus trop rares. Il y avait des années qu'on n'avait pas ri comme ça ensemble. Je crois que Chrystelle et Sarah s'accommodaient plutôt bien de la distance qui s'était creusée entre nous au fil des années. Mais moi, ces moments me manquaient cruellement, alors lorsqu'ils se présentaient, je m'efforçais d'en savourer chaque seconde.

Nous nous sommes séparées au coin de la rue, quelques minutes à peine après avoir quitté le bar. Sarah et moi, on marchait vers l'est. Chrystelle nous a saluées avant de s'engager dans la rue résidentielle où elle avait stationné sa voiture. Un peu inquiète, je lui ai demandé si elle était certaine que c'était une bonne idée de conduire. « C'est le temps des partys de Noël, il y a des barrages policiers partout. Tu voudrais pas te retrouver avec un casier pour ça ! » Sarah m'a traitée de mère poule parano, tandis que Chrystelle a haussé les épaules. Avec une nonchalance qui ne lui ressemblait pas, elle a répondu qu'elle n'était pas si soûle que ça. Elle en avait pour vingt minutes à peine. Elle serait prudente. Elle a offert de nous déposer en chemin, mais on a dit non. Sarah voulait marcher. Moi, j'ai suivi Sarah.

Ça fait deux semaines que je rejoue en boucle dans ma tête cette dernière discussion avec Chrystelle. Y avait-il quelqu'un, tapi dans l'ombre, qui nous guettait, attendant patiemment le meilleur moment pour attaquer ? J'essaye de visualiser la scène pour me remémorer les détails que j'aurais pu oublier, mais je ne vois rien d'autre que Chrystelle, ses joues rosies par l'air froid sous sa tuque bleu clair, les yeux brillants, me promettant que tout ira bien.

Sur la table, mon téléphone vibre. Sarah s'excuse de son retard dans un texto laconique : une urgence au travail, une petite crise à gérer. Bien sûr. Il y a toujours quelque chose, toujours une bonne raison pour Sarah de ne pas être là où elle devrait, pendant que les autres font ce qu'ils ont à faire. Chrystelle serait arrivée pile à l'heure, elle. On n'aurait pas eu tant de choses à se dire, mais on aurait échangé des banalités sans conséquence, commenté la météo, parlé de séries télé, de nos jobs, de son chum, de mes dates pathétiques. Ça aurait meublé l'attente.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre. La neige a cessé, mais je doute que cette accalmie dure très longtemps. Ces deux dernières semaines, il en est tombé presque chaque jour, et la magie de la première bordée a vite cédé le pas à la lassitude qui caractérise habituellement la fin de la saison. L'enquêteuse avec qui j'ai parlé au poste de police a déclaré que c'était presque un miracle qu'ils aient retrouvé sa tuque dans de telles conditions, alors qu'elle était complètement ensevelie. Sa tuque en cachemire bleu pâle ornée d'un gros pompon de fourrure blonde, avec une toute petite tache de

sang à l'arrière. Ils l'ont ramassée pas trop loin de sa voiture, qui était elle aussi enterrée sous un pied de neige. Il y avait deux contraventions de stationnement épinglées derrière les essuie-glaces. Je me demande si Jean-François va devoir les payer ou si la Ville va accepter de faire une exception. Il me semble que ce serait courtois de leur part, considérant les circonstances.

Un taxi s'immobilise devant le bar, la portière s'ouvre et Sarah s'en extirpe, emmitouflée dans son grand foulard orange néon. Cette couleur ne convient déjà pas à son teint en temps normal, mais c'est encore pire aujourd'hui, alors qu'elle a, comme moi, la mine terreuse d'une fille qui n'a pas dormi depuis trop longtemps. Elle se dirige rapidement vers l'entrée du bar et un instant après, elle est là, dans ma bulle. Elle me fait la bise, me serre dans ses bras, se met à parler trop vite, trop fort, tout en enlevant son manteau. Elle me pose des questions, m'interrompt promptement quand je tente de lui répondre, fait de grands signes dans les airs pour attirer l'attention de la serveuse. L'ouragan Sarah, comme l'avait surnommée la prof de maths, en quatrième secondaire.

Elle commande une pinte et quand elle la reçoit, elle en avale le tiers d'un coup. Elle m'explique les raisons de son retard pendant que je range ma pile de devoirs à corriger. Je fais de mon mieux pour l'écouter attentivement, même si j'ai beaucoup de difficulté à prendre Sarah au sérieux quand elle parle de son travail. Les détails du récit m'échappent, mais il est question de trolls, de Facebook et de masculinité toxique. J'ai l'impression qu'elle fait exprès pour faire durer son récit le plus longtemps possible, dans l'espoir d'échapper à la conversation qui nous attend. Même si c'est Sarah qui a suggéré qu'on se rencontre ici, c'est moi qui, au départ, ai insisté pour qu'on se voie. J'ai besoin qu'on parle de ce qui s'est passé.

Finalement, Sarah finit par arriver à court de mots. Le silence qui suit la fin de son histoire est si pesant que je m'ennuie presque de l'étourdissante tornade de paroles qui l'a précédé. Nous ne nous regardons pas dans les yeux. Je fixe mon verre de vin en le faisant tourner dans ma main et Sarah entortille une mèche de cheveux autour de son index, comme elle le fait toujours lorsqu'elle est nerveuse. Au bout d'un moment, je finis par trouver quelque chose à dire. Je murmure que j'aurais préféré ne pas apprendre qu'ils avaient retrouvé sa tuque.

J'aurais voulu qu'on puisse se forcer à croire que Chrystelle était juste partie. Je me rappelle confusément une histoire qui date d'il y a quelques années, une fille de notre âge à peu près. Il me semble qu'elle habitait en Gaspésie. Ils en avaient parlé aux nouvelles pendant trois jours, après sa disparition. Tout le monde avait crié au meurtre, mais on avait fini par la retrouver dans l'Ouest, bien vivante. Elle était partie cueillir des cerises ou planter des arbres, elle en avait eu assez de sa vie monotone. Elle s'était levée un matin et avait mis le cap sur l'autre bout du pays sans prévenir qui que ce soit. Son conjoint, qui implorait sur tous les écrans ses ravisseurs de la laisser partir, s'était tout simplement fait sacrer là devant la province entière.

Sans cette tuque bleue tachée de sang, on aurait pu s'inventer des espoirs. Imaginer Chrystelle s'engouffrant dans une rame de métro à Beaubien, avant de sauter dans un bus pour New York ou Toronto, au terminus Berri. Une bulle au cerveau. C'était déjà assez extraordinaire qu'on ait réussi à la convaincre de venir prendre un dernier verre avec nous à vingt-deux heures un mercredi soir. Après une telle fantaisie, pourquoi n'aurait-elle pas été prise d'une soudaine envie de refaire sa vie au complet ? N'eût été cette tuque souillée sous la neige, l'hypothèse n'aurait pas été plus saugrenue que la possibilité que quelqu'un ait pu la traquer, l'assommer, la fourrer dans le coffre d'une voiture et la faire disparaître de la surface de la planète, moins de dix minutes après qu'on eut tourné le coin de la rue, Sarah et moi. Ces choses-là, celles qui hantent les cauchemars de toutes les femmes et que les médias et la fiction ont érigées en mythe, ces choses-là n'arrivent pas dans la vraie vie.

Sarah a déjà fini de boire sa bière. D'un signe, elle en commande une autre à la serveuse. Elle est toujours aussi muette et m'écoute, pour une fois. Elle semble s'être vidée d'un coup, comme un pneu de vélo crevé. La serveuse me demande si je veux boire autre chose et je fais non de la tête. Je réalise qu'en fin de compte, je n'ai pas la force de rester ici plus longtemps. Je demande l'addition. À Sarah, qui me regarde sans comprendre, j'offre mon excuse habituelle.

« Il faut que j'aille au gym demain matin. »

Ce n'est pas un mensonge. Les événements des dernières semaines ont fait chanceler ma discipline, et je sais que si je ne suis pas en train de courir

sur un tapis roulant à sept heures demain matin, je le regretterai. Je dois penser à moi, pour une fois. Je bois ma dernière gorgée de vin, je mets mon manteau, mes mitaines, mon foulard. Je réalise que mes mains tremblent. Je n'étais peut-être pas prête à revenir ici et à briser le silence, finalement.

Sarah se lève pour me faire la bise. Pendant un bref instant, elle me serre contre elle, avant de se dégager brusquement, tandis que je m'accroche à elle comme à une bouée, incapable d'empêcher mes yeux de se remplir d'eau. Feignant de ne pas voir ma détresse, elle se rassoit sur la banquette et se laisse absorber par l'écran de son iPhone, sur lequel ses doigts tambourinent à un rythme prodigieux. C'est à peine si elle lève les yeux vers moi quand je lui dis au revoir. De toute évidence, elle boude.

Alors que je me dirige vers la porte en ravalant mes larmes, je sens monter en moi une colère aussi subite qu'inexplicable. C'est comme si soudain, tout le poids des années passées à protéger Sarah contre elle-même et contre l'Univers entier, à tolérer ses caprices égocentriques et à excuser ses dérapages me tombait dessus d'un coup. Je sais bien que ce n'est pas Sarah qui a fait disparaître Chrystelle, pas plus qu'elle n'est à blâmer pour la spirale dans laquelle j'ai l'impression de m'enfoncer depuis ce soir-là, mais ce n'est certainement pas elle qui va m'aider à trouver un sens à ce qui nous arrive. Je ne sais pas pourquoi je m'attendais à ce que les choses se passent autrement.

Une fois dehors, je regrette tout de suite de ne pas avoir appelé un taxi. Sur le trottoir, je marche le plus vite possible. À cause du froid mordant, mais aussi parce que je ne veux pas penser au chemin que Chrystelle a dû emprunter, un chemin mille fois parcouru qui a pris fin abruptement à deux rues d'ici.

Je suis convaincue qu'elle n'a pas coupé par le parc ni traversé le stationnement de l'immeuble à condos, un peu plus au nord. Je l'ai bien expliqué à la détective qui m'a interrogée au poste de police. Elle semblait déterminée à trouver une explication logique à ce qui est arrivé à mon amie. Je crois que ça l'aurait soulagée de pouvoir rejeter en partie la faute sur la victime. Ça aurait voulu dire que les autres femmes, celles qui vivent prudemment, celles qui longent les murs et baissent les yeux, n'avaient rien à craindre.

Mais Chrystelle n'était pas du genre à emprunter les ruelles et les chemins de traverse. Chrystelle longeait les murs et elle baissait les yeux. Elle marchait droit, elle coloriait à l'intérieur des lignes. Chrystelle respectait le Code de la route. Elle n'avait jamais pris le moindre risque de sa vie.

Si une chose pareille est arrivée à Chrystelle, ça veut dire que personne, pas une femme en tout cas, n'est jamais vraiment en sécurité. Ce serait bien naïf de croire le contraire. Rien ne peut me garantir que je me rendrai en vie à mon condo ce soir. Je suis une femme qui marche seule dans une rue sombre et quasi déserte, par un soir de grand froid où personne ne mettrait le nez dehors à moins d'avoir de mauvaises intentions. Une proie sans défense, fragile comme un faon, comme un petit oiseau tombé du nid. À tout moment, on pourrait m'assommer, me traîner dans une ruelle, me violer, me battre et me laisser pour morte.

Derrière moi, des bruits de pas dans la neige. Je marche le plus rapidement possible, mais les pas se rapprochent, me rattrapent, plus lourds et menaçants à chaque seconde qui passe. Je triture mon cellulaire dans la poche de mon manteau. Je me prépare à hurler comme une vierge sacrifiée, mais je crains que mon cri s'étouffe dans mes poumons. Qu'une main posée sur ma bouche éteigne ma voix à tout jamais. J'ai peur de m'évanouir de frayeur avant même de pouvoir essayer de sauver ma vie et mon honneur.

L'individu est maintenant tout près, à quelques centimètres derrière moi. Je regarde à gauche, à droite. Il n'y a pas d'issue. Personne ne viendra à ma rescousse. Juste au moment où je m'apprête à me retourner pour au moins tenter de confronter l'agresseur, le supplier de me laisser tranquille, une voix flûtée et féminine, avec une pointe d'accent français, se fait entendre : « Pardon, madame. S'il vous plaît, j'aimerais passer. »

Je me range à droite sur le trottoir et laisse la jeune femme me dépasser. Elle me sourit de ses lèvres peintes en fuchsia et me remercie. Je reste immobile pendant quelques secondes et la regarde s'éloigner sur le trottoir, le pas agile, la démarche chaloupée, et ma terreur des dernières minutes m'apparaît soudain puérile, ridicule. « Gère-toi, fille », comme dirait Sarah.

Malgré tout, avant de reprendre mon chemin, je compose le 911 sur le clavier de mon téléphone. Pendant le reste du trajet, je garderai la main dans la poche de mon manteau, le pouce flottant au-dessus du bouton vert, prête

à appeler les secours. Plus que dix coins de rue à franchir et je serai chez moi, en sécurité derrière les murs blancs de mon condo.

Dix coins de rue. Moins de huit minutes de marche. Oui, je pense que je peux survivre à ça.

OceanofPDF.com

SARAH

Certains jours, je pense que la principale raison pour laquelle je continue à travailler pour *ALT*, c'est que je suis capable de faire ma job complètement lendemain de veille. C'est même plus facile. Si j'étais plus en forme, peut-être que l'idée me viendrait de m'accomplir, de faire bon usage de mon temps ou de mon diplôme de maîtrise, de chercher des défis ou un sens à ma vie. Ce n'est certainement pas au sein de l'équipe de rédaction de ce magazine soi-disant engagé et avant-gardiste que je trouverai toutes ces belles choses. Rendue là, aussi bien continuer à me soûler, non ?

Quand Amaryllis m'a abandonnée au bar comme une vieille paire de chaussettes trouées, j'ai éclusé ma deuxième pinte toute seule en fixant tour à tour le mur devant moi et mon iPhone. J'ai profité de l'occasion pour modérer les commentaires disgracieux qui s'accumulaient à un rythme effarant sur la page Facebook d'*ALT*. Si on travaille après sept heures le soir, on peut bien le faire devant une bière, il me semble. En tout cas, c'est comme ça que j'ai rationalisé l'idée de commander une troisième pinte. En la déposant devant moi, la serveuse m'a regardée avec dédain.

Avant d'avoir atteint le fond du verre, j'ai réalisé que j'avais de la difficulté à me tenir droite sur ma chaise. C'est à ce moment précis qu'un shooter de whisky non sollicité s'est matérialisé sur ma table. La serveuse, de plus en plus revêche, a désigné d'un mouvement de tête un gars assis à quelques tables de moi, qui me dévisageait, vorace. J'ai décidé que j'avais assez travaillé pour la journée, et je lui ai souri en levant le verre dans sa direction. Un tiers de seconde plus tard, il était assis sur la chaise devant moi.

Je ne me souviens pas de son prénom, ni de notre conversation, ni de la façon dont nous avons quitté le bar, seulement des misérables ébats qui ont

suivi, lesquels n'avaient pourtant rien de mémorable. Lui à genoux derrière moi sur un sofa miteux, son souffle animal, ses mains grasses sur ma peau, sa sueur âcre de gars soûl qui inondait mon dos, alors que je simulais un orgasme certes vocal, néanmoins peu convaincant, dans l'espoir d'accélérer le processus. Tant qu'à fixer un mur, je crois que je préférais encore celui du bar.

J'ai quitté l'appartement du type à deux heures du matin, sans le saluer ni griffonner mon numéro de téléphone sur un bout de papier. Il s'était endormi sur le sofa pendant que j'étais à la salle de bain. Alors que j'observais mon visage fatigué dans le miroir qui surplombait le lavabo cerné de taches jaunâtres, j'ai eu une pensée pour Chrystelle.

Ça aurait été si drôle d'aller déjeuner avec elle et de lui raconter cette soirée ridicule. Elle aurait été complètement scandalisée d'apprendre que j'étais partie du bar avec un inconnu. Elle m'aurait chicanée à voix basse en grignotant sa gaufre aux fruits du bout de la fourchette et aurait répété minimum deux cents fois qu'un jour, je tomberais sur un psychopathe qui me découperait en morceaux. Moi, j'aurais fait exprès d'égrener chaque détail scabreux en parlant bien fort, juste pour lui faire un peu honte en public, la rendre imparfaite par association. Cette idée m'a fait sourire, malgré tout.

Après avoir ramassé mes affaires et quitté l'appartement du gars sans même prendre la peine d'éteindre les lumières, j'ai marché jusque chez moi. Même si on était au beau milieu de la nuit, je me suis fait couler un bain, dans lequel je me suis immergée avec un livre. À cinq heures du matin, je me suis réveillée dans l'eau froide, les cheveux trempés et la bouche sèche. Le roman tout gonflé reposait au fond du bain. Pas grave, il n'était pas très bon, de toute façon.

Je me suis habillée, j'ai rempli de café un pot Mason d'un litre et j'ai marché jusqu'au bureau, étonnée de croiser autant de joggeurs et de cyclistes sur mon chemin. Je ne peux pas croire qu'il y a des gens qui choisissent de leur plein gré de s'agiter ainsi sur les trottoirs à une heure pareille. Mais bon, je présume que ça les regarde. À sept heures et quart, j'étais assise devant mon ordinateur au beau milieu du bureau désert, mes écouteurs vissés sur les oreilles, bien déterminée à n'adresser la parole à personne aujourd'hui.

La crisette des Internets qui a commencé hier en fin de journée s'est poursuivie toute la nuit et n'est toujours pas terminée ce matin. L'équipe savait pertinemment que la cover story du mois ferait un petit scandale. Une femme nue, ça suffit déjà à envoyer les puritains aux barricades, mais quand il s'agit de surcroît d'une artiste queer dont le corps a l'outrecuidance de ne pas correspondre aux standards établis, on s'expose au chaos et aux flammes de l'enfer. Et puisque c'est moi qui modère les réseaux sociaux d'*ALT*, j'ai l'immense privilège d'être aux premières lignes face à l'ire des crétins qui, tout comme les corps humains, se déclinent en une impressionnante variété de modèles.

Avec le temps, je me suis habituée à torcher le vomi virtuel que les trolls déversent sur nos plateformes. Il n'y a plus grand-chose qui m'étonne, même si j'ai toujours un peu envie de me défenestrer quand je constate à quel point le fin vernis de civilisation qui recouvre les rapports sociaux se dissout à la moindre secousse. Au moins, ça bouge, et quand ça bouge, le temps passe vite. J'ai déjà hâte de retrouver mon lit.

En début d'après-midi, les yeux secs à force de fixer mon écran, je décide que je mérite une pause. Je marche jusqu'aux grandes fenêtres, j'essuie un bout de vitre embuée avec la manche de mon hoodie. Il a recommencé à neiger sur la ville, encore des gros flocons dégueulasses qui vont pogner en pain de glace pendant la nuit et transformer les trottoirs en patinoires. On est le 15 décembre et je suis déjà tannée de l'hiver.

Je grelotte. Nos bureaux sont situés au sixième étage d'une ancienne manufacture de textile, un bâtiment mal isolé dont l'humidité s'infiltré jusque dans nos os. On a beau se couvrir, il n'y a pas moyen d'être confortable. La moyenne d'âge de mes collègues est de vingt-deux ans et elles sont beaucoup trop fières de travailler dans le Mile End pour se formaliser de ce genre de détails. On dirait que je suis la seule personne ici qui réalise que ça n'a pas de bon sens d'être obligé de garder un sac de couchage en dessous de son bureau au cas où le mercure descendrait sous zéro.

Je vais me faire un thé dans la cuisine, où trois de mes collègues sont installées au comptoir. Camille fucking Giscard, une rédactrice de vingt-trois ans qui est convaincue d'être le nombril du monde et/ou la prochaine Pénélope McQuade, mais qui, jusqu'à nouvel ordre, s'occupe de répondre à

notre courrier du cœur, montre quelque chose sur son iPhone à la coordo marketing, Jade, et à la nouvelle rédactrice, dont l'improbable prénom composé ne me rentre juste pas dans la tête. Ève-Annie ? Lili-Kim ? Julie-Chloé ? Je pense que c'est ça, Julie-Chloé. Peu importe ce qui est inscrit sur son acte de naissance, elle aura probablement déguerpi dans six mois, comme la majorité des petites recrues que Francis embauche avant même que l'encre sur leur diplôme de l'UQAM ait eu le temps de sécher. Depuis le temps, j'ai renoncé à tenir le compte.

Entre deux gorgées de kombucha kiwi-fraise (arke), les petites disciples de Camille s'exclament, émerveillées. En passant derrière elles, je jette un coup d'œil subtil à l'écran pour voir ce qui a bien pu provoquer une telle manifestation d'extase. Camille est en train de leur présenter l'habillage graphique que notre designer a conçu pour sa toute nouvelle série de capsules vidéo, « Bisous, Camille », laquelle sera lancée en grande pompe au retour des Fêtes.

Je vomis un peu dans ma bouche (métaphoriquement). Je peux pas croire que ça va se concrétiser pour vrai, cette niaiserie-là, fruit du pire brainstorm de l'histoire. Quand mon boss m'a annoncé, tout fier de lui, que les chroniques insignifiantes de Camille sur le dating à l'ère des réseaux sociaux allaient faire l'objet d'une putain de websérie, j'ai vraiment eu envie de l'assommer avec une brocheuse.

Francis n'a jamais été réputé pour son jugement, mais depuis que la crise de la quarantaine lui est passée sur le corps, j'ai l'impression qu'il prend la plupart de ses décisions d'affaires avec son pénis. S'il suffit qu'une fausse blonde aux grands yeux de Bambi avec un cul plus bombé que la moyenne minaude un peu pour qu'il embarque dans n'importe quel projet cave, on n'est pas sortis du désert. Évidemment, je ne lui ai pas dit ce que j'en pensais, parce que la vérité, c'est que je m'en sacre comme de mon premier hochet. J'espère quand même que la série va se planter, parce que la perspective d'une Camille encore plus prétentieuse que d'habitude est franchement insupportable.

Je retourne m'asseoir devant mon ordi avec mon thé et j'essaye de me concentrer un peu sur l'article que je dois finir d'écrire d'ici demain. Une analyse des films les plus populaires de la dernière année, sous l'angle du test de Bechdel. À croire qu'on est de retour en 2009. Le pire, c'est que

c'est garanti que ça va attirer les clics, même si c'est de la grosse bouette. Les gens adorent se faire redire ce qu'ils savent déjà, tout en se faisant croire qu'ils sont en train d'apprendre quelque chose. Et si leurs lectures leur permettent de se sentir moralement supérieurs à leurs semblables, c'est encore mieux. La vérité, c'est que personne, nulle part, ne veut apprendre quoi que ce soit, seulement se faire remâcher les mêmes idées *ad nauseam*, pour ensuite les régurgiter à qui mieux mieux sur les réseaux sociaux, sans le moindre sens critique.

Après avoir chié quatre paragraphes convenus, dans le ton à la fois familier et perpétuellement indigné qui a fait la notoriété d'*ALT*, je vais jeter un petit coup d'œil à la page Facebook du magazine. Les trolls se sont calmés, ils souffrent du même déficit d'attention que le reste du monde ; les crises ne durent jamais trop longtemps. Je scrolle un peu dans les commentaires pour la forme puis, sans même en prendre consciemment la décision, je tape le nom de Chrystelle dans la barre de recherche.

En fait, je n'ai pas besoin de taper son nom complet, puisqu'il apparaît dès que je place mon curseur à côté de l'icône en forme de loupe. Je visite la page de mon amie au moins dix fois par jour, compulsivement, comme si j'espérais y trouver des indices. Chaque fois, je relis tous les messages qui ont été publiés sur son mur ces derniers jours et qui continuent de se multiplier, comme s'il s'agissait d'une énigme à résoudre. Des collègues, des cousins, de vieilles connaissances qui ressentent la nécessité d'exprimer publiquement leur inquiétude, cherchant à grappiller un morceau du drame. Qui veulent pouvoir en parler au « je », comme s'il leur appartenait. Je reconnais certains noms, alors que d'autres ne me disent rien du tout. Pourtant, c'était ma meilleure amie, non ? Si j'ai jamais entendu parler de toi, il me semble que t'as pas d'affaire à venir t'épancher sur son wall. Les gens sont tellement vulgaires.

C'était ma meilleure amie. Il y a quelques jours, j'ai réalisé que je pense désormais à Chrystelle au passé. Quand je m'en suis aperçue, une petite couche supplémentaire s'est ajoutée au sentiment de culpabilité qui ne me lâche plus depuis que j'ai passé un après-midi complet au poste de police, à répondre aux questions de l'enquêtrice. Coupable d'avoir insisté pour prendre un dernier verre, « en souvenir du bon vieux temps », alors qu'elle était déjà fatiguée et voulait se coucher tôt. Coupable d'avoir convaincu

Amaryllis de marcher avec moi pour rentrer, d'avoir laissé Chrystelle retourner seule à sa voiture, comme une proie sans défense. Coupable d'avoir éteint la sonnerie de mon cellulaire en rentrant chez moi et de ne pas avoir entendu les coups de fil insistants de Jean-François entre minuit et cinq heures du matin. Et maintenant, coupable d'anéantir mon amie en pensée, de la reléguer au rang de souvenir, comme s'il n'y avait déjà plus le moindre espoir qu'elle soit retrouvée vivante.

Sur Facebook, Jean-François prend le temps de répondre à chaque publication, à chaque commentaire. Il se comporte comme un hôte empressé auprès des vautours virtuels qui se relayent pour rendre hommage à Chrystelle et à ses proches, comme si sa page était devenue le hall d'entrée d'un salon funéraire. J'ai l'impression que ça doit être rendu une job à temps plein pour lui (et je sais de quoi je parle parce que ça ressemble pas mal à ma vraie job à moi, les articles poches en moins). J'ai entendu dire qu'il était en arrêt de travail, alors il faut bien qu'il s'occupe. Je dois admettre que le rôle du mari éploré lui va plutôt bien, mais il ne me tombe pas moins sur les nerfs que d'habitude. Peut-être même un peu plus. J'avoue avoir été presque déçue quand j'ai appris qu'il avait un alibi solide pour ce soir-là.

J'ai échangé quelques messages avec lui, durant les jours qui ont suivi la disparition. C'était un cas de force majeure, qui justifiait de mettre en veilleuse l'espèce de guerre froide qui nous oppose depuis le secondaire. Je crois qu'il est sincèrement anéanti par ce qui arrive. Évidemment qu'il l'est, c'est atroce. Et ça a dû être un cauchemar de se voir soupçonner d'avoir fait disparaître sa propre fiancée, la personne qu'il aime depuis l'âge de seize ans.

Quand il s'est mis à laisser sous-entendre que selon lui, j'étais la seule personne à blâmer pour ce qui était arrivé à Chrystelle, j'ai arrêté de répondre à ses messages. Mais il était trop tard, il avait déjà semé le doute dans mon esprit. En réalité, il n'a fait qu'écrire en toutes lettres ce que je pensais en secret depuis des jours.

Tout est de ma faute. Tout est toujours de ma faute. Je suis la seule responsable de mes malheurs et de tous ceux qui frappent les gens que j'aime. Je porte la poisse. C'est un fait avéré. Et je ne doute pas une

seconde que si Chrystelle n'avait pas été avec moi, ce soir-là, elle serait encore avec nous.

OceanofPDF.com

JULIE-CHLOÉ

Même si ça ne fait pas très longtemps que je travaille ici, j'ai déjà compris que s'il y a une chose qui contribue à mettre les employés d'ALT de bonne humeur, c'est un potin bien croustillant. Celui qui circule depuis bientôt deux semaines est, selon moi, le plus intéressant à date.

Selon Jade et Camille, Chrystelle Fournier – trente-deux ans, cheveux châtain clair, yeux verts, un mètre cinquante-neuf, cent quinze livres, membre du Barreau du Québec, disparue le 6 décembre dernier dans Rosemont – était la meilleure amie de Sarah, notre chargée de contenu numérique. Il paraît même qu'elles étaient ensemble, ce soir-là, dans ce bar de quartier anonyme, celui d'où Chrystelle n'est jamais revenue.

Il y a trois jours, à l'heure du lunch, Jade a raconté à tout le monde que c'est pour aller faire sa déposition au poste de police que Sarah est partie en plein milieu de la rencontre de pitch du jeudi, au lendemain de la disparition de Chrystelle. Elle a juré que l'information provenait directement de Francis, alors j'imagine que c'est vrai.

Hier, Camille et Jade ont passé l'avant-midi à parcourir Instagram dans l'espoir de trouver une « preuve », laquelle a fini par se matérialiser sous la forme d'une vieille photo publiée en octobre 2012 par une certaine Amaryllis Duchesne. Sarah et Chrystelle Fournier sont assises côte à côte sur une banquette de cuir matelassée, arborant le sourire forcé de celles qu'on assiège sans prévenir avec une caméra. Sur la table devant elles, un plateau d'huîtres et des flûtes de mousseux. Le texte qui accompagne la photo se limite à trois hashtags : #bday, #bff et #gratitude.

Jade et Camille ont envoyé une capture d'écran de leur trouvaille par courriel à une dizaine de nos collègues, en leur rappelant de ne surtout pas

en parler à Sarah. Elles ont trop peur d'elle pour lui poser des questions directement, alors elles mènent leur petite enquête en catimini. Je ne peux pas les blâmer, c'est vrai qu'elle n'est pas particulièrement affable. Ça fait quatre mois et demi que je travaille ici et je ne crois pas qu'elle m'ait adressé la parole plus de trois fois.

Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre au juste, mais j'ai bien l'intention de lui prouver que je mérite son attention et son respect. Que je ne suis pas comme les autres filles de mon âge qui travaillent chez *ALT*. Que ce que je veux, c'est faire du journalisme de qualité, pas devenir une star de TikTok. J'aimerais vraiment qu'elle accepte de m'aider avec mon projet de podcast. Elle serait la source parfaite. J'imagine que ça sonne un peu ésotérique, mais quand j'ai appris que j'avais un contact direct avec quelqu'un qui connaissait si bien Chrystelle Fournier, je me suis dit que c'était un signe du destin. J'ai mentalement remercié mes grands-parents décédés de veiller sur moi depuis le paradis et de m'avoir envoyé ce petit miracle.

Je n'ai pas encore commencé à travailler sur mon podcast, mais une chose est certaine : c'est le projet dont je rêve depuis toujours, celui pour lequel j'ai choisi de devenir journaliste, et il est enfin à ma portée. Quand Deborah Marquis est disparue l'été dernier, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de grave. Sa disparition, en plein cœur du Mile End, est survenue moins de quatre mois après celle de Katherine McCormack, la jeune femme de trente et un ans qui s'était volatilisée sans laisser de traces dans Villeray en mars, après une journée de cours à l'université. Même si, à ma connaissance, les médias n'ont fait aucun lien entre les deux affaires à l'époque, moi, je trouvais déjà ça très louche. Maintenant que Chrystelle Fournier est la troisième femme à se volatiliser dans des circonstances tout aussi mystérieuses, je suis convaincue qu'on a affaire à un tueur en série. C'est tellement excitant !

Bon, d'accord, je veux bien admettre que la perspective qu'un meurtrier rôde dans les rues de la métropole en fomentant son prochain crime n'a, en soi, rien de bien réjouissant. En revanche, je suis convaincue que si je joue habilement mes cartes, j'ai de quoi réaliser un podcast de true crime dans la veine des meilleures productions américaines. Je vais enfin pouvoir montrer à tout le monde ce que j'ai dans le ventre.

Quand j'étais au bac en journalisme, les autres étudiants semblaient tous mus par de nobles ambitions. Ils voulaient couvrir la politique, les guerres, les grandes questions sociales ou les changements climatiques. Ils rêvaient de changer le monde, un reportage à la fois, et à les entendre s'inventer un avenir glorieux, c'était là le seul dessein qui méritait qu'on s'y investisse.

Plusieurs de nos professeurs présentaient des feuilles de route impressionnantes. Ils avaient travaillé pour des quotidiens renommés, parcouru la planète, interviewé les grands de ce monde. C'était ce à quoi nous devions aspirer, nous aussi ; on me l'avait bien vite fait comprendre. Personne ne s'est jamais inscrit à des études en journalisme dans l'espoir de passer sa carrière à enquêter sur des faits divers scabreux. Personne, sauf moi.

J'ai toujours été fascinée par les histoires d'horreur, les mystères et les facettes les plus sinistres de l'expérience humaine. Adolescente, alors que mes amies lisaient *Twilight* et *Le Journal d'Aurélie Laflamme*, je dévorais, complètement obnubilée, les biographies de Ted Bundy, de Jeffrey Dahmer et de John Wayne Gacy. Désespérée, ma mère m'achetait un nouveau roman pour ado chaque fois qu'elle allait chez Costco, en espérant que je finisse par sortir de cette mauvaise passe. C'est à peine si je parcourais des yeux la quatrième de couverture, avant de m'enfuir à la bibliothèque pour débusquer ma prochaine dose de sang et de violence. Pourquoi se plonger dans des fictions idiotes alors que la réalité regorge d'histoires tellement plus fascinantes ?

Je soupçonne que pendant un certain temps, maman a craint que je devienne moi-même une psychopathe. J'avais beau lui expliquer que ça ne fonctionnait pas comme ça, que personne ne s'était jamais métamorphosé en monstre assoiffé de sang en lisant des biographies, elle redoutait sincèrement d'avoir mis au monde la prochaine Karla Homolka.

En vérité, si ces histoires exerçaient un tel pouvoir d'attraction sur moi, c'est précisément parce que la personnalité de ceux qui perpétraient ces crimes odieux était aux antipodes de la mienne. Moi, j'ai les larmes aux yeux quand je passe devant la photo d'un chat perdu agrafée à un poteau. Mon empathie est encombrante. C'est précisément pour cette raison que je me suis toujours demandé comment pouvaient se sentir ceux qui n'en ressentent aucune.

La plupart des histoires qui me gardaient éveillée pendant mon adolescence, tout comme celles dont je me gave les oreilles aujourd'hui, grâce à l'offre toujours plus abondante de podcasts scabreux, se sont déroulées aux États-Unis, dans un passé plus ou moins lointain. C'est la première fois qu'il se passe quelque chose ici, maintenant, et que j'ai le loisir d'analyser les indices de l'affaire en temps réel. Enfin, il y a bien eu l'affaire Magnotta, mais j'étais au secondaire et je ne maîtrisais pas suffisamment les rouages d'Internet pour retracer l'infâme vidéo qui l'a rendu célèbre.

Cette fois, c'est différent. Je serai la première sur la ligne de départ. Bon, je sais que *techniquement*, il n'y a pas encore de preuve qu'il s'agit d'un tueur en série, ni même d'un tueur tout court. Même avec cette troisième disparition, les médias n'ont pas trop osé s'avancer sur ce terrain-là. Après tout, aucun corps n'a été découvert. Cependant, pour moi, c'est l'évidence même.

Deborah, Katherine et Chrystelle. Trois jeunes trentenaires petites et minces, à la peau blanche, avec des cheveux châains, courts et frisés. Chacune a laissé derrière elle un seul et unique indice. Le vélo tordu de Deborah a été retrouvé dans une ruelle du Mile End, à quelques dizaines de mètres à peine du condo de son chum. Cinq jours après la disparition de Katherine, un passant a découvert son sac à bandoulière rempli de gros livres de psychologie dans une ruelle, pas trop loin du métro De Castelnau. Et la photo tristement évocatrice de la tuque bleue de Chrystelle a bien évidemment été reprise par tous les médias.

J'avoue que je suis un peu jalouse du photographe du *Journal de Montréal* qui a immortalisé cette fameuse tuque. C'est une chance inouïe de se trouver au bon endroit, au bon moment pendant une opération du genre, et de réussir à prendre un cliché iconique avant que les policiers ne vous mettent des bâtons dans les roues. Il y en a qui disent que la photo n'aurait jamais dû être publiée, que c'est indécent de montrer ces détails horribles, que ça pourrait nuire à l'enquête. Moi, je pense que les gens ont parfaitement le droit de savoir dans quel monde ils vivent.

Une des caractéristiques des tueurs en série, c'est qu'ils font souvent preuve de cohérence dans le choix de leurs victimes. Un des meilleurs exemples, c'est Ted Bundy, le plus célèbre meurtrier de l'histoire des États-

Unis, qui a violé et sauvagement battu à mort plus de vingt jeunes femmes à travers le pays dans les années 1970. Toutes ses victimes portaient de longs cheveux bruns séparés au milieu, la même coupe de cheveux que son ancienne fiancée. Difficile d'imaginer qu'il s'agissait d'un pur hasard. Il semblerait même que dans les régions où il sévissait, plusieurs brunettes avaient choisi de se métamorphoser en blondes ou de couper leurs cheveux très court pour éviter de s'attirer les « faveurs » du tueur. Alors que la terreur régnait sur les campus de la côte Ouest, les coiffeurs, au moins, faisaient de bonnes affaires.

Une autre chose que la plupart des gens ne savent pas, c'est que les tueurs en série laissent très souvent des indices derrière eux. Pour certains, c'est comme un sport, une sorte de jeu de pouvoir. Ils cherchent à montrer qui est le plus fort en jouant au chat et à la souris avec les forces policières. D'autres ne sont tout simplement pas aussi méticuleux qu'ils le devraient. Qui dit « tueur en série » ne dit pas nécessairement « crime parfait » ; des incompetents, il y en a dans tous les domaines. Par ailleurs, il se peut très bien que certains indices trouvés sur les lieux des disparitions de Katherine, de Chrystelle et de Deborah n'aient pas été diffusés dans les médias. Les policiers ne divulguent évidemment pas tous les détails de leurs enquêtes. Ce serait une bien mauvaise stratégie, un peu comme montrer toutes ses lettres à son adversaire pendant une partie de *Scrabble*.

Je me demande si les enquêteurs de police ont fini par faire le lien entre ces trois disparitions, eux aussi. Le contraire m'étonnerait, il y a certainement des gens aussi futés que moi qui travaillent pour le SPVM, mais j'imagine qu'ils cherchent à éviter de semer la panique en criant haut et fort qu'un tueur en série a fait de Montréal son territoire de chasse. Les médias traditionnels sont prudents dans leurs hypothèses, probablement parce qu'ils ne veulent pas se priver de l'accès à leurs sources policières. C'est compréhensible, même si on pourrait espérer qu'ils fassent preuve d'un peu de courage, pour une fois. Sur les médias sociaux, en revanche, toutes sortes de théories circulent déjà depuis un bon bout de temps. Certaines sont à peu près plausibles, mais d'autres sont complètement tirées par les cheveux.

J'ai répertorié au moins une dizaine de pages Facebook et de chaînes YouTube apparues peu après que Deborah Marquis, trente-deux ans, eut

disparu le 14 juillet vers vingt-trois heures, après un pique-nique entre amis au parc Laurier. Les internautes qui alimentent ces pages n'ont pas perdu de temps à trouver des ressemblances entre les trois affaires, et la disparition de Chrystelle a relancé plus d'un fil de discussion moribond.

Une des pages les plus populaires a été lancée par une soi-disant voyante, qui publie quotidiennement les discussions qu'elle aurait eues avec les victimes depuis l'au-delà. Au moins deux groupes de discussion cumulent plutôt les « preuves » que les femmes disparues n'ont jamais existé, qu'il s'agit d'un complot du gouvernement et des « merdias » pour terroriser le public et attirer l'attention ailleurs que sur les « vraies affaires ». Tout cela est très édifiant.

Les deux petites sœurs de Deborah ont été victimes d'un harcèlement incessant depuis que leurs coordonnées ont été publiées sur le Web par un illuminé, qui les accusait, assez inexplicablement, d'être des actrices engagées par la CIA. Elles ont donné une entrevue à Radio-Canada, il y a quelques semaines, pour raconter cet enfer, qui s'ajoutait à celui qu'elles vivaient déjà depuis la disparition de leur aînée.

C'est en écoutant cette entrevue que j'ai eu l'idée de proposer quelque chose là-dessus pour *ALT*. J'ai eu envie d'aborder les histoires de Katherine et de Deborah du point de vue humain. Rencontrer leurs familles, leurs proches, parler d'elles comme de personnes en trois dimensions et non pas seulement comme des victimes d'une violence invisible, des noms qui effrayent, des visages souriants sur des affichettes en noir et blanc mille fois photocopiées. Je n'envisageais pas un projet d'envergure, juste un article, quelque chose de simple.

Et puis, il y a quinze jours, ça a été au tour de Chrystelle Fournier, une avocate de trente-deux ans fraîchement fiancée à son amour d'adolescence, une jeune femme dont on dirait bien évidemment qu'elle était « sans histoires », à qui « tout souriait », de s'évaporer dans l'éther. J'ai maintenant deux certitudes. La première, c'est qu'aucune femme ne sera en sécurité à Montréal tant que le monstre qui y sévit n'aura pas été neutralisé. La deuxième, c'est que ces disparitions constituent une occasion unique pour ma carrière. À partir de maintenant, je consacrerai tout à mon projet. Je ne reculerai devant rien pour réussir.

OceanofPDF.com

AMARYLLIS

Je n'ai jamais vraiment réussi à participer à l'espèce d'euphorie collective qui s'empare de l'écosystème scolaire tout entier au cours des semaines précédant les vacances de Noël. J'ai beau faire de mon mieux pour me mettre dans l'ambiance, décorer ma classe à grands coups de guirlandes et de branches de sapin, prévoir des surprises pour les élèves et inventer des contes extravagants, je sais qu'une fois la dernière journée arrivée, quand la cloche sonnera et qu'ils se ruelleront tous vers la porte, sans même me dire au revoir, la mélancolie me submergera comme le plus meurtrier des tsunamis. Cette année, c'est évidemment encore pire que d'habitude. Depuis la disparition de Chrystelle, seuls mes élèves m'empêchent de m'abandonner complètement à mes démons. La perspective de devoir passer deux semaines sans eux me terrifie.

Sur mon bureau et dans les tiroirs, les petits cadeaux offerts par les parents s'accumulent depuis le début de la semaine. Des tasses, des biscuits, des livres, des boîtes de chocolats. Des sacs en coton bio pour faire l'épicerie en vrac. Un pot de sauce tomate maison. Un cactus malingre, qui menace déjà de rendre l'âme. Toute une collection d'objets insignifiants dont je ne sais que faire, marqués du sceau sacré de la tradition. Je les fourre n'importe comment dans trois grands sacs.

J'enfile mon manteau et jette un dernier coup d'œil à la salle de classe avant d'éteindre les lumières, puis de sortir en verrouillant la porte. Le bruit de mes pas résonne dans le corridor sombre et silencieux. Toutes les classes sont plongées dans l'obscurité, et les décorations de Noël qui ornent les portes vitrées prennent tout à coup une allure un peu sinistre. Je marche rapidement, pressée d'atteindre la sortie.

Ça me rend toujours un peu nerveuse d'être seule dans l'édifice. Ce serait si facile pour un prédateur de s'immiscer dans l'école une fois la nuit tombée, de se cacher derrière une rangée de casiers et de m'attaquer brutalement au détour d'un couloir. Il n'y a presque pas de caméras dans l'école, et l'agresseur neutraliserait sans effort la vieille concierge, dont le quart de travail commence à vingt heures. Personne n'entendrait mes cris. Mon corps meurtri, profané, écartelé ne serait retrouvé qu'en janvier, en état de décomposition avancée.

Je suis presque toujours la dernière à partir après le boulot, probablement parce que rien ne m'attend hors des murs de l'école. Mes collègues et moi n'envisageons pas les vacances de la même façon. La plupart d'entre eux sont encore plus pressés que les enfants de lever le camp. Ils ne parlaient que de ça dans la salle des profs, cette semaine : les voyages dans le Sud, les chalets au pied des montagnes, les visites en région. J'ai esquivé les questions qu'on me posait sur mes propres projets, parce qu'il n'y a franchement rien d'enthousiasmant à aller passer trois jours chez mes parents alcooliques dans leur maison tape-à-l'œil sur la Rive-Sud avant de revenir m'enfermer dans la solitude de mon grand condo froid, subventionné par la rente que les parents en question ont mise en place pour moi il y a vingt-cinq ans, pour s'assurer de pallier l'échec anticipé de mon existence.

Au moins, quand les collègues ont commencé à faire une fixation sur les vacances, ils ont arrêté de me harceler à propos de Chrystelle. Je n'aurais jamais dû me confier à Stéphanie, c'était écrit dans le ciel qu'elle serait incapable de s'empêcher de bavasser. Deux jours après que je lui en ai parlé, l'école entière était au courant. Tout à coup, des personnes avec qui je n'avais jamais échangé plus de trois mots d'affilée se sont mises à prendre de mes nouvelles deux fois par jour. Je n'en demandais vraiment pas tant.

Je pousse la lourde porte métallique, qui se verrouille automatiquement derrière moi. Il fait déjà complètement noir dehors. Toute seule à l'autre bout du stationnement, mon archaïque Mazda fait un peu pitié, avec ses bosses et sa peinture écaillée. Je vais bien finir par accepter que mon père me refille sa vieille Audi 2015, depuis le temps qu'il me l'offre. Je sais qu'il serait content de saisir ce prétexte pour s'acheter une nouvelle voiture, mais j'ai de la difficulté à me séparer de cette vieille guimbarde, une des rares

possessions que je ne dois pas à la « générosité » de mes géniteurs. Mais bon, il me faudra éventuellement me résoudre à l'envoyer au cimetière des autos, puisqu'elle tombe en miettes. Il doit bien faire vingt degrés sous zéro, aujourd'hui ; j'espère que le moteur ne fera pas trop de caprices.

Alors que je m'engage dans le stationnement mal éclairé, je sens mon rythme cardiaque qui s'accélère. Et si quelqu'un me surveillait en ce moment même, caché derrière les modules du terrain de jeu ? Plus que quelques dizaines de mètres et je serai en sécurité, derrière les portières verrouillées de la Mazda. Je serre très fort mon porte-clés.

Chrystelle avait-elle peur, en se dirigeant vers sa voiture, ce soir-là ? A-t-elle entendu l'inconnu, les inconnus, les pas derrière elle qui se rapprochaient, le souffle d'un prédateur dans son cou ? A-t-elle extirpé ses clés de la poche de son manteau en les tenant serrées, afin qu'elles dépassent entre ses jointures comme autant de petits poignards ? A-t-elle porté son téléphone à son oreille pour faire semblant de discuter avec quelqu'un, en essayant d'enrayer les tremblements rauques de frayeur dans sa voix ?

En tout cas, c'est ce que je fais, moi, chaque fois que je marche seule dans une rue sombre. Ça ne donnerait probablement pas grand-chose devant un vrai danger. Je me demande si un violeur a déjà été éborgné par une clé, si un kidnappeur en puissance est plus susceptible de passer son chemin lorsque sa potentielle victime parle au téléphone. Probablement pas. Ces gens-là, à ce qu'on dit, sentent la peur sur notre peau. Et ils s'en délectent.

Je me débats quelques secondes contre la serrure glacée de la Mazda, puis je jette sans ménagement les sacs sur le siège passager, au risque d'ébrécher une tasse en céramique en forme de père Noël ou une autre babiole tout aussi inutile. Je verrouille toutes les portières, je monte le chauffage au maximum et j'attends un peu avant de me mettre en route, le temps que l'habitacle se réchauffe et que mon cœur retrouve un rythme un tant soit peu normal. J'allume la radio. Tous les postes diffusent de la musique de Noël en version classique, pop, rock ou country. Dans la Audi de mon père, au moins, il y aurait une connexion Bluetooth et je pourrais écouter ce qui me plaît.

La voiture met une éternité à se réchauffer et l'anxiété continue de m'enserrer la poitrine. Même si je sais très bien que c'est la pire idée qui

soit, je plonge la main comme une automate dans un des sacs que j'ai laissés choir sur le siège d'à côté. J'en extirpe une boîte de chocolats. C'est une marque de qualité médiocre, le genre de pralines trop sucrées qu'on attrape à la dernière minute sur une tablette chez Jean Coutu, quand on doit offrir quelque chose à quelqu'un dont on ne connaît presque rien. De la part des parents d'élèves, je dois dire que je préfère encore ces cadeaux impersonnels à ceux qui feignent un intérêt sincère ou pire, présument d'une quelconque intimité. J'aurais tout de même dû jeter les boîtes de chocolats aux ordures avant de quitter la classe, ou les donner à Maggie, la concierge, qui aurait sûrement apprécié le geste. Mais non. J'ai préféré me tendre un piège à moi-même et tomber en plein dedans.

Je ne suis pas de celles qui peuvent ranger des boîtes de chocolats au fond du garde-manger et les oublier là, puis en déguster un de temps en temps. Je n'ai pas la capacité de cohabiter harmonieusement avec des boîtes de chocolats, pas plus qu'avec des biscuits, des chips, des pizzas congelées, des pâtes alimentaires, du fromage cheddar, du pain blanc ou de la crème glacée. Je ne peux pas laisser le menu d'une pizzeria ou d'un restaurant chinois aimanté sur le réfrigérateur, et même les circulaires du Publisac ont le potentiel de me mettre en péril.

Ça allait mieux, depuis quelques années. J'avais trouvé l'équilibre, je savais garder les déclencheurs à distance. Les crises de boulimie qui avaient ponctué mon adolescence et mes années d'université étaient désormais rarissimes, anecdotiques. Malgré quelques rechutes à l'occasion, je commençais à croire que j'étais tirée d'affaire pour de bon. J'avais pris le dessus sur mes pulsions. Sans doute un des rares côtés positifs d'avancer en âge.

Mais ces dernières semaines, depuis Chrystelle, c'est comme si tous les efforts que j'avais investis pour reprendre le contrôle sur ce que j'ingère avaient été balayés par un vent violent. Comme si j'étais soudain redevenue la même adolescente mal dans sa peau et terrifiée, habitée en permanence par un sentiment de honte poisseux, indélébile.

En temps normal, j'aurais été capable de me maîtriser. J'aurais jeté la boîte de coquillages pralinés et toutes ses semblables au fond d'une des poubelles de la cour de récréation avant même d'arriver à ma voiture. Mais maintenant, il est trop tard pour arrêter le train en marche. La crise

commence dès la première bouchée, et dès lors, il ne m'est plus possible de reculer. Je n'ai pas le choix, je dois aller jusqu'au bout. Je ne suis plus moi-même ; j'appartiens à la crise.

J'essaye de rationaliser. Je mérite bien de m'accorder *quelque chose*, non ? J'ai été sage, j'ai été bonne, j'ai été disciplinée. Presque parfaite. Avant Chrystelle, ça faisait des mois que je n'avais pas flanché. De toute façon, avec ce qui se passe, qui pourrait s'attendre à ce que je ne fasse pas un pas de travers ? Il faut seulement que je maîtrise parfaitement les prochaines étapes pour éviter les conséquences néfastes d'une crise ; je dois être méthodique jusque dans mes dérapages.

Du bout de l'ongle, je perce l'emballage de plastique qui recouvre la boîte, je soulève le couvercle, puis j'attaque. Je fourre les coquillages dans ma bouche et j'avale. Je mastique à peine. Immédiatement, la surdose de sucre et de mauvais gras m'anesthésie. C'est bien, c'est exactement ce que je recherche. Mon anxiété recule doucement, comme une vague qui retourne vers l'océan après s'être violemment brisée sur le sable. En moins de deux minutes, la boîte est vide, j'en ouvre une autre. Entre chaque bouchée, je me force à boire de grandes gorgées d'eau. C'est la clé du succès.

Pour meubler l'espace vacant dans ma tête, je zappe machinalement entre les stations de radio. Je m'arrête sur une émission humoristique, une espèce de revue de l'année pas drôle du tout. Des imitations, des parodies, livrées sans grand talent par une brochette de comédiens goguenards et complaisants. J'écoute sans écouter vraiment, le bruit des mots suffisant à empêcher les idées de se former dans ma tête. J'oublie les friandises à mesure que je les engloutis. Je suis un gouffre.

Je planifie la suite. Quand j'en aurai fini avec les chocolats, j'entrebâillerai la portière, j'enfoncerai mon index et mon majeur profondément dans ma bouche jusqu'à effleurer la luette et j'expulserai des litres de pâte brune et sucrée. L'école est fermée pour deux semaines, la neige aura vite fait de recouvrir les traces de mon inconduite. Ensuite, je me mettrai en route vers chez moi.

Sur le trajet, je croiserai trois chaînes de restauration rapide offrant le service à l'auto. Je m'arrêterai à chacune d'entre elles et chaque fois, je commanderai assez de nourriture pour sustenter une famille de quatre. Je

prendrai soin d'exiger des choses bien précises, toute une variété de boissons gazeuses, des garnitures différentes dans l'espoir que ça contribue à préserver l'illusion de la normalité. *Hum... deux tout garnis, un moutarde-chou et un avec du ketchup seulement, merci.* Comme si l'adolescente qui travaille au A&W pour se payer des paires de boucles d'oreilles vendues à trois pour dix dollars chez Ardene allait penser à moi en rentrant chez elle ce soir.

Je croiserai les doigts pour trouver un espace de stationnement juste à côté de chez moi. Moins de chemin à parcourir avant de reprendre le processus d'ingestion, moins de risques de croiser quelqu'un qui pourrait me retarder dans mon élan, ou pire, questionner les douteux effluves de friture et de viande grasse s'échappant des sacs, les âcres émanations de mon haleine.

J'emprunterai les escaliers pour éviter d'attendre l'ascenseur, mais aussi pour commencer à brûler quelques calories, un avant-goût des jours de pénitence qui m'attendent. Enfin, bien en sécurité derrière les murs insonorisés de mon beau condo neuf, de mon beau condo propre, j'allumerai le four et, sans même attendre qu'il soit chaud, j'y balancerai pêle-mêle les frites et les burgers.

Sur l'îlot central en imitation de marbre, j'installerai mon ordinateur portable et démarrerai une série idiote sur Netflix, une quelconque ineptie destinée au public adolescent d'hier ou d'aujourd'hui, *Gossip Girl* ou *Dawson* ou *Riverdale*. Je me projeterai de toutes mes forces dans un univers factice et superficiel pour oublier que je suis seule et triste, et que je n'aurai plus jamais quinze ans.

Je déboucherais une bouteille de vin blanc que je boirai à grandes gorgées, en avalant quelques biscuits et un chausson aux pommes industriel. Quand la bouteille sera vide, j'en sortirai une autre. Je croquerai dans des sandwichs mous et tièdes, j'attraperai les frites à pleines poignées, les noierai sous le ketchup et la mayonnaise. Je me remplirai de sucres et d'images, de fictions et de gras pour ne pas penser, surtout ne pas laisser mon esprit vaquer à ses errances délétères. Chaque fois que le tiraillement dans mon estomac deviendra douloureux, j'irai le vider consciencieusement dans la cuvette. Et je recommencerais.

Ensuite, une fois tout le vin bu et la dernière miette de nourriture ingurgitée, j'avalerais des litres d'eau, jusqu'à avoir des crampes. À ce stade,

la honte aura commencé à me rattraper. La vague se dressera à nouveau au-dessus de ma tête, menaçante et cruelle, prête à m'engloutir. Pour marquer la fin du rituel, j'avalerai deux somnifères, je me gargariserai au rince-bouche à la menthe, je prendrai une douche chaude. Misérable, je me coucherai en position fœtale sous les couvertures, comme dans l'espoir que le matelas m'avale. L'effet conjugué de l'alcool, des cachets et de la déshydratation finira par me libérer de ma conscience durant quelques heures bénies.

Demain matin, je me lèverai à six heures. Dans le miroir de la salle de bain, j'examinerai froidement mon visage bouffi, mes yeux injectés de sang et ma peau crayeuse. Je penserai à ma mère, à son regard inquisiteur, à ses remarques perfides déguisées en conseils. Dans un grand bassin d'eau froide, j'ajouterai douze glaçons et quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger. J'y plongerai le visage, retenant mon souffle, et je me forcerai à rester immobile pendant de longues secondes, laissant mes joues, mes lèvres et mon front s'ankyloser sous l'effet du froid. Je boirai un café noir et cinq verres d'eau. Pas d'Advil, malgré le mal de tête.

Je descendrai au sous-sol de l'immeuble, où je serai la première dans la petite salle d'entraînement minable, avec ses machines pratiquement empilées les unes sur les autres, ses plafonds flottants et son aération déficiente. Je peine encore à croire que l'agente d'immeubles qui m'a vendu le condo ait pu utiliser cette garde-robe glorifiée comme argument de vente. Je réglerai l'elliptique à la résistance maximum et je m'agiterai pendant une heure, peut-être davantage, le plus vite possible, malgré la douleur dans mes jambes, malgré les crampes et le feu dans ma gorge, en me promettant de ne jamais recommencer. Plus jamais. Cette fois, ce sera pour vrai.

SARAH

Si Alexis s' imagine que c'est en klaxonnant en bas de chez moi comme un illuminé qu'il va me convaincre de me dépêcher, il va être déçu. Premièrement, j'ai fumé un joint il y a moins d'une demi-heure, ce qui amoindrit considérablement ma motricité, en plus de me rendre imperméable à son attitude de marde. Deuxièmement, même si j'étais en pleine possession de mes moyens, il me connaît depuis que je suis née ; il devrait finir par comprendre que j'ai l'esprit de contradiction. Me mettre de la pression, c'est la meilleure façon de me convaincre de prendre tout mon temps. En plus, ce n'est pas comme si j'avais peur qu'il se tanne de m'attendre et qu'il sacre son camp. Il a besoin de moi pour survivre à Noël.

Pas que notre famille soit si terrible, au contraire, on a été pas mal chanceux dans cette loterie. C'est juste que depuis qu'il a arrêté de croire au père Noël, Alexis déteste le temps des Fêtes avec passion. Ça l'a comme traumatisé. Le pire c'est que c'est de ma faute, moi qui ai instillé le doute dans son esprit après qu'une fille dans ma classe de première année eut gâché l'affaire pour tout le monde. Apparemment, ses parents étaient le genre de personnes qui croient qu'il ne faut jamais mentir aux enfants, sous aucun prétexte.

Le nombre de fois dans ma vie où j'ai vu ma mère sortir de ses gonds se compte sur les doigts d'une main et je crois que cet épisode-là demeure le plus mémorable. Les horreurs qu'elle a proférées au sujet des parents de ma camarade de classe n'étaient certainement pas faites pour être entendues par de petites oreilles aussi chastes que les miennes. Je n'oublierai jamais l'hystérie contenue dans sa voix alors qu'elle racontait la situation à sa sœur au téléphone, pendant qu'Alexis, âgé de huit ans et trois quarts, pleurait toutes les larmes de son corps, recroquevillé sous la table de la cuisine. Tout

ça pour un barbu obèse en habit rouge inventé par Coca-Cola pour vendre plus de boissons gazeuses, c'est quand même quelque chose.

Je sors de chez moi, les bras chargés de sacs et de paquets. Je mets du temps à trouver mes clés ; je les ai garrochées au fond d'un des sacs, sans réfléchir au fait qu'il faudrait bien que je barre la porte avant de partir m'exiler en banlieue pour quelques jours. Alexis m'a certainement vue sortir, mais ça ne l'empêche pas de klaxonner de plus belle, pour une raison qui m'échappe. Même s'il ne réussit pas vraiment à me stresser, j'ai peur que les voisins finissent par appeler la police. Si on habitait en Alabama rural, ça ferait longtemps qu'un apôtre du deuxième amendement serait sorti sur sa véranda avec une carabine pour lui crever ses pneus (ou pire).

Je lance mes affaires sur la banquette arrière pendant qu'Alexis grogne quelque chose qui veut (peut-être) dire bonjour. Des haut-parleurs de la voiture s'échappe un très festif thrash metal norvégien. La voix du chanteur n'est pas sans rappeler les plaintes d'une chèvre qu'on égorge ; les vingt-cinq minutes qui nous séparent de notre destination risquent d'être pénibles. Mon frère n'attend même pas que j'aie bouclé ma ceinture pour démarrer et je manque de m'écraser contre la vitre quand il tourne le coin de la rue à une vitesse peu recommandable, s'attirant au passage le doigt d'honneur tout à fait légitime d'un piéton qu'il a failli happer. Après cette catastrophe évitée de justesse, il se calme un peu et baisse le son, avant de me dire que je peux changer la musique si je veux. Je ne me fais pas prier.

Je connecte mon iPhone sur le Bluetooth. Même s'il grimace en entendant les premières mesures du dernier album de Courtney Barnett, il a déjà l'air un peu plus zen. Il me demande comment je vais. Je hausse les épaules. Ça va comme ci comme ça, mettons.

Hier soir, c'était le party de Noël d'*ALT* et j'ai l'impression de m'être fait rouler dessus par un tank. C'est apparemment ce qui arrive quand on avale sans poser de question tous les shooters de vodka canneberge qu'on croise sur son chemin. Heureusement, ce matin, j'ai miraculeusement retrouvé au fond du congélateur un petit sachet de plastique contenant quelques vieilles miettes d'herbe desséchée. Sans cela, je ne donnerais pas cher de ma peau en ce moment. Ces jours-ci, de façon générale, le monde est trop hideux pour que j'aie envie de l'affronter sans distorsion.

Je raconte à Alexis les faits saillants de mon party de Noël, du moins ceux dont je me souviens avec un minimum de précision. Tout ce qui s'est passé après vingt-trois heures est un peu flou dans ma tête. La dernière chose que je me rappelle clairement, c'est l'air misérable de Francis quand Gaëlle, sa femme, est arrivée sans prévenir au bar où nous étions.

Pauvre Gaëlle, elle voulait juste lui faire une surprise. Le pire, c'est que je pense qu'elle n'a même pas réalisé que son imbécile de mari avait la mine piteuse d'un gamin qui vient de se faire prendre la main dans un sac de bonbons et à qui on apprend qu'il devra se contenter de brocoli pour le reste de la semaine. Gaëlle est une bonne personne, et comme toutes les bonnes personnes, son radar à déchets humains n'est pas très affûté. Elle ne pourrait jamais soupçonner que le type qui partage sa vie depuis quinze ans et lui a mis trois bébés dans le ventre est une ordure de calibre intergalactique.

Il était tellement radieux avant qu'elle arrive. Le connaissant, il était probablement en train d'ourdir un plan douteux dans le but de peloter l'une ou l'autre des petites rédactrices de vingt-deux ans. En jouant bien ses cartes, peut-être serait-il même parvenu à se négocier une petite vite dans les toilettes du bar vers deux heures du matin, juste avant de rentrer se coucher dans son lit king à côté de sa femme. Je sais que ce n'est pas bien gentil de ma part, mais ça m'a fait plaisir de voir sa bonne humeur fondre d'un coup à l'arrivée de Gaëlle. J'aurais préféré qu'il se fasse attraper en flagrant délit, mais Francis est un de ces grands privilégiés du destin qui semblent ne jamais avoir à faire face aux conséquences de leurs actes.

Même s'il ne l'a jamais rencontré en personne, Alexis déteste Francis avec passion. Chaque fois que je mentionne le nom de mon boss, il finit par se fâcher. Je le vois, en ce moment : son regard s'est assombri et ses mains sont crispées sur le volant. Selon mon frère, les femmes ont bien plus à craindre des douchebags comme Francis que d'hypothétiques violeurs qui hanteraient les ruelles.

Pour alléger un peu l'ambiance avant qu'il se cringue trop, je change de sujet et lui demande comment ça se passe de son côté au boulot, ces jours-ci. Alexis est intervenant psychosocial dans une école secondaire en milieu défavorisé. Inutile de dire que sa profession met parfaitement en relief la vacuité de ma florissante « carrière » chez *ALT*.

Il commence à me parler de ses plus récents dossiers. Un adolescent dont le petit frère a reçu un diagnostic de cancer et dont les parents sont tellement anéantis qu'ils semblent avoir oublié l'existence de leur aîné. Une élève de cinquième secondaire qui avait toujours eu des bonnes notes, mais qui traverse une mauvaise passe depuis que son père est à Bordeaux pour avoir vendu un quart de poudre à un policier undercover. Alexis s'inquiète pour elle, il a peur qu'elle décroche avant d'obtenir son diplôme.

Je remarque un léger tremblement dans sa voix et je ne peux m'empêcher d'être émue. Il se préoccupe sincèrement de ces jeunes et met tout son cœur dans son travail. Je suis toujours surprise quand je réalise que mon grand frère, celui qui, il n'y a pas si longtemps, venait faire des pets dans ma chambre et m'empêchait de fuir en tirant sur la poignée de porte, a désormais d'aussi grandes responsabilités. Je suis persuadée que ses jeunes l'adorent. Il est grognon et un peu tata des fois, mais c'est quand même un vrai gentil. Un des rares qui existent. C'est rassurant, parfois, de se rappeler que ce ne sont pas tous les hommes qui sont des porcs.

Il y a très peu de circulation en ville, surtout pour un 23 décembre, et nous traversons le pont en un temps record. Plus que quelques minutes et nous serons à la maison. Maman aura certainement déjà viré la place à l'envers avec les préparatifs du réveillon et mis de la musique de Noël quétaine à plein volume dans le salon. Papa sera barricadé dans son bureau, tâchant de corriger quelques derniers travaux de fin de session au son de *Jingle Bells*, avant que toute la parenté débarque.

Alexis tourne sur la rue des Rosiers par automatisme, parce que c'est le chemin le plus logique à emprunter pour se rendre chez nos parents. Il s'aperçoit de sa bétise juste un peu trop tard et me lance un regard contrit. « Je m'excuse, Sarah, j'ai pas réfléchi. Wow, je suis vraiment cave ! » Je lui réponds que c'est pas grave, c'est vraiment pas grave, juste au moment où nous passons devant la maison où Chrystelle a grandi et où j'ai passé tant d'heures à rire, à potiner, à étudier, à lire des *Filles d'aujourd'hui*. À faire semblant d'apprécier la cuisine insipide de Sylvie. À dormir ou, plus souvent, à chuchoter toute la nuit, couchée sur un matelas gonflable au pied du lit simple de mon amie.

Je revois dans ma tête la Chrystelle de douze ans, de quatorze ans, si naïve et maladroite. Celle que les garçons ne remarquaient pas, avec ses lunettes,

ses broches et sa poitrine prépubère. Chrystelle qui craignait plus que tout de ne jamais attirer l'attention de qui que ce soit, pendant qu'Amaryllis, déjà, faisait tourner toutes les têtes et que moi, je me la jouais punk de banlieue avec mes cheveux roses et mes jeans déchirés.

Le bungalow est sombre, tous les rideaux sont tirés. La vieille minivan de Sylvie est stationnée dans l'allée asphaltée, ensevelie sous un demi-pied de neige. Je présume qu'elle est là, à l'intérieur, toute seule dans le noir. Je l'imagine encore plus maigre, pâle et cernée que d'habitude dans sa jaquette délavée, assise devant la télévision, catatonique. Ces dernières semaines, j'ai pensé au moins cent fois à prendre le téléphone pour l'appeler. Même si ça fait au moins quinze ans que je ne l'ai pas composé, je connais encore le numéro par cœur.

Entre la quatrième année du primaire et la fin de notre troisième secondaire, Chrystelle et moi pouvions nous parler deux heures chaque soir au téléphone, même si nous avions passé toute la journée côte à côte à l'école. Ça a changé quand elle a commencé à sortir avec Jean-François. Invariablement, au bout de quinze ou vingt minutes de discussion futile, de brèves coupures dans le signal téléphonique m'indiquaient que du côté de Chrystelle, la deuxième ligne sonnait. C'était lui, toujours, je le savais trop bien, même quand elle inventait d'autres raisons de mettre fin à l'appel. Je faisais semblant de croire ses mensonges, sans trop comprendre pourquoi elle ressentait le besoin de déformer ainsi la réalité.

En y réfléchissant maintenant, je m'aperçois qu'elle avait sans doute un peu honte d'être aussi attachée à lui et qu'elle craignait qu'il l'abandonne si elle n'était pas toujours disponible, toujours prête à céder à ses moindres caprices. Elle se voyait encore comme un vilain petit canard, même si l'âge ingrat était maintenant loin derrière elle. À ses yeux, c'était un miracle qu'un des gars les plus populaires de l'école s'intéresse à elle. Si l'une de nous osait formuler une critique, même bénigne, à l'endroit de Jean-François, Chrystelle le défendait avec une véhémence que nous ne lui connaissions pas. Avec le recul, je pense que c'est sans doute à ce moment-là que les fondements de notre amitié ont commencé à rouiller. Même si le pire était à venir.

Je n'ai pas encore trouvé le courage d'appeler Sylvie, même si je présume que ce serait la chose mature à faire. La chose responsable. Mais ce n'est

pas comme si on entretenait une relation si cordiale, Sylvie et moi. Même maintenant, alors qu'elle traverse la pire épreuve qu'un parent puisse subir, j'ai de la difficulté à penser à elle avec compassion. Pas évident de soudainement développer de l'empathie envers quelqu'un qu'on surnomme « la vieille bitch » dans sa tête depuis presque deux décennies.

Sylvie n'a jamais cherché à camoufler sa propre animosité à mon égard. À son avis, j'avais une influence néfaste sur sa fille. J'imagine que ce n'était pas entièrement faux. Sans moi pour l'inciter à se dégourdir un peu, Chrystelle aurait été aussi grise et ennuyeuse que le bungalow dans lequel vivait la famille Fournier. C'est avec moi qu'elle a bu de l'alcool pour la première fois, à treize ans. Une bouteille de Frangelico aux deux tiers pleine, subtilisée dans le généreux cabinet de liqueurs des parents d'Amaryllis. On a été malades toutes les trois pendant deux jours, mais ça ne nous a pas empêchées de recommencer. Et même si c'est vrai que j'initiais souvent nos beuveries, ni Amaryllis ni Chrystelle ne se faisaient prier pour suivre.

Vers la fin de notre troisième secondaire, je nous ai déniché à toutes les trois de fausses cartes d'identité (absolument pas crédibles) pour sortir dans les bars de Montréal avec des gars du cégep. On avait à peine quinze ans et on se trouvait tellement adultes, moulées dans nos camisoles à paillettes du Château, qui scintillaient sous la lumière crue des stroboscopes.

Chrystelle haïssait ces endroits. Elle détestait danser et se faire agripper par des vieux louchons qui se croyaient tout permis, parce qu'ils nous avaient payé un abricot brandy sour. La fumée de cigarette (on pouvait encore fumer dans les bars à l'époque) lui causait des crises d'asthme, la musique trop forte la rendait terriblement nerveuse, néanmoins, elle me suivait.

Elle m'a encore suivie il y a trois semaines, quand je l'ai suppliée de venir prendre un dernier verre avec Amaryllis et moi. « Come on, juste un petit digestif ! On te voit pus depuis que t'as acheté ta maison à Longueuil ! T'es même pas fatiguée, franchement, on dormira quand on sera mortes. » Comme d'innombrables fois au cours des vingt-cinq dernières années, j'ai tiré sur sa manche jusqu'à ce qu'elle finisse par céder. Et maintenant, elle est probablement morte pour vrai. Je le lui souhaite presque. Parce que les autres options me semblent bien pires que la mort.

Je suis soulagée quand la maison des Fournier disparaît enfin du rétroviseur. Quelques instants plus tard, c'est celle de nos parents qui se profile devant nous, avec son orgie de guirlandes de lumières multicolores accrochées aux arbres et aux gouttières. À travers la baie vitrée, on peut voir que le sapin, ployant sous le poids des ornements, frôle le plafond du salon. Ils se sont surpassés.

À peine la voiture de mon frère s'est-elle engagée dans l'entrée que maman se jette sur nous, dérapant sur la neige avec ses pantoufles, son vieux tablier tout taché et de la farine jusque dans les cheveux. Dès que nous posons le pied hors de la voiture, elle nous fourre pratiquement un beignet dans la bouche. Elle parle sans arrêt en agrippant la moitié de mes sacs pour les rentrer dans la maison au plus vite, excitée comme si elle ne nous avait pas vus depuis la chute du bloc de l'Est, alors que nous sommes venus souper il y a à peine plus d'un mois. Je souris et, pendant un instant, j'oublierais tout le reste. Comment Alexis peut-il détester le temps des Fêtes, alors que ça rend notre petite maman si heureuse ?

En passant la porte, j'inspire profondément pour m'imprégner d'une odeur familière : celle de la maison de mon enfance à la veille de Noël. Il y a le sapin, bien sûr, et les arômes des plats qui mijotent dans la cuisine. Une pointe de parfum excessivement vanillé et vaguement écœurant, qui révèle dès le hall d'entrée la présence de ma tante Sophie quelque part dans un rayon d'un kilomètre. Le feu de foyer, qui fait un peu trop de boucanne pour être honnête, mes parents n'ayant jamais été portés sur l'entretien de la cheminée ou toute autre tâche domestique (à l'exception de la production effrénée de beignets au sucre et d'œufs mimosa une fois l'an).

Sous ces effluves circonstanciels perce une odeur que je ne saurais décrire et qui a peut-être toujours existé, mais que je n'avais jamais remarquée avant de partir vivre en appartement. C'est celle de la maison elle-même et celle de mes parents, de mon enfance, cette odeur indéfinissable qui a le pouvoir de me ramener instantanément quinze ans en arrière. Ici, même quand le monde extérieur menaçait de me broyer, je me suis toujours sentie en sécurité.

Quand nous étions adolescentes, Chrystelle et Amaryllis se moquaient gentiment de mon indéfectible attachement à Noël et à ses traditions. J'étais la plus délurée de notre groupe, je me bleachais les cheveux, je piquais des

disques des Ramones et des Dead Kennedys au HMV, et j'étais toujours partante pour « emprunter » quelques bières à mon père dans le frigo du garage. Mais dès que la neige commençait à recouvrir les pelouses du quartier et que le centre commercial où nous passions un temps déraisonnable se mettait à vibrer au son d'une cacophonie de chansons de Noël en canne, je me transformais en petite fille fébrile et émerveillée. Je me prêtais à tous les rituels avec béatitude, de la décoration du sapin au déballage des cadeaux, en passant par la confection des incontournables beignets et la messe de minuit.

Je crois qu'une des raisons pour lesquelles je suis si attachée au temps des Fêtes, c'est que c'est toujours pareil. Il y a quelque chose de rassurant dans la rigidité de ces traditions qu'on répète comme de joyeux petits robots, année après année. Comme si on appuyait sur le bouton reset et qu'on se donnait le droit de tout effacer pour recommencer à neuf. Et même si je sais très bien qu'il n'y aura pas vraiment de deuxième chance, même si j'ai bien conscience que les efforts démesurés qu'on déploie collectivement pour faire rejaillir l'étincelle magique s'apparentent aux illusions du junkie qui continue d'espérer qu'il revivra un jour l'euphorie du premier shoot, j'ai envie de continuer d'y croire.

OceanofPDF.com

SYLVIE

Le sapin est en train de sécher, posé contre le mur, tout près de la porte. Ses épines jonchent le sol, plus nombreuses chaque jour. Bientôt, il y en aura davantage par terre que sur les branches.

J'avais affronté la tempête pour aller l'acheter au petit marché éphémère qui se tient chaque année dans le stationnement du centre commercial. Je venais tout juste de le sortir de l'arrière de la Dodge Caravan et de le déposer là quand le téléphone a sonné. J'ai couru jusqu'à la cuisine, sans même prendre la peine d'enlever mes bottes pleines de neige et de sel. De toute façon, le plancher avait besoin d'être lavé.

J'ai tout de suite su que quelque chose clochait lorsque j'ai vu le nom de Jean-François sur l'afficheur. Pourquoi le conjoint de ma fille ressentirait-il le besoin de m'appeler au beau milieu d'une journée de travail ?

Je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il essayait de me dire. Il cherchait ses mots, mais ceux qui ont fini par sortir de sa bouche n'avaient pas le moindre sens. Chrystelle sortie. Jamais rentrée. Sarah, Amaryllis. La police. Les recherches. Sa voiture introuvable. Son cellulaire éteint.

J'ai voulu me convaincre qu'il était en proie à une sorte de psychose toxique. J'ai raccroché, essayé d'appeler Chrystelle. Sa boîte vocale était pleine. J'ai essayé encore. Et encore. Et encore.

Plus tard ce jour-là, deux agentes de police du SPVM ont sonné à ma porte. On sait que ces gens-là ne se déplacent jamais pour annoncer de bonnes nouvelles, encore moins de l'autre côté du pont.

C'était il y a seize jours, trois heures et quatorze minutes. L'arbre ficelé est resté debout contre le mur du hall d'entrée. Les traces blanches et salées de mes bottes d'hiver maculent toujours le plancher du corridor.

Depuis, j'ai composé le numéro de cellulaire de ma fille plusieurs centaines de fois. Je m'étonne de ne pas avoir de la corne au bout des doigts. Chaque fois, la voix synthétique de la compagnie de cellulaire réitérait son message contrit, me laissant savoir encore et encore que la boîte vocale était pleine. Impossible de laisser un message. Veuillez rappeler plus tard.

J'en suis venue à détester avec passion ce timbre robotisé, qui ânonnait placidement son petit discours, sans égard à l'horreur qui venait de s'abattre sur mon existence.

Ce samedi-là, Chrystelle et Jean-François devaient venir souper à la maison. Nous aurions décoré le sapin ensemble, tous les trois, comme chaque année. J'aurais préparé des biscuits à la gelée et déniché les ornements au fond du sous-sol, où ils avaient passé l'année à s'empoussiérer. Sur le vieux tourne-disque, j'aurais placé un vinyle de Noël et nous aurions chanté faux tous en chœur, en accrochant les boules et les guirlandes aux branches.

Depuis que Chrystelle était toute petite, c'était une de nos traditions de décorer le sapin ensemble. Je me disais qu'elle se lasserait un jour. Les enfants finissent toujours par se désintéresser de ces choses-là.

Mais même après son départ de la maison, même quand ses fins de session l'empêchaient de dormir la nuit, elle trouvait toujours le temps de venir m'aider.

Ces dernières années, depuis que Michel est parti, Jean-François a commencé à se joindre à nous. J'espérais secrètement que nous aurions bientôt l'aide d'une ou de deux paires de petites mains supplémentaires. Je n'avais peut-être pas toujours été une mère exemplaire, mais je serais la plus dévouée des grands-mères.

Michel. Ça va faire cinq ans en mars prochain qu'il est mort. C'est rare que je pense à lui, mais ces jours-ci, je me demande souvent comment ce serait, d'avoir quelqu'un avec qui partager mon petit coin d'enfer.

C'est le cancer qui l'a emporté, évidemment. Une maladie hideuse et tyrannique, qui a mis cinq ans avant d'en venir à bout. À fumer deux paquets par jour et à boire comme un trou comme il l'a fait toute sa vie, ça aurait été miraculeux qu'il n'y laisse pas sa peau.

Parfois, je me dis que le cancer a fait à Michel ce que Michel m'a fait à moi, pendant les vingt-sept années d'infortune qu'a duré notre mariage. Le détruire à petit feu, sans jamais tout à fait l'achever. Jusqu'à la fin, il a continué à se traîner jusque dans le garage pour fumer, même s'il s'étouffait après trois bouffées. Il avait toute une tête de cochon. Des fois, je me dis qu'au fond, c'était la cigarette le vrai grand amour de sa vie.

Une chose est sûre : ce n'était pas moi. Sans Chrystelle, notre histoire n'aurait pas duré un an. Quand je lui ai annoncé que j'étais enceinte, il a essayé de me convaincre d'aller me faire avorter. Il a même pris rendez-vous pour moi dans une clinique de Montréal. Et quand, malgré ses menaces, j'ai décidé de mener ma grossesse à terme, il a crié que j'avais gâché sa vie.

Il me le rappellerait souvent, et il me le ferait payer longtemps. Sans jamais tout à fait dépasser les bornes. Il n'a jamais levé la main sur moi. C'était plus facile de me déconstruire un morceau à la fois avec sa hargne, son mépris, ses insultes.

Il y a beaucoup de femmes qui seraient parties, mais ces femmes-là sont plus riches, plus inconscientes ou plus courageuses que moi. Le monde hostile dans lequel Chrystelle et moi nous serions retrouvées sans lui, sans ce toit au-dessus de nos têtes, sans rien dans le ventre, sans la moindre perspective d'un avenir meilleur me terrifiait. C'était plus facile de laisser les tempêtes s'abattre sur moi sans protester même si, chaque fois que ses mots féroces me tombaient dessus comme des météorites, je m'usais encore davantage.

Sans compter qu'il aurait pu me l'enlever, ma Chrystelle. Il m'en a souvent menacée, pour me ramener à l'ordre chaque fois qu'il avait l'impression de perdre un peu de son ascendant sur moi. C'était un véritable disque brisé. Dès que je socialisais un peu trop à son goût avec un voisin ou que j'osais argumenter avec lui sur quoi que ce soit, il revenait à la charge avec ses promesses de ruiner ma vie en me prenant ce que j'avais de plus précieux. Et le pire, c'est qu'il aurait probablement réussi à convaincre n'importe quel juge de lui donner raison.

Parce que malgré tout, il l'adorait, sa fille. Sa princesse, sa poupoune, sa beauté, comme il l'appelait. Ça, c'était une surprise. Quand elle était petite, il la faisait sauter sur ses genoux, la baladait sur ses épaules et montrait des

photos d'elle à tout le monde, étourdi de fierté. Plus tard, il s'enorgueillirait de ses succès scolaires et de ses bonnes manières, comme si c'était lui qui avait tout sacrifié pour élever cette enfant et lui apprendre à lire, à écrire, à compter. À ne pas mettre ses coudes sur la table, à vouvoyer les étrangers.

Chrystelle lui rendait son amour au centuple. C'est une autre des raisons pour lesquelles je suis restée. Ma fille ne m'aurait jamais pardonné de l'avoir arrachée des bras de son papa chéri. Elle n'aurait pas compris, aveuglée qu'elle était par son amour pour lui.

J'imagine que s'il était encore là, Michel trouverait le moyen de me blâmer pour ce qui est arrivé à Chrystelle. C'est quand même ironique qu'après toutes ces années à craindre qu'il me prenne ma fille, ce soient ces deux petites pestes-là, Amaryllis Duchesne et Sarah Jacques, qui me l'aient volée. Ironique, mais pas si étonnant, quand même. J'ai toujours su qu'on ne pouvait pas leur faire confiance, à ces deux-là.

Ça fait seize jours, trois heures et dix-sept minutes que j'espère me réveiller de ce cauchemar. Que je me répète que jamais une chose pareille n'aurait dû arriver à ma Chrystelle. J'imagine que n'importe quelle mère dans ma situation voudrait croire la même chose. Même celles dont les filles passent l'essentiel de leur temps à courir après le trouble. Comme Sarah Jacques. Comme Amaryllis Duchesne.

Ma Chrystelle, ça a toujours été une enfant modèle. Bien à son affaire. Je n'ai jamais eu besoin de lui rappeler de faire ses devoirs. Je n'ai jamais eu peur de découvrir un test de grossesse au fond de la poubelle de la salle de bain ni un sachet d'herbe ou de poudre dans les poches de son coupe-vent. Chrystelle a complété son cégep en deux ans, son baccalauréat en trois ans et elle a été reçue au barreau du premier coup. Je n'ai jamais eu la moindre raison de m'inquiéter pour son avenir.

La seule chose qui me préoccupait, quand elle était plus jeune, c'étaient ses fréquentations. Je craignais par-dessus tout la mauvaise influence de ses amies. Surtout Sarah Jacques, la pire d'entre toutes. Selon moi, c'est un véritable miracle que cette enfant-là ait survécu à son adolescence. Toujours en train de s'enfuir par la fenêtre de sa chambre au milieu de la nuit pour aller se faire payer des bières par des motards à la taverne du coin ou, pire, se rendre sur le pouce au métro Longueuil pour aller danser aux Foufounes électriques. Ou Dieu sait où. Déjà à treize ans, elle avait les cheveux teints

en rose. Elle traînait au parc avec des petits criminels en puissance, écoutait de la musique à tue-tête, fumait de la drogue. J'ai toujours pensé qu'elle finirait au pénitencier.

Moi, si ça avait été ma fille, je n'aurais plus été capable de mettre le nez hors de chez moi. La honte m'aurait tout simplement anéantie, je pense que je me serais retrouvée à l'hôpital psychiatrique. Mais les parents de Sarah n'ont jamais semblé se formaliser des comportements discutables de leur progéniture. Une paire d'intellectuels prétentieux, du genre qui acceptent de se laisser mener par le bout du nez par leurs enfants sous prétexte qu'on ne vit plus dans les années cinquante. Qui essayent de faire passer leur paresse et leur apathie pour des beaux principes d'éducation moderne.

Amaryllis Duchesne, c'était un autre genre de problème. Une poupée décorative, tout juste bonne à exposer dans une armoire vitrée. À peu près autant de sens commun qu'une outarde. Si la Sarah lui avait dit d'aller se jeter en bas du pont, on l'aurait retrouvée échouée sur le rivage le lendemain matin. Et même si elle avait été moins niaise, on va se le dire, les filles trop voyantes, ça attire les problèmes.

Je me rappelle la façon dont Michel la fixait dès qu'elle passait le pas de la porte de notre maison. C'est à peine si un petit filet de bave ne s'écoulait pas au coin de ses lèvres alors qu'il la dévisageait des pieds à la tête, comme un chasseur qui évalue sa proie. J'ai souvent soupçonné que, lorsqu'il me prenait sans tendresse le soir venu, c'est à elle qu'il pensait. Pendant qu'il haletait bruyamment dans mon cou, mouillant ma peau de sa salive aigre d'alcool, il visualisait son petit corps ferme et ses boucles blondes, ses grands yeux naïfs et ses seins pimpants. Moi, pendant qu'il utilisait mon corps pour se soulager, je ne pensais à rien. J'attendais que ça passe.

Je croyais que Chrystelle les avait perdues de vue depuis longtemps, ces filles-là. Au téléphone, Jean-François m'a dit qu'elle les voyait une ou deux fois par année. Sûrement par pitié. Ou par nostalgie. Ce soir-là, elle a failli annuler à la dernière minute, s'inventer une excuse. Trop de travail, un début de rhume. Jean-François a essayé de la convaincre de rester à la maison. Il était prêt à annuler ses propres plans. Ils feraient livrer une pizza, écouterait un film sous les couvertures.

Mais Chrystelle ne voulait pas leur faire de peine. Elle a toujours été comme ça. Elle a toujours pensé aux autres avant de penser à elle. C'est peut-être la seule chose qu'elle retient de moi.

OceanofPDF.com

AMARYLLIS

La maison dans laquelle j'ai grandi a toujours suscité l'envie des autres. Quand j'étais petite, mes amies frétilaient d'excitation à l'idée de venir jouer chez moi, dans cette immense résidence qui ressemblait presque à un château de princesse grandeur nature. À l'adolescence, le sous-sol et la cour arrière, avec sa piscine chauffée et ses buissons touffus, derrière lesquels on pouvait si facilement disparaître pour se livrer à des jeux interdits, devenaient presque chaque mois le théâtre de partys épiques, auxquels je devais une bonne part de ma popularité.

Cette maison, je la déteste. Il m'a toujours semblé qu'elle jurait dans le paysage, trois fois plus massive que toutes celles qui l'entouraient, suintant un luxe nauséabond. Elle semblait hurler à tue-tête « Regardez-moi ! », alors que j'aurais souhaité disparaître, me fondre dans la masse. Ses dimensions extravagantes accentuaient ma solitude.

Aujourd'hui, j'y viens le moins souvent possible, malgré l'incessant chantage émotionnel auquel ma mère me soumet. Maintenant qu'ils ont pris leur retraite, après une vie entière passée à travailler soixante heures par semaine, elle et papa cherchent à meubler leur temps. Entre les voyages en Grèce, les lunchs arrosés de vin blanc et les doubles au tennis, ils aimeraient bien que je vienne les distraire de leur ennui.

Quand j'étais petite, j'ai pourtant toujours eu l'impression que ma seule présence était pour eux un irritant, un frein à leurs ambitions professionnelles, une obligation de plus dans leur agenda trop chargé. Je n'étais pas le bon modèle de petite fille, trop geignarde, trop peureuse, trop rêveuse. Pas assez ambitieuse, surtout. Quand ils ont compris que je ne deviendrais ni médecin ni avocate, ils ont arrêté de faire semblant de se

préoccuper de moi. Ils devaient s'imaginer que les chèques et les cadeaux compenseraient largement leur manque d'intérêt.

Ce n'est pas parce que maman se plaint maintenant de mes trop rares visites qu'elle s'intéresse davantage à ma vie. Je sais bien qu'elle a honte de moi. Selon les saisons, mon choix de profession lui apparaît soit comme un étrange caprice, soit comme un travers inavouable. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle m'invente une autre vie, pour ne pas perdre la face devant les autres vieilles grues liftées et artificiellement bronzées avec qui elle joue au tennis.

Elle me reproche aussi mon célibat persistant, ne s'expliquant pas qu'une fille « aussi jolie que moi » n'ait pas trouvé le prince charmant. Il y a forcément quelque chose qui cloche, un vice caché, une incompétence fondamentale. « Pourtant, tu n'es pas complètement idiote ni si méchante, il me semble ? » m'a-t-elle souvent répété tout au long de ma vingtaine, d'un ton soupçonneux qui laissait croire qu'elle n'en était pas si convaincue, au fond.

Depuis que j'ai dépassé le seuil fatidique des trente ans, je commence à croire qu'elle a jeté l'éponge là-dessus. Elle s'est rabattue sur les signes de vieillissement qui ont commencé à assiéger mon corps et mon visage, scrutant impitoyablement les ridules qui se dessinent au coin de mes yeux, les quelques kilos accumulés en dépit des privations et des efforts constants.

Plusieurs fois par mois, elle m'envoie innocemment par courriel des articles sur le jeûne intermittent ou la diète cétogène, l'importance de se tartiner de crème solaire tous les jours, le Botox préventif, les injections d'acide hyaluronique et les meilleurs exercices pour se modeler des fessiers de fer. Cette avalanche de conseils non sollicités me donne l'impression que ce n'est pas une mère que j'ai, c'est une coach de vie. Une coach de vie particulièrement superficielle.

Il faut dire que mon apparence physique est la seule chose qui ait toujours trouvé grâce à ses yeux. Son inépuisable source d'orgueil. Elle ne s'est jamais lassée de l'immortaliser sur pellicule, et ces séances photo qui ont rythmé mes jeunes années figurent parmi mes plus précieux souvenirs avec ma mère, les seuls moments où j'avais enfin droit à son entière attention.

Les murs de la maison témoignent de cette obsession, véritable sanctuaire voué à la célébration de l'harmonie providentielle des traits de mon visage.

Des dizaines d'itérations de moi-même, toujours souriante pour l'objectif. Jamais une moue renfrognée, jamais une grimace loufoque. Seule la perfection méritait d'être immortalisée, alors je m'astreignais à la perfection. À trois ans, la main dans celle de papa, dont on ne voit que la cuisse, à la hauteur de mes boucles dorées. À six ans, cartable en main pour la première journée d'école. À neuf ans, en Thaïlande, assise bien droite sur le dos d'un éléphant. À onze ans, au mariage d'une cousine, quelques minutes avant de tacher le corsage de ma robe à crinoline bleu poudre. Cette maladresse me vaudrait une paire de gifles. À ma remise de diplôme, six ans plus tard, un bras autour de l'épaule de Sarah et l'autre autour de celle de Chrystelle, les yeux brillants d'excitation à l'idée de l'avenir qui s'ouvrait devant nous, persuadée que rien ne pourrait jamais nous séparer. Je crois que j'étais la seule à y croire encore.

Juchée sur mes talons trop hauts dans le corridor du deuxième étage, je m'absorbe dans la contemplation de ces images du passé, alors que du rez-de-chaussée me parviennent les sons de la fête à laquelle je n'ai pas du tout envie de me joindre, les éclats de rire et ceux des verres qui s'entrechoquent. La voix de ma mère tranche parmi celles des convives, un peu trop forte, vaguement pâteuse.

Je regarde ma montre ; il n'est pas tout à fait vingt heures. Elle a probablement commencé à boire au milieu de l'après-midi, rôdant dans la cuisine, un verre de blanc à la main, houspillant les pauvres étudiantes employées par le traiteur, critiquant leur tenue ou l'allure des hors-d'œuvre. Il y a trois ans, elle s'est montrée tellement odieuse que l'un des serveurs a donné sa démission en pleine réception, fracassant un plateau de dattes farcies au chorizo sur la céramique importée du plancher de la cuisine, avant de s'enfuir dans la tempête en claquant la porte d'entrée. Cet esclandre figurera à tout jamais au maigre palmarès de mes plus délicieux souvenirs de Noël.

Dans deux heures, tout au plus, maman ira s'effondrer sur son lit, tout habillée, laissant la fête se poursuivre sans elle. Demain, elle ne se souviendra que de quelques bribes de sa soirée, et nous prendrons soin de préserver son amnésie pour lui éviter l'embarras de la réalité. Elle se plaindra de son mal de tête et passera la matinée enfouie sous les draps, avant de plonger dans un bain moussant à l'eucalyptus, où elle marinera

jusqu'à l'heure de l'apéro. Papa et moi jouerons peut-être une partie de *Scrabble* en faisant semblant que tout cela est parfaitement normal. On a les traditions des Fêtes qu'on mérite, il faut croire.

Mon téléphone vibre dans la poche de ma veste ; un texto de Sarah, à qui je n'ai pas parlé depuis ma fuite du bar, il y a deux semaines. Son message est laconique : « Ça va ? » Je ne saurais même pas par où commencer pour répondre à cette question dans les circonstances, mais je n'ai pas le temps d'y réfléchir avant qu'un deuxième message apparaisse sur l'écran : « Une clope ? » Je n'ai pas fumé la moindre cigarette depuis trois ans, mais qu'à cela ne tienne, je m'évaderai avec plaisir de cette sinistre réception. Je réponds à Sarah que j'y serai dans cinq minutes. Elle sait où, moi aussi.

Je ramasse mes bottes dans la baignoire, je descends l'escalier et passe devant le salon en espérant que ma fuite passera inaperçue. Le contraire m'étonnerait, vu le taux d'alcoolémie moyen des convives. Je finis par trouver mon manteau parmi tous ceux qui s'empilent dans la garde-robe de l'entrée et je sors en refermant la porte doucement, sans faire de bruit, comme à l'époque où, presque chaque fin de semaine, je rejoignais mes deux meilleures amies pour errer sans but toute la nuit dans les rues génériques de notre banlieue-somnifère.

Je contourne la maison et je traverse la cour, puis celle du voisin d'en arrière, après m'être faufilée entre deux haies de cèdres, non sans arracher quelques aiguilles sur mon passage. La maison du voisin est plongée dans la pénombre, il n'est probablement pas chez lui, mais j'essaye de minimiser le crépitement de la neige sous mes bottes. Je suis tellement concentrée sur le bruit que je sursaute quand la lumière du détecteur de mouvement s'allume à mon passage. Je l'avais oublié depuis le temps. À une certaine époque, je parcourais ce chemin plusieurs fois par semaine pour retrouver Sarah et Chrystelle. Même après que nous avons toutes trois déménagé en appartement, nous nous rencontrions ici le soir de Noël, en souvenir du bon vieux temps, afin de fumer une cigarette ou un joint, de parler et de rire ensemble quelques minutes. Mais ces dernières années, le pouvoir de la tradition semblait s'être émoussé et nous avons cessé de l'entretenir.

Il faut dire que, de façon générale, nous étions beaucoup moins proches que nous l'avions été à l'adolescence. Nous ne nous voyions plus qu'une ou deux fois par année et nos discussions, autrefois débridées et ponctuées de

fous rires, étaient désormais sages et prévisibles, fréquemment interrompues par une inexplicable sensation de malaise. Je crois que j'étais la seule que tout cela attristait vraiment, la seule qui refusait d'accepter que l'amitié éternelle que nous nous étions promise, des années plus tôt, n'était finalement pas aussi indéfectible que je l'aurais souhaité. Je m'accrochais donc à ces trop rares soupers de filles, en espérant réussir un jour à raviver la flamme au sein de notre trio légendaire.

Sarah est postée à l'endroit où nous nous retrouvions à l'époque, de l'autre côté de la rue, sous le faisceau du lampadaire. Elle m'envoie la main ; il y a quelque chose d'enfantin dans son geste. Je pense que ça m'attendrit un peu. Ma gorge se serre. Pourquoi ne peut-on pas retourner en arrière et tout réécrire, revenir au temps où les choses étaient simples, au temps où nous inventions de toutes pièces des drames épiques pour oublier qu'il ne se passait rien ?

Je m'approche et Sarah déplie sa paume gantée pour me montrer deux cigarettes, presque aussi fière que lorsqu'on avait seize ans et que c'était un exploit de mettre la main sur ces petits trésors. Elle sort un briquet de la poche de son manteau, allume la sienne, puis la mienne. Je m'étouffe en aspirant la fumée, elle rigole, puis nous fumons en silence sur le coin de la rue. Nos regards se portent malgré nous sur l'intersection de la rue des Frênes, comme si Chrystelle allait soudainement tourner le coin avec ses mitaines de laine tricotées à la main et sa tuque à pompon, et marcher vers nous à petits pas pressés, en lançant des regards furtifs par-dessus son épaule.

Je me tourne vers Sarah dans l'espoir qu'elle dise quelque chose, n'importe quoi, qu'elle meuble le silence avec une blague de mauvais goût ou une anecdote à propos de son party de Noël, et c'est seulement à ce moment que j'aperçois les grosses larmes qui coulent sur ses joues rougies, humectant son foulard de laine. Je fais un geste vers elle, mais elle se crispe et recule de deux pas, puis elle essuie ses larmes sur la manche de son manteau sans se soucier de se barbouiller le visage de mascara. Elle tire une longue bouffée de sa cigarette et grimace un sourire forcé : « Désolée, j'ai un peu trop bu, là. Ça va, je te jure que ça va. Je veux pas qu'on parle de ça. Je serai pas lourde, promis. On marche un peu ? » De la tête, je fais signe que oui.

Après dix ans passés à habiter en plein cœur du Plateau-Mont-Royal, je suis toujours surprise par le calme et le silence qui règnent dans les rues ici, une fois la nuit tombée. La banlieue appartient aux familles, et une fois passée l'heure de coucher des enfants, plus personne ne se risque à l'extérieur. Même les adolescents ne sortent plus, envoûtés qu'ils sont par leurs mondes virtuels. Ce n'est pas moi qui pourrais les blâmer. À quoi bon aller traîner dehors quand il y a tant à voir sur Netflix ?

Je n'ai plus l'habitude de la cigarette, et la fumée m'a donné mal à la tête. Je propose à Sarah qu'on s'arrête au parc quelques minutes. Plutôt que de nous asseoir sur un banc comme des gens respectables, nous escaladons un des modules de jeux pour enfants.

Assise sur la plateforme, les jambes dans le vide, Sarah s'allume une deuxième cigarette. Avec autant de netteté que si nous étions montées dans une machine à voyager dans le temps, je la revois à quinze ans, dans la même position, la tête légèrement penchée sur le côté, se rapprochant de la structure en plastique pour se protéger du vent, tout en sacrant après son briquet. Je me remémore les nuits blanches que nous avons passées dans ce parc toutes les trois, meublées de fous rires et de confidences échangées à mi-voix. Les innombrables premières fois : la première bouffée de cigarette, le premier joint, la première gorgée d'alcool fort dérobée à l'un ou l'autre de nos parents. Je me rappelle à quel point nous nous trouvions adultes, à l'époque. Nous n'avions pas la moindre conscience de notre fragilité et de notre ignorance.

Quand j'y repense maintenant, il me semble que nous n'étions pas beaucoup plus matures à cette époque-là que quelques années plus tôt, alors que nos mères nous regardaient jouer dans le carré de sable, nous poussaient dans les balançoires. Nos mères, qui ne se connaissaient pas encore à l'époque, puisque Sarah, Chrystelle et moi ne deviendrions inséparables qu'à partir de la deuxième année du primaire, échangeaient peut-être des regards complices et des sourires chaleureux quand elles se croisaient. Elles ne pouvaient certainement pas deviner, alors qu'elles nous attendaient en bas de la glissoire tubulaire ou qu'elles essuyaient nos larmes après une chute, que ce parc deviendrait un jour le quartier général de toutes nos transgressions. Je fais part de ma réflexion à Sarah, qui laisse échapper

un petit rire. Pas son grand rire sonore habituel, mais c'est quand même un début.

Encouragée, je poursuis en lui rappelant la fois où nous avions presque forcé trois pauvres garçons de notre classe de cinquième année à jouer à la bouteille. Cette fois, elle éclate de rire et me rappelle comment j'avais dû réprimer une nausée violente après avoir été contrainte de déposer un bec sec sur les lèvres de Jason Grenier. J'avais oublié Jason, un rouquin aux dents croches et à l'haleine de soupe Campbell, pour qui ce rapprochement fortuit demeurerait possiblement l'un des hauts faits de son existence. Je feins de frissonner de dégoût en y repensant.

Pendant les heures qui suivent, nous continuons de convier des souvenirs au hasard, en vrac, comme on invoque les fantômes d'une époque révolue. Ce n'est que lorsque le ciel commence à s'éclaircir que nous réalisons que nous avons passé toute la nuit ici, sans jamais ressentir les effets du froid ou de la fatigue, comme si nous avions retrouvé l'invincibilité de nos quinze ans. Ou plutôt celle dont nous pensions jouir, jusqu'à ce que notre vulnérabilité se révèle au grand jour, que notre naïveté se fracasse brutalement sur un écueil de mesquinerie et de violence.

La vie aurait sans doute fini par nous amener là tôt ou tard, mais les événements qui ont marqué les derniers mois de notre secondaire ont précipité la chute. Ce qui arriverait à Sarah ce printemps-là, et, peut-être encore davantage, la façon impardonnable dont Chrystelle y réagirait, révéleraient d'un seul coup les failles qui, au fil des années, s'étaient creusées dans notre amitié. Même si nous finirions tant bien que mal par recoller les morceaux, rien ne serait plus jamais pareil.

SARAH

Ces trois derniers jours, Amaryllis m'a proposé environ vingt-huit fois d'aller prendre une marche, de venir écouter un film chez elle, de patiner au parc, de se retrouver pour boire un chocolat chaud au café du coin. Chaque fois, j'ai prétexté un empêchement, bien consciente qu'elle ne serait pas dupe. Elle sait que je suis encore chez mes parents et qu'à part manger l'équivalent de mon poids en sucre à la crème et planter Alexis à *Mario Kart*, il n'y a pas grand-chose pour me tenir occupée par ici. C'était bien sympathique de la voir l'autre soir, mais je n'ai pas besoin qu'on se fasse une thérapie de couple, elle et moi. Il faudrait qu'elle comprenne que ce n'est pas tout le monde dans la vie qui aime se vautrer dans le tragique autant qu'elle.

Maman me cajole comme une enfant malade. Elle me gave de cargaisons de biscuits, de chocolats et de restes de tourtière ; je n'ai pas vu l'ombre d'un légume depuis au moins quarante-huit heures (à moins que le ketchup compte). Je pense qu'elle se sent un peu coupable de ce qui s'est passé la veille de Noël, pendant notre party de famille. Elle avait clairement sous-estimé à quel point la nouvelle de la disparition de Chrystelle avait fait le tour du Québec trois fois et surtout combien c'était un excellent sujet de discussion, consensuel à souhait.

On n'avait pas encore eu le temps de sortir les œufs mimosa et le pain sandwich du réfrigérateur que déjà, quatre membres de ma famille élargie m'avaient coincée à tour de rôle pour me faire part de leurs théories sur « l'affaire ». Entre mon oncle Jean-Marc, qui ne comprenait pas « qu'à choisir, ils aient pris celle-là, pis pas ton autre amie, là, tsé la p'tite cute, celle qui venait dans nos partys quand t'étais jeune... Coudonc, qu'est-ce qu'a devient, elle, hein ? » et ma cousine Emma, qui s'était

vraisemblablement transformée en conspirationniste de haut vol, j'ai rapidement eu envie de me défenestrer. Moi qui comptais sur cette soirée pour retrouver un semblant d'insouciance, j'avais mal calculé mon affaire. Heureusement qu'Alexis était là pour me secourir à grands coups de diversions et d'excuses bidon.

Au bout de trois heures à essayer d'esquiver les conversations malaisantes en sifflant verre de rouge sur verre de rouge, j'ai fini par piquer la moitié du paquet de Du Maurier qui dépassait de la sacoche de ma tante Sophie et je me suis sauvée pour rejoindre Amaryllis. Quand je suis rentrée à six heures du matin, par la porte d'en avant, comme une grande, et non par la fenêtre de ma chambre, comme je l'aurais fait il y a quinze ans, la maison était sombre et silencieuse. Visiblement, ma disparition n'avait empêché personne de s'endormir. Je ne sais pas trop ce que ça dit sur ma famille et sur l'importance qu'elle m'accorde, mais bon, je préfère encore la nonchalance à la confrontation.

Depuis, je passe mes journées en pyjama, entre la télévision et mon ancienne chambre, qui n'a jamais trouvé une autre fonction, plus de dix ans après mon départ de la maison. Mes vieux posters de Hole et des Smashing Pumpkins tiennent encore sur les murs, défiant la gravité depuis près de vingt ans ; comme quoi la gommette bleue du Dollarama, c'est un meilleur investissement qu'on pourrait le penser. Le soir, je fais l'effort de traîner mes vieilles pantoufles à têtes de rats laveurs jusqu'à la salle à manger pour le souper. Je vois bien mes parents échanger des regards préoccupés quand je me sers un troisième, quatrième, cinquième verre de vin, mais personne ne dit rien. Un peu d'automédication ne me tuera pas.

L'alcool a le double avantage d'amortir mon anxiété et de perturber mon rythme circadien, tuant dans l'œuf les cauchemars qui m'assaillent inévitablement lorsque je m'endors à jeun. Malgré tous les efforts que je fais pour éviter de penser à Chrystelle pendant la journée (j'ai même arrêté de visiter sa page Facebook quinze fois par jour), mon subconscient se venge la nuit. Dans mes rêves des dernières semaines, elle joue toujours le rôle principal. Alors que, dans la vraie vie, elle a toujours été si tristement prévisible (et un peu beige, soyons honnêtes), la Chrystelle de mes rêves est polymorphe, apparaissant successivement en femme fatale, en petite fille ou en figure fantomatique.

Chaque fois, j'essaye de lui parler, mais elle ne m'entend pas et continue de vaquer à ses occupations comme si je n'étais pas là. Je marche vers elle. En approchant, je réalise que quelque chose ne tourne pas rond. C'est toujours différent. Ses yeux ont été arrachés de leurs orbites, ou bien la peau de ses bras se détache en lambeaux purulents. À la place de ses seins se trouvent des plaies béantes. Des hordes d'asticots dodus grouillent sur son corps à moitié putréfié. Malgré tout, malgré moi, je continue d'avancer jusqu'à ce que nos visages ne soient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. C'est habituellement à ce moment-là que Chrystelle se tourne vers moi et m'adresse un sourire sauvage. Un sourire qui ne peut vouloir dire qu'une chose : « Tu vois ce que tu as fait ? Tout ça, c'est de ta faute. »

Chaque fois, je me réveille en sueur, peinant à croire que ces images peuvent vraiment être le fruit de ma seule imagination, que toutes ces horreurs ne vivent que dans ma tête. Inutile de dire qu'après de tels cauchemars, on ne se rendort pas. Quand je me soûle, au moins, je sais que je dormirai d'un sommeil sans rêves, quitte à me réveiller avec la tête dans le cul.

Hier soir, alors que je m'apprêtais à me coucher après un bain d'une heure et demie au terme duquel j'étais passée à travers le réservoir d'eau chaude au grand complet, maman a cogné à ma porte. J'ai fait semblant de pas entendre et espéré qu'elle me laisserait tranquille, mais c'était un bien mauvais calcul. Elle a cogné à nouveau, un peu plus fort. « Sarah, ma poulette, es-tu sûre que tu vas bien ? J'aimerais ça qu'on se parle. » Apparemment, c'est ce dont tout le monde rêve, ces jours-ci : me parler. C'est bête que ce soit justement la dernière affaire dont j'aie envie. Jusqu'à maintenant, j'ai réussi à me défilier devant les multiples tentatives de maman pour engager la conversation au sujet de Chrystelle, prétextant un mal de tête, un irrépressible besoin de faire la sieste ou une envie subite de m'empiffrer de sucre à la crème.

Je sais d'avance à quoi elle ressemblera, cette discussion. Ce serait loin d'être la première du genre, en trente et une années de vie. Maman va prendre son ton de psychologue, comme si j'étais une des patientes à demi cinglées qui la payent cent cinquante dollars l'heure pour qu'elle les écoute divaguer. Elle va poser les pires questions rushantes en me regardant droit dans les yeux, les sourcils froncés, jusqu'à ce que je craque et que je

m'écrase, comme un œuf de caille sous le sabot d'un cheval. Ensuite, elle va me regarder morver pendant une demi-heure en me flattant les cheveux et en hochant la tête doucement, parce que « c'est important de pas tout garder en dedans, Sarah, il est plus que temps que t'apprennes à accepter tes émotions. C'est naturel, de ressentir des choses. Ça veut pas dire que t'es faible, au contraire, ça demande beaucoup de courage, regarder sa peine en face, poulette. » Au terme de la conversation, *elle* va se sentir beaucoup mieux, et moi, je vais me sentir comme une marmotte en décomposition au bord de l'autoroute.

Il n'était évidemment pas question que je la laisse entrer. Heureusement que la porte était barrée. Je me rappelle que mes amies d'enfance (et encore plus mes premiers amoureux) trouvaient ça fascinant qu'il y ait un verrou sur ma porte de chambre. C'était une rareté absolue dans notre univers. Mes parents nous ont toujours considérés comme des personnes à part entière, Alexis et moi. À ce titre, nous avons droit à notre intimité. Cette fois, j'avais bien l'intention de la revendiquer. Je me suis entendue répondre « Quoi ? Je suis couchée, là, c'est pas le bon moment ! » à ma mère, sur le même ton irrité que j'utilisais à l'époque où j'étais une adolescente en proie à des poussées hormonales erratiques. J'ai radouci le ton et ajouté, sans grande conviction : « On peut se parler demain, OK ? » Elle m'a souhaité bonne nuit, visiblement déçue. J'ai senti dans sa voix que je l'avais blessée et je me suis tout de suite sentie un peu coupable. Elle mérite pas ça, pauvre petite maman. Mais est-ce que c'est trop demander qu'on me laisse refouler mes émotions en paix, juste pour une fois ?

De toute façon, il va bien falloir que je finisse par lever le camp d'ici. Alexis est reparti à Montréal hier après le dîner. Il avait fait son temps ; il devient désagréable quand il reste trop longtemps de ce côté du fleuve. J'aurais peut-être dû accepter son offre de me ramener en ville. Maintenant, je vais devoir quêter un lift à Amaryllis et me heurter à son étouffante bienveillance, ou prendre l'autobus, ce qui est encore moins attrayant comme perspective.

Ce matin, j'ai décidé de me botter le cul. Je me suis levée tôt, j'ai pris ma douche, je me suis habillée et je suis descendue au rez-de-chaussée. Mes parents buvaient leur café à la table de la cuisine dans leurs robes de chambre assorties, chacun devant sa section du *Devoir*, la main de mon père

doucement déposée sur celle de ma mère, le bout de leurs pantoufles se touchant sous la table.

Absorbés par leur lecture, ils ne m'ont pas entendue approcher et ça m'a permis de les observer pendant quelques secondes. Je pense qu'en vieillissant, on finit par ressentir le même genre de tendresse devant nos parents qu'eux-mêmes éprouvaient devant nous quand on était petits. Moi, en tout cas, je les trouve cute à mort. Je trouve ça beau (et un peu surréel) qu'ils s'aiment encore après toutes ces années.

Mon père, qui s'assure de se lever avant ma mère chaque matin pour lui préparer son bol de café au lait avec une triple dose d'espresso et un peu de cannelle sur le dessus. Ma mère, qui lui fabrique des petits lunchs équilibrés et diversifiés les jours où il enseigne à l'université. La façon dont ils se regardent et se frôlent par exprès en passant l'un près de l'autre. C'est étonnant que je ne sois pas plus douée pour le bonheur, avec des modèles aussi irréfutables.

Je me sens presque coupable de les déranger dans leur quiétude, mais j'ai cruellement besoin d'un café. Ils n'ont même pas l'air surpris de me voir surgir de si bon matin, alors que ça fait trois jours que je reste au lit jusqu'à midi et que je remets mon pyjama sitôt sortie de la douche.

J'épluche une clémentine et j'attrape un bout de journal avant de m'asseoir à table avec eux. Ma mère me demande si j'ai des plans pour la journée et, sur un coup de tête, je réponds que je retourne à Montréal, qu'Amaryllis m'a proposé un lift et qu'il faut bien que je finisse par aller arroser mes plantes. Ce n'est évidemment pas vrai, mais je connais assez Amaryllis pour savoir que si je lui demande un lift, elle va me faire un lift. Et puis j' imagine qu'elle doit commencer à avoir hâte de s'enfuir, elle aussi. Le temps des Fêtes chez les Duchesne, c'est loin d'être le festival de l'agrément.

Moins de trois secondes après que je lui ai envoyé un texto pour savoir si je pouvais compter sur sa complicité pour orchestrer ma fuite, Amaryllis répond qu'elle me prendra à dix heures. Ça me laisse à peine le temps de rapailler mes affaires, de les fourrer en tapon dans mon sac à dos et d'embrasser chaque parent sur les deux joues. Il n'y aura pas de conversation à cœur ouvert avec ma psy de mère au programme aujourd'hui. Sauvée par la cloche.

À 9 h 58, la vieille Mazda bleue d'Amaryllis recule dans l'allée. Deux secondes après, mon cellulaire vibre : « Suis là :) » Je doute qu'Amaryllis soit physiologiquement capable d'envoyer un texto à quelqu'un sans l'enjoliver d'au moins un émoji. J'attrape mon sac à dos et le sac réutilisable géant à l'effigie de Provigo qui contient mes cadeaux (c'est un peu gênant de recevoir encore autant de cadeaux de Noël à trente et un ans). Ma mère y glisse in extremis deux énormes plats Tupperware remplis de victuailles, comme si on n'avait rien à manger de l'autre bord du pont. J'ignore son injonction d'attacher mon manteau, lui donne un dernier bec sur la joue et sors dans le froid glacial. Amaryllis m'envoie la main derrière son volant, l'air beaucoup trop contente de me voir.

Je ressens un certain soulagement quand nous nous mettons en route. La vie ne tourne pas au même rythme, ici. Quand je me retrouve dans cette maison, j'ai l'impression d'être coupée du reste du monde, comme dans ces légendes où le protagoniste a l'impression de passer une seule journée dans un univers étrange, mais quand il revient chez lui, cent ans ont passé et tous les gens qu'il connaissait sont morts, genre (je ne suis pas très douée pour raconter des légendes).

Amaryllis, en tout cas, est bien vivante. Je lui demande si elle a passé un joyeux Noël. Elle laisse échapper un petit rire sans joie : « J'ai gagné deux ou trois parties de *Scrabble* contre papa... » Je sais bien que chez elle, Noël n'a pas grand-chose de joyeux. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'arrangeait pour venir le passer dans ma famille quand on était plus jeunes. Ça arrangeait sa mère, je pense : une fois qu'elle l'avait fait défiler devant la visite dans sa belle robe pour montrer à quel point elle était jolie et bien élevée, Amaryllis ne présentait plus grand intérêt pour elle.

« Regarde ce que j'ai trouvé en fouillant dans le sous-sol », dit-elle sur un ton un peu trop excité à mon goût, en désignant la banquette arrière d'un mouvement de tête. Une vieille boîte en carton brun qui a l'air d'avoir fait la guerre, décorée d'images délavées qui semblent sorties tout droit d'un magazine féminin des années 90, des lèvres brillantes de gloss, des yeux cernés de khôl, des filles trop maigres et des garçons aux allures androgynes.

J'ai l'impression d'avoir déjà vu le tout quelque part, mais je ne saurais dire où. Je lance un regard déconcerté à Amaryllis. Son sourire s'élargit,

comme si elle s'apprêtait à me livrer son meilleur tour de magie. « Regarde ce qu'il y a dedans, tu vas capoter ! C'est plein de souvenirs. » Je ne suis pas vraiment rassurée, mais je ne vois pas comment je pourrais échapper à mon sort. Je me tords sur mon siège et attrape la boîte, qui est quand même moins lourde qu'elle en a l'air, et je la dépose sur mes genoux sans savoir quoi en faire. J'ai l'impression qu'Amaryllis va pogner en feu à force d'être enthousiaste. « Ben là, Sarah, regarde dedans ! »

Je soulève le couvercle du bout des doigts. La boîte contient une variété d'artéfacts de notre adolescence : des photos, des albums de fin d'année, des billets de ciné-parc, des lettres écrites sur des feuilles lignées ou à carreaux. Certaines d'entre elles sont encore pliées de façon à imiter la forme d'une enveloppe, selon une méthode bien connue des adolescentes des années 90 (qui s'est peut-être transmise de génération en génération tel un précieux savoir-faire ancestral, mais dans un monde de textos et de Snapchat, je doute que ce soit encore bien à la mode).

« C'est fou, hein ? J'étais tellement contente de retrouver ça, pour vrai. J'ai pas encore fini de relire les lettres, mais il y a plein de belles photos de toi. Ben, de nous trois, en fait. »

Amaryllis rit nerveusement. Je farfouille dans la boîte avec circonspection, vaguement craintive à l'idée de ce que je pourrais y trouver. Les versions adolescentes de nos visages se dupliquent à l'infini sur plusieurs dizaines d'images. Moi qui tire la langue en faisant la file pour Le Monstre à La Ronde. Amaryllis et Chrystelle en jupes à carreaux et polos blancs, assises sur une table à pique-nique dans la cour de l'école secondaire. Chrystelle et moi en bikini, visiblement un peu éméchées, au bord de la piscine chez les parents d'Amaryllis. Sur certaines photos, il y a d'autres gens avec nous, des camarades de classe dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis des années, des garçons du quartier dont j'ai oublié jusqu'au prénom. Malgré la présence de ces quelques figurants, la boîte est surtout un autel voué à la commémoration de l'âge d'or de notre amitié. Chrystelle, Amaryllis, Sarah. À la vie, à la mort. Ma salive prend soudain un goût amer.

Je ne comprends pas ce qui a pu pousser Amaryllis à conserver une telle collection de vieilleries insignifiantes, et encore moins pourquoi elle s'est imaginé que ça me plairait. Il y a des choses là-dedans qui datent de la

deuxième année de notre secondaire, ce qui veut dire que ça fait presque vingt ans qu'elle couve précieusement ces témoignages du passé. Moi, ça fait deux décennies que j'essaye d'oublier cette époque-là. Amaryllis devrait pourtant comprendre mieux que quiconque que je n'ai pas la moindre envie de m'y replonger.

Je repose délicatement le couvercle sur la boîte et je la replace sur la banquette arrière, faute de pouvoir la balancer en bas du pont. Je feins de m'absorber dans la contemplation de mon cellulaire, parce que je ne sais pas trop quoi dire, rendue là. Amaryllis ne parle pas non plus, mais à son petit air pincé, je devine qu'elle est déçue de ma réaction. Nous n'échangeons pas plus de dix mots pendant le reste du trajet. Noël est fini et le charme est brisé.

OceanofPDF.com

Février

OceanofPDF.com

ESTHER

Pendant la période de l'année qui s'étend du jour de l'An à la Saint-Valentin, tous les serveurs de l'Univers se mettent à regretter à l'unisson l'ensemble de leurs choix de vie. Tout le monde gratte ses cennes pour compenser les excès des Fêtes, ça fait qu'il y a pus un chat qui sort de chez eux. Moi, la job, j'aime ça quand ça bouge. Pour le bien de mon propre portefeuille, c'est sûr, mais aussi pour l'adrénaline.

Là, il est passé dix heures, pis il y a pas eu dix clients dans la place depuis le début de mon shift. J'ai fini par dire à Jonas qu'il pouvait fermer la cuisine pis sacrer son camp. Sans lui pour me faire des jokes de mononcle, c'est encore plus déprimant. On dira ce qu'on voudra, mais des soirées dans ce genre-là, ça donne un peu envie de s'accrocher au luminaire. Le pire, c'est que je pourrai même pas aller me coucher plus tôt, parce que les quatre clients qui restent sont du genre à s'éterniser. J'ai l'œil pour les spotter, les maudits pots de colle.

À la table huit, il y a un dude qui doit avoir la fin vingtaine, dans le genre intello, veston en laine avec des patches aux coudes, lunettes rétro style seventies, cerné jusqu'aux genoux, déjà à moitié chauve. Je devine qu'il s'expose pas souvent à la lumière du soleil. Il tète une pinte de pilsner depuis deux heures en feuilletant un gros livre d'apparence plate, qu'il tient à bout de bras pour être sûr que tout le monde puisse lire le titre en allemand. À moins que ça soit pour faire semblant d'être presbyte avant l'âge ? Ça fitterait pas pire avec son look de vieux prof décrépit.

Éventuellement, il va me commander une deuxième pinte qu'il boira pas plus vite que la première, pis dans trois heures, quand je vais commencer à mettre des chaises sur les tables en le regardant de travers, il va finir par me demander l'addition pis il va sacrer son camp. Il va me laisser une piastre et

quart de tip, parce qu'il y a pas grand-chose de plus cheap qu'un étudiant des cycles supérieurs trop abruti pour scorer une bourse.

À part lui, il y a trois jeunes que j'aurais probablement dû carter, mais je compte un peu sur eux autres pour dépasser la barre du salaire minimum, à soir. À cet âge-là, même s'ils sont cassés, ils ont besoin d'approbation et ont tendance à laisser des gros pourboires. Ça leur donne un boost d'ego. Tant mieux pour moi.

Ils traînent autour de la table de pool, pas l'air partis pour finir la game qu'ils ont commencée il y a une heure. Faut dire qu'avec tous les shooters de vodka qu'ils ont descendus, ça doit commencer à être plus toffe de viser les trous. Une des filles a l'air de penser qu'elle est sur le dancefloor du Unity. Elle se déhanche en faisant des faces « subtilement » cochonnes, probablement pour attirer l'attention du gars, qui a l'air de tripper pas mal plus sur son amie que sur elle. Ça va super bien finir, tout ça.

Je suis à la veille de m'endormir quand la porte s'ouvre. Une fille rentre, et avec elle, un coup de vent frette et assez de neige pour construire un petit igloo. Mes quatre clients frissonnent de façon parfaitement synchro. La fille marche droit vers le bar en déroulant le gros foulard couleur de Doritos qui lui emballa la face au complet. Quand je la reconnais, je soupire. Sérieux, il y a au moins trois cents bars à Montréal, il faut vraiment qu'elle revienne ici chaque fois qu'elle a envie de se péter la face ?

Depuis que son amie a disparu, il y a pas une semaine qui a passé sans qu'elle se pointe. Toujours toute seule. L'autre fille, la prof, je l'ai jamais revue depuis la fois en décembre, pis c'est parfait comme ça. Je me passerais ben de celle-là aussi, même si elle laisse toujours vingt pour cent de tip, pis qu'avec les bills qu'elle monte, c'est pas négligeable à la fin de la soirée.

N'empêche, elle me rend nerveuse. Une fille de trente ans qui enligne les whiskys en regardant dans le vide comme un vieil ivrogne, c'est pas sain, me semble. Pis c'est sans parler du fait qu'elle repart presque jamais toute seule. Jonas l'a surnommée la veuve noire, à cause de sa façon de se pitcher sur les hommes comme s'ils étaient des proies à dévorer. Je suis pas du genre à faire du slut-shaming, pis je suis consciente que j'ai pas choisi de travailler dans un monastère, mais disons que je la trouve pas mal sur le

party, la fille. J'ai rien contre ça dans l'absolu, mais j'aimerais quand même mieux qu'elle soit sur le party ailleurs qu'ici.

Au lieu de se prendre une table dans un coin comme elle fait d'habitude, elle s'assoit sur un tabouret au bar, juste en face de moi, après avoir déposé son manteau, sa sacoche, son foulard et sa tuque en tas sur celui d'à côté. Elle me fait un grand sourire. Je lui demande ce qu'elle veut boire, en souriant pas pantoute. Elle regarde les bouteilles derrière moi comme si elle essayait de lire l'avenir dedans et finit par se décider pour un double scotch avec une pinte de bière sur le side. Elle niaise pas, comme on dit. Pourtant, ça m'étonnerait qu'elle réussisse à se ramasser une date à soir. Elle doit ben voir que son terrain de chasse est pas mal au point mort.

Je lui sers ses consommations, pis je commence à faire le grand ménage derrière le bar, question d'avoir l'air trop occupée pour jaser. Du coin de l'œil, je la vois qui m'observe, toujours avec le même sourire de maniaque étampé dans la face. Je l'ignore de mon mieux, mais elle décide de prendre des mesures plus directes. « C'est quoi ton nom ? » qu'elle me demande. Bon, here we go. « Esther », que je réponds sans la regarder, pis sans arrêter de torcher mon comptoir déjà plus propre qu'il l'a jamais été.

Même si je lui ai rien demandé, elle me tend la main par-dessus le comptoir en me disant qu'elle, c'est Sarah. Elle ajoute qu'elle trouve que c'est un joli nom, Esther. Bof. J'ai toujours trouvé ça plus poussiéreux qu'autre chose. Ma mère travaillait comme préposée dans un CHSLD quand elle m'a eue, pis elle m'a nommée en l'honneur d'une de ses p'tites vieilles, comme elle les appelait. J'imagine que dans les circonstances, je m'en suis pas trop mal tirée. Esther, c'est quand même moins pire qu'Yvette ou Raymonde.

La fille, enfin, la Sarah a l'air de catcher que j'ai pas envie de devenir sa BFF, parce qu'elle se met à jouer avec son téléphone. Au bout de cinq minutes, elle a fini de caler son double scotch et en commande un autre. Au moment où je le dépose devant elle, elle me regarde drette dans les yeux d'une façon vraiment trop intense pour la ligue, pis elle me demande si ça me dérange qu'elle me parle. « Non, non, c'est beau, j'ai pas grand-chose à faire à soir, anyway », que je lui réponds sur le ton le plus indifférent possible. Je suis pas pour lui interdire de m'adresser la parole non plus. Elle me remercie, avant de retourner à son téléphone.

Les trois kids ont délaissé la table de pool pour s'attaquer au juke-box. J'ai pas les mots pour dire à quel point j'aurais envie de crisser cette cochonnerie-là en feu. Une lubie de Steve, le patron de la place, qui a ramassé ça au Marché aux puces Saint-Michel il y a une couple de mois. Depuis qu'il a arrêté de faire de la poudre, il a vraiment trop d'argent à flauber, ce zucchini-là.

Une des filles met deux piastres dans la fente de la machine. Elle choisit ses chansons avec l'air aussi concentré que si elle était en train de passer l'examen du Barreau. La musique part, une chanson pop insignifiante des années 90 dont on se serait certainement pas imaginé qu'elle survivrait à l'épreuve du temps. En entendant les premières notes, les deux filles crient comme des mouettes et se mettent à danser ensemble, pendant que leur ami les regarde, avec presque un petit filet de bave au coin des lèvres. Peut-être que la soirée va bien finir pour tout le monde, en fin de compte.

« Les gens sont tellement pas gênés des fois, sérieux. » Sur le coup, je pense que Sarah fait référence aux trois jeunes, pis j'ai envie de lui répondre qu'elle est mal placée pour parler, mais non, elle est encore sur son téléphone. Elle me fait signe d'approcher et tourne l'écran du téléphone vers moi. Je m'attendais un peu à voir une dick pic, alors je suis soulagée quand je réalise qu'elle me montre juste une conversation sur Messenger.

Elle me laisse pas le temps de lire ce qui est écrit ; tant mieux, j'en avais pas l'intention. « C'est hallucinant, je te jure que je dois recevoir au moins trois messages par semaine depuis que Chrystelle... » Sa voix tremble, elle s'interrompt. Je lui fais signe que je comprends, elle est pas obligée de se torturer pour finir sa phrase. « Les gens sont vraiment des vautours. Là, c'est une fille du secondaire à qui j'ai jamais parlé, elle était un ou deux ans plus jeune que nous, qui m'écrit soi-disant pour prendre de mes nouvelles... Non, mais elle me prend pour une conne ? Sérieux, si elle était devant moi, je pense que je lui cracherais dessus. »

Je sais pas trop quoi répondre à ça, pour vrai, mais apparemment, ça dérange pas tant Sarah. J'ai comme l'impression que ça fait un bon bout de temps qu'elle a pas eu l'occasion de parler à quelqu'un. En tout cas, elle a pas mal de choses à déverser. En temps normal, je me serais sauvée en courant, mais je m'emmerde à mort, alors je l'écoute distraitement en essuyant des verres, glissant une syllabe par-ci, un grognement par-là, juste

pour être polie. J'ai rarement entendu un tel flot de paroles, c'est quasiment hypnotisant. Elle s'interrompt même pas quand le pseudo-doctorant vient payer sa maigre facture, sa brique de Heidegger en évidence sous le bras. Conformément à la sombre prédiction émise plus tôt, il me laisse exactement quatre-vingt-quinze cennes de tip.

Vers deux heures du matin, les trois petits jeunes partent à leur tour, probablement trop déchirés pour faire quoi que ce soit d'autre qu'aller se coucher chacun de son bord. Rendue là, Sarah a eu le temps de me raconter sa vie au grand complet. J'ai pas retenu grand-chose, à part que la fille qui a disparu, c'était censé être sa meilleure amie, mais qu'elles se voyaient pus vraiment parce que la fille se pensait meilleure que tout le monde pis que son chum était un crétin. À mon avis, c'est le cas d'au moins huit gars sur dix, mais le fait que je les voie soûls en général teinte un peu mon opinion sur la question.

Je commence à mettre des chaises sur les tables pour passer le balai. Sarah se lève et commence à m'aider. En temps normal, je la laisserais pas faire ça, mais elle a l'air tellement tout seule que j'ai pas le cœur de la sacrer à la porte. Je lui dis quand même que c'est le last call. Elle commande une dernière bière et la descend à un rythme impressionnant, tout en m'aidant à faire mon close. Elle parle moins, vers la fin, comme si l'alcool avait éteint le système d'alarme qui sonnait dans sa tête. Quand elle a fini de boire sa pinte, j'ai peur qu'elle insiste pour m'en commander une dernière, qu'elle s'imagine qu'on est amies, maintenant. Mais non, elle s'essaye même pas. Elle remet son manteau, son foulard et ses mitaines, ramasse son sac et me demande la facture.

Avant de partir, elle me regarde dans les yeux et me demande si je trouve ça bizarre qu'elle revienne ici tout le temps. Je lui réponds la vérité, parce que je pense qu'on est rendues là, après toutes ses grandes confidences : oui, je trouve ça crissement weird. Elle hausse les épaules comme pour s'excuser, et sa bouche dessine un sourire un peu triste. Après son départ, je réalise qu'elle m'a laissé vingt piastres de tip sur une facture de cinquante. Ben coudonc. La soirée aura pas été complètement perdue, finalement.

Je barre derrière elle et je vais vérifier que la porte d'en arrière est bien fermée aussi. Je l'admettrais jamais devant les autres serveurs, mais depuis l'histoire avec son amie, j'aime pas mal moins ça, être toute seule après le

close. C'est pas vraiment que j'ai peur, mais je me sens quand même un peu plus nerveuse qu'avant. L'autre jour, j'ai quasiment sauté sur une table quand le balai que j'avais accoté contre le mur est tombé par terre. Je pense que ça a fini par me jouer dans la tête, cette histoire-là.

Je mets de la bonne musique ben fort dans les speakers et je baisse l'intensité des lumières à l'avant du bar, pour être capable de voir un peu ce qui se passe dehors. C'est pas l'idéal, passer la moppe dans le noir, mais comme ça j'ai moins l'impression d'être une tranche de viande crue exposée dans la vitrine d'un boucher.

Je le sais ben que c'est pas rationnel, mon affaire. Je suis au courant qu'il y a pas grand monde qui a rien de mieux à faire dans la vie que de sortir au beau milieu de la nuit, en pleine tempête, pour aller stalker une waitress sur son lieu de travail. Mais juste au cas où, je pense que je vais quand même caller un Uber pour rentrer chez moi.

OceanofPDF.com

JULIE-CHLOÉ

Ève ronfle comme un carcajou à côté de moi, couchée sur le dos, les bras en croix. Elle occupe les deux tiers du lit et me force à me recroqueviller dans un tout petit coin, à la lisière du matelas. Je suis réveillée depuis au moins une heure et je sais que je ne me rendormirai pas. Elle, elle va probablement dormir jusqu'à midi. Il faut dire que sa thèse, elle peut l'écrire quand elle veut. Personne l'attend nulle part.

Je me glisse hors du lit en essayant de faire coïncider chacun de mes mouvements avec un de ses grognements, pour minimiser les risques de la réveiller. Ce n'est pas uniquement de l'altruisme de ma part ; j'aime ces matins qui n'appartiennent qu'à moi. Le calme dans l'appartement. Le pot de café que je ne suis pas obligée de partager. Le miroir de la salle de bain que j'ai le droit de monopoliser aussi longtemps que je le souhaite, sans avoir à jouer du coude.

Je sirote mon café en parcourant le journal d'un œil distrait. Sous le titre d'un article, je reconnais le nom d'un ancien ami d'université. Il couvre les affaires municipales depuis quelques mois et si je me fie à ses publications sur les médias sociaux, il n'en est pas peu fier. À le voir étaler ses accomplissements, on pourrait avoir l'impression qu'il passe ses journées à soigner des enfants malades en banlieue de Kinshasa plutôt qu'à assister aux conférences de presse du maire et aux réunions du conseil municipal.

Bon, je me moque un peu, mais j'avoue que c'est quand même pas rien, avoir un beat régulier dans un grand quotidien si tôt dans sa carrière. C'est pas comme si j'avais tant de raisons d'être fière de mes propres prouesses professionnelles, comme Ève ne manque pas de me le rappeler chaque fois que j'ose m'enquérir des progrès de sa thèse de doctorat.

Elle n'a pas tort. Je suis souvent un peu gênée quand je croise quelqu'un de ma cohorte, sur la rue ou dans un bar. Évidemment, au bout de trente secondes, on se met à parler de nos contrats respectifs, chacun voulant s'assurer que son parcours vaut bien celui des autres, presque un an après la fin de nos études. Même si je sais que je suis chanceuse d'avoir un travail à temps plein et qu'*ALT* est incontestablement une publication qui a du succès, la plupart des gens considèrent que ce n'est pas un magazine très sérieux. On y retrouve davantage de « rédactrices » que de vraies journalistes. Mais bon, c'est pas comme si les gens s'attendaient à ce que je fasse de grandes choses non plus. Pour les gens du bac, j'ai jamais été rien d'autre que la fille un peu bizarre qui trippait sur les histoires lugubres.

Une fois mon café bu et ma tasse dûment astiquée et rangée pour éviter de m'attirer les foudres d'Ève, j'enfile ma tenue de course. Habituellement, je préfère courir en soirée, mais Camille a invité toute l'équipe d'*ALT* à un souper pour son anniversaire, et je présume que je n'aurai pas le temps de repasser ici avant d'y aller.

J'aime bien courir en hiver, surtout quand il fait doux comme aujourd'hui. Pas de vent, pas de glace meurtrière sur les trottoirs, c'est presque miraculeux. Je me mets en route à petites foulées tranquilles ; je n'ai pas envie de me fatiguer ce matin, juste de profiter du moment. Un des facteurs qui a pesé dans la balance quand j'ai accepté d'emménager avec Ève après seulement deux mois de relation, c'est que son appartement se trouvait à moins de huit cents mètres de l'entrée de la piste cyclable des Carrières, un de mes parcours préférés. J'en ai pour huit kilomètres aller-retour, ce qui correspond à peu près à un épisode du podcast sur les tueurs en série que j'écoute ces jours-ci. J'ai besoin de toute l'inspiration que je peux trouver pour pouvoir me lancer enfin dans mon propre projet.

La semaine dernière, j'ai surmonté ma timidité et je suis allée cogner à la porte du bureau de Francis. Il était passé dix-huit heures et presque tout le monde était déjà parti. J'ai attrapé Francis juste avant qu'il s'en aille à son tour. Il avait déjà son manteau sur le dos et son casque de vélo sur la tête. Ça me laisse toujours perplexe, les gens qui mettent leur casque de vélo alors qu'ils sont encore à l'intérieur. Je lui ai dit que j'avais un projet à lui présenter, mais que ça pouvait attendre au lendemain sans problème. Il m'a invitée dans son bureau. Sans enlever son manteau ni son casque, il s'est

assis sur le canapé à trois places et m'a fait signe de m'installer à côté de lui. À mon avis, ce n'était pas la position idéale pour faire un pitch, mais à cheval donné, on regarde pas la bride, comme dirait ma mère.

C'était la première fois que je me retrouvais en tête à tête avec Francis. En général, je l'évite autant que possible. Il est gentil, mais il y a quelque chose chez lui qui me rend mal à l'aise. Chaque fois qu'il pose les yeux sur moi, j'ai l'impression qu'il m'attribue une note sur dix dans sa tête. C'est un peu répugnant, mais bon, c'est mon patron, alors je ne peux pas faire grand-chose à part ignorer ses mauvais côtés. Prenant mon courage à deux mains, je lui ai présenté mon projet de podcast, en lui faisant jurer de ne pas en parler à Sarah pour le moment. Francis m'a fait un clin d'œil en m'assurant qu'il était capable de garder un secret, ce que j'ai trouvé plus creepy qu'autre chose.

La bonne nouvelle, c'est que mon idée l'a beaucoup enthousiasmé. Il m'a promis que dès la semaine prochaine, je pourrai travailler là-dessus jusqu'à vingt heures par semaine. Mes autres tâches seront redistribuées au sein des autres membres de l'équipe. Il va quand même falloir que je trouve le courage d'en parler à Sarah. C'est pas comme si j'allais être capable de travailler sur un projet secret pendant des mois sans que la phénoménale machine à rumeurs d'*ALT* s'emballe.

La simple idée d'avoir cette conversation avec Sarah me remplit d'anxiété. Ça fait deux mois que j'essaye de m'inventer des prétextes pour jaser avec elle, mais elle n'est vraiment pas facile d'approche. J'accélère le pas, question de donner à mon cœur une bonne raison de battre si vite. Je sursaute quand je croise un coureur qui porte un survêtement jaune canari, le visage camouflé par un passe-montagne et des lunettes de ski.

Ève a toujours détesté que je vienne courir ici le soir, et c'est encore pire depuis que je lui rebats les oreilles avec cette histoire de potentiel tueur en série. Même si elle affirme qu'elle n'y croit pas vraiment et que j'ai trop d'imagination pour mon bien, elle trouve que je me mets en danger inutilement en choisissant un parcours aussi isolé et mal éclairé. J'ai beau lui expliquer qu'il y a à peu près autant de coureurs ici le soir que d'automobilistes sur l'autoroute 40 à l'heure de pointe, rien n'y fait. Il faut dire que convaincre Ève de changer d'idée sur n'importe quel sujet, c'est tout un défi.

L'épisode de *Serial Killers* qui joue en ce moment dans mes écouteurs porte sur un duo de tueurs en série dont je n'avais jamais entendu parler, et qui sévissait à Los Angeles vers la fin des années 1970. Les tueurs, une paire de cousins singulièrement peu fréquentables, violaient et étranglaient leurs victimes, avant de se débarrasser des corps dans les collines entourant la ville, ce qui leur avait valu leur nom : « The Hillside Strangler ». C'était évidemment avant qu'on finisse par comprendre qu'ils agissaient en tandem.

À cette époque, les journaux semblaient avoir bien du plaisir à trouver des surnoms aux tueurs en série. Je me demande si ça faisait l'objet de séances de remue-méninges dans les salles de rédaction, si tout le monde écrivait ses idées sur des gros Post-it fluorescents et les collait sur le mur, comme on fait chez *ALT* quand on cherche des nouvelles idées de top 10. Peut-être qu'éventuellement les médias affubleront le criminel qui sévit dans nos rues d'un de ces noms de guerre. Le Monstre de Montréal. Le Boucher des ruelles. L'Égorgeur de Rosemont. Ouf, je ne crois pas que ce serait une si bonne idée de m'inviter à ce brainstorm-là. Je pense que je vais me concentrer sur mon podcast.

De toute façon, le surnom des tueurs en série est souvent lié à la méthode utilisée pour tuer les victimes, et pour l'instant, aucun corps n'a été retrouvé. Chrystelle, Deborah et Katherine ont disparu, mais elles ne sont pas mortes. Pas officiellement, en tout cas. Bon, je ne veux pas être pessimiste, mais ça m'étonnerait qu'elles soient encore vivantes. Si je me mets dans la peau du kidnappeur moyen, ça m'apparaît comme un cauchemar de logistique, garder toutes ces victimes en vie pendant une aussi longue période.

Cela dit, se débarrasser d'un cadavre sans éveiller les soupçons, c'est pas si évident non plus. Il se peut bien que le tueur ait accès à une grande cour arrière. Il a peut-être un congélateur horizontal dans son sous-sol. Si ça se trouve, il n'est pas exclu qu'il soit propriétaire d'une ferme porcine jouxtant un abattoir, comme Robert Pickton, le plus canadien des tueurs en série. Des fois, j'oublie que c'est pas tout le monde qui habite à deux dans un trois et demie. Quoique, en y pensant bien, Jeffrey Dahmer a réussi à faire pas mal de dommages dans son petit appartement de Milwaukee. Il collectionnait et, occasionnellement, mangeait des morceaux prélevés sur

les cadavres de ses victimes, après avoir essayé sans succès de les transformer en zombies-esclaves. Il y a bien eu quelques voisins pour se plaindre de l'odeur, mais avant que les policiers l'embarquent, Dahmer avait eu le temps de tuer et de démembrer une vingtaine de pauvres garçons.

Dahmer est un tueur particulièrement intéressant selon moi, parce qu'il ne retirait pas vraiment de plaisir de l'acte de tuer comme tel, contrairement à tant d'autres. Affligé d'un trouble d'attachement assez pathologique, il tuait ses amants de passage quand ceux-ci tentaient de le quitter à la fin de la soirée. Il ne voulait pas être seul. J'irais pas jusqu'à dire que ça l'humanise, mais comparé aux vicieux étrangleurs dont l'animatrice de *Serial Killers* me susurre l'histoire dans les oreilles depuis quarante minutes, je le trouverais presque attendrissant. Ça l'a pas empêché de se faire battre à mort par un codétenu au bout de quelques années de pénitencier.

De retour à l'appartement après ma course, je suis soulagée de constater qu'Ève ronfle encore. Avant de partir travailler, je dépose un baiser sur sa joue. Elle marmonne quelque chose d'incompréhensible et se retourne contre le mur. Je laisse une note bien en évidence sur la table de la cuisine pour lui rappeler que je rentrerai tard ce soir. Même si Ève affirme qu'elle me trouve ridicule avec mon « obsession » pour les femmes disparues, elle m'inonde de textos paniqués chaque fois que je rentre du bureau un peu plus tard que d'habitude. Elle a beau faire la brave, elle a aussi peur que n'importe qui de la menace sourde qui rôde dans le quartier.

Dehors, le vent s'est levé. Je n'ai même pas le temps de refermer la porte qu'elle claque brusquement derrière moi. Des nuages menaçants s'amoncellent au-dessus de ma tête alors que je marche vers le viaduc qui sépare Rosemont du Mile End. Je m'engouffre sous la structure de béton et de métal en essayant d'éviter de poser les yeux sur le cadavre de pigeon qui gît par terre depuis plus d'une semaine, dans l'indifférence générale. Mais je suis incapable d'échapper à l'attraction morbide qu'exerce sur moi l'animal mort. Mon regard coule irrésistiblement vers le volatile en décomposition, dont je devine les entrailles désormais envahies par les bactéries et les asticots, qui se nourrissent goulûment de ses chairs fétides. Je réprime un haut-le-cœur, tout en me demandant, comme chaque matin, pourquoi l'horreur me fascine autant, alors qu'elle me révulse.

Lorsque j'émerge du viaduc, les nuages ont commencé à cracher un verglas dru et coupant, qui me fouette le visage. Heureusement, je ne suis plus qu'à quelques dizaines de mètres des bureaux d'ALT. Alors que je m'apprête à traverser l'intersection de la rue Bernard, j'aperçois Sarah Jacques qui marche sur le trottoir devant moi, un café dans une main et son cellulaire dans l'autre, le visage protégé par un foulard en laine orange fluo, qui détonne étrangement dans la grisaille ambiante.

Pendant un bref instant, j'envisage de la rattraper pour lui parler de mon projet dès maintenant et solliciter son aide, mais le courage me manque, encore une fois. Je la laisse plutôt prendre quelques pas d'avance, pour éviter de me retrouver en tête à tête avec elle dans l'ascenseur. J'ai entendu dire qu'elle serait là, ce soir, à la fête de Camille. Avec un peu de chance, l'occasion de la convaincre de m'aider à mieux connaître Chrystelle et à comprendre enfin ce qui s'est passé ce soir de décembre se présentera d'elle-même, sans que j'aie à faire le moindre effort.

OceanofPDF.com

AMARYLLIS

La vieille boîte de carton est demeurée dans ma voiture pendant plusieurs semaines, après que je l'ai rescapée du sous-sol de la maison familiale à Noël. C'est presque miraculeux qu'elle n'ait pas été détruite, alors que tant de mes souvenirs d'enfance, jouets, poupées, livres et vêtements ont connu un sort peu enviable.

Quand je suis partie en appartement juste avant d'entrer à l'université, maman n'a pas attendu très longtemps avant de transformer ma chambre en « boudoir zen », selon sa propre expression. Elle, la personne la moins zen du monde, voulait nous faire croire qu'elle se mettait sérieusement à la méditation ? Ça m'a bien fait rire, même si la nonchalance avec laquelle elle avait éradiqué tout un pan de ma vie m'a un peu donné le vertige.

Je me souviens d'avoir pensé qu'elle voulait s'assurer que je ne reviendrais jamais. Tout ce que j'avais laissé derrière, les meubles et les objets qui n'avaient pas trouvé leur place dans mon minuscule appartement en colocation près de l'université, elle s'en était débarrassé. Quand j'avais osé formuler une objection, comme si ça allait changer quelque chose a posteriori, elle avait haussé les épaules et laissé échapper un petit rire narquois. « Voyons, Amaryllis, viens pas me dire que tu vas t'ennuyer de ces vieilleries-là ? On t'en rachètera des *Martine*, s'ils te manquent tant que ça ! »

Le mépris que ma mère est capable de déposer dans chacune des quatre syllabes qui composent mon prénom est absolument prodigieux. En même temps, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle jette toutes mes possessions terrestres aux orties à la première occasion. Le concept de valeur sentimentale lui est parfaitement étranger, tout comme celui d'empathie. Comment cette immense boîte bariolée, remplie d'artéfacts inutiles, avait-

elle donc été épargnée dans le temple de la froideur et de l'indifférence ? Ma mère aurait-elle été foudroyée par un soudain éclair d'altruisme ? La femme de ménage se serait-elle momentanément prise pour ma fée-marraine ? Je crois bien que le mystère est condamné à demeurer irrésolu.

Après Noël, j'étais tout excitée d'avoir débusqué ces souvenirs de notre adolescence. J'avais hâte de montrer ma trouvaille à Sarah. Je sais que c'est un peu naïf de ma part, mais après notre nuit à bavarder au parc, je nous imaginai, elle et moi, fouiller son contenu en riant, en placotant, en essuyant une larme par-ci, par-là, autour d'une bouteille de vin. J'espérais peut-être trouver dans cette boîte les ingrédients qui permettraient de reconstruire notre amitié érodée par les années.

Et puis, dans la voiture, alors qu'elle inspectait prudemment le contenu de la boîte, le visage de Sarah a pris une couleur de craie. J'ai compris qu'en réalité, elle n'avait pas la moindre envie d'embarquer avec moi dans cette machine à remonter le temps. Initialement, sa réaction dédaigneuse m'a blessée, jusqu'à ce que je me rappelle que pour Sarah, cette époque recelait de bien mauvais souvenirs. Pour elle, ces lettres et ces photos risquaient surtout de rouvrir de vieilles blessures.

Honteuse, je n'ai plus rien dit pendant le reste du trajet, alors que Sarah faisait mine de s'absorber dans le contenu de son iPhone. Quand je l'ai déposée devant son appartement, c'est à peine si elle m'a remerciée de l'avoir ramenée en ville. J'ai eu envie de courir à ses trousseaux et de la prendre dans mes bras en m'excusant pour mon manque de sensibilité, mais je la connais assez pour savoir qu'elle m'aurait repoussée sans ménagement. Je suis rentrée chez moi et j'ai essayé de penser à autre chose. La boîte est demeurée sur le siège arrière jusqu'à ce vendredi soir humide et glacial, fin janvier, où j'ai finalement décidé de la monter chez moi.

La semaine avait été particulièrement éprouvante, les élèves semblant s'être ligués contre moi, rivalisant d'ingéniosité pour tenter de me faire regretter ma vocation. Mardi, Henri avait décidé de couper les cheveux d'Eugénie pendant la période d'arts plastiques. Mercredi, Cyril, en proie à une violente gastro, avait vomi sur son pupitre, éclaboussant au passage la robe à pois d'Adèle, qui avait évidemment réagi en faisant une crise digne de *L'Exorciste*. Jeudi, la mère d'Emmy-Rose était débarquée dans ma classe à peine la cloche sonnée, alors que les élèves n'étaient même pas encore

tous sortis. Le visage cramoisi, elle brandissait sous mon nez un papier chiffonné que j'avais fini par identifier comme étant le dernier examen de mathématiques de sa fille, hurlant que j'étais une incompetente finie et que si je ne révisais pas ma correction, j'aurais affaire à elle et à ses avocats. En temps normal, j'aurais pu en rire, mais je n'ai même pas eu la force de lui répondre. Je me suis contentée de la fixer d'un œil vide, la laissant me crier dessus, tout en planifiant les prochaines étapes de la soirée dans ma tête. Acheter. Manger. Boire. Purger. Oublier. Oublier. Oublier.

Depuis Noël, mes crises étaient devenues presque quotidiennes. Après avoir cru pendant si longtemps que cette époque de ma vie était définitivement dernière moi, le cycle infernal de la boulimie se révélait à nouveau comme la seule méthode efficace pour remettre un peu d'ordre dans ma tête. C'était comme retrouver un vieux doudou un peu moche, mais chaud et doux, quelque chose dont on n'est pas fier, qu'on ne montre à personne, mais qui nous apporte un réconfort inespéré. J'avais renoncé à reprendre la maîtrise de mes compulsions, mais je m'assurais de bien les planifier et de les encadrer afin d'éviter les conséquences les plus dommageables : la déshydratation et la culpabilité.

Il y a longtemps que j'ai appris à reconnaître les aliments qu'il faut privilégier et ceux qui doivent être évités, ceux qui remonteront dans l'œsophage sans trop d'effort, pour finir leur course dans la cuvette et les autres, trop acides, trop sucrés ou à la texture trop âpre, dont mon corps risque d'assimiler les calories malgré tous les efforts que je ferai pour m'en débarrasser. Je sais exactement quelle quantité de liquide ingérer à quel moment pour favoriser une expulsion propre et efficace. Je n'oublie jamais de me réhydrater et à la fin de chaque crise, je bois des tasses et des tasses d'eau tiède citronnée, jusqu'à en avoir la tête qui tourne. Le Gatorade sans sucre est mon meilleur allié.

Enfin, même quand je suis au plus bas, ma discipline digne d'un fantassin spartiate permet de compenser mes excès. En dehors des crises, je me nourris exclusivement de jus de légumes enrichis en protéines, qui ne contiennent aucun gras ni aucun sucre artificiel, mais qui fournissent à mon corps toutes les vitamines et tous les minéraux dont il a besoin pour fonctionner.

Chaque matin, je passe une heure sur l'elliptique dans la salle d'entraînement suffocante de mon immeuble, et trois fois par semaine, j'ai rendez-vous avec un entraîneur dans un gym huppé du centre-ville, où je me rends après le travail. Sous ses encouragements tapageurs, j'oublie momentanément la fatigue et l'angoisse. Je multiplie les squats sautés, les planches-araignées, les push-ups et les lunges. Mes yeux brillent de fierté lorsqu'il me félicite pour mes progrès. Tous les soirs avant de me coucher, je monte sur la balance pour m'assurer que, si l'aiguille ne descend pas autant que je le souhaiterais, elle ne monte pas d'un cran.

J'ai été surprise de constater à quel point il avait été facile de retomber dans mes vieilles habitudes. Je dois dire que je vivais assez bien avec ma nouvelle routine jusqu'à ce vendredi où, épuisée, au terme de cette semaine infernale, je me suis rendue à l'épicerie pour me procurer tout ce qu'il me fallait pour décompresser. Comme toujours, j'ai choisi un supermarché situé à bonne distance de chez moi, mais aussi de l'école, pour minimiser les chances d'y croiser qui que ce soit.

Sitôt arrivée dans cet antre de consommation alimentaire brutalement éclairé au néon, j'ai commencé à me sentir bien. J'étais à ma place. Sur mon X. J'ai entrepris de remplir le chariot de pizzas congelées, de briques de fromage Kraft, de saucisses à hot-dog, de gâteaux, de croustilles, de guimauves, de salami industriel, de nouilles instantanées.

Je parcourais les allées en proie à une espèce de frénésie hypnotisée, tendant le bras vers les aliments sur les étagères, les laissant tomber pêle-mêle dans mon panier. Dans la rangée des boissons gazeuses, j'étais en train d'hésiter entre la bouteille de deux litres de Coke Diète et celle de Sprite Zéro lorsque j'ai entendu une petite voix vaguement familière, à quelques pas de moi : « Papaaaa ! C'est madame Amaryllis ! »

Impossible de m'enfuir, j'étais prise au piège. J'ai plaqué un sourire factice sur mon visage, prête à affronter l'épreuve qui m'attendait. Au bout de l'allée, Mélodie, une blondinette au toupet carré qui était dans ma classe l'année dernière, se dirigeait droit vers moi en tirant sur la main de son père, qui la suivait docilement, tel un labrador en laisse.

Je ne saurais rapporter les détails de la conversation qui a suivi. Je me rappelle seulement la honte qui m'a envahie quand j'ai vu le regard du papa de Mélodie, un homme que j'ai par ailleurs toujours trouvé plutôt charmant,

glisser de mon visage au contenu de mon panier d'épicerie. Même s'il n'a évidemment posé aucune question, j'ai balbutié une excuse peu convaincante, une ridicule histoire de neveux adolescents en visite pour le week-end, qu'il fallait bien nourrir de pizzas et de gâteaux McCain si je voulais préserver mon statut de tante préférée. Au moment où le mensonge sortait de ma bouche, j'ai réalisé que ça sonnait presque encore plus pathétique que la vérité. Le papa a souri poliment, avant de me souhaiter une bonne soirée et de s'éloigner dans l'allée, entraînant sa précieuse petite Mélodie loin de moi et de mes mauvaises habitudes de vie.

À la suite de ce face-à-face humiliant, j'ai abandonné mon projet de faire un dernier détour par le congélateur à crème glacée et je me suis dirigée vers la caisse, les joues en feu, la gorge sèche. J'ai payé ma marchandise, reconnaissante que la caissière de dix-sept ans soit visiblement trop blasée pour porter un jugement sur le contenu de mon panier. Ce n'est qu'une fois assise dans ma voiture que j'ai éclaté en sanglots, résistant péniblement à l'envie de frapper ma tête contre le volant jusqu'à perdre connaissance.

Plus tard, dans le corridor de mon immeuble, j'ai balancé tous les sacs d'épicerie directement dans la chute à déchets. C'était la première fois que mes deux univers s'entrechoquaient. Même si Mélodie et son papa n'avaient au fond aucun moyen de deviner l'horrible passe-temps qui occupait mes soirées, je me sentais aussi nue et honteuse que s'ils m'avaient surprise dans mon appartement les doigts poisseux et la chemise tachée de gras, en train de dévorer les dernières miettes de ma troisième pizza surgelée. Le mur que j'avais érigé entre mon secret et le reste de mon existence menaçait de s'écrouler ; je ne pouvais plus nier que cette ogresse vorace qui prenait possession de mon corps le soir venu ne m'était pas étrangère.

J'ai décidé qu'il fallait que ça cesse, pour de bon cette fois, et je savais d'expérience que je n'y arriverais pas sans aide. Alors, tentant de maîtriser les tremblements dans ma voix, j'ai laissé un message dans la boîte vocale de mon ancienne psychologue, celle qui m'avait aidée à m'en sortir il y a quelques années. Je me demande ce que la pauvre réceptionniste qui a pris ce message hystérique et désorienté a bien pu penser de moi. Elle a l'habitude, je présume.

Je ne saurais dire exactement pourquoi, mais c'est à ce moment précis que j'ai eu l'impulsion de retourner à ma voiture pour y récupérer la boîte, qui traînait sur le siège arrière depuis que Sarah l'y avait déposée, après avoir dédaigneusement inspecté son contenu. Je crois que j'avais besoin d'invoquer ces fantômes du passé pour me sentir moins seule, moins misérable.

J'ai vidé le contenu de la boîte sur le plancher du salon, mesurant soudain la richesse de la collection d'artéfacts que j'avais sous la main. Des dizaines de lettres échangées subrepticement pendant les cours de français, d'histoire ou de géographie, ainsi que plusieurs centaines de photos, documentant en détail quatre ou cinq années de nos vies à Sarah, Chrystelle et moi.

Les lettres portaient toutes, dans le coin supérieur gauche, la date à laquelle elles avaient été rédigées. La première chose que j'ai faite a été de les classer dans l'ordre chronologique. Placées côte à côte, elles occupaient, et occupent toujours, la quasi-totalité du plancher du salon. Depuis, je les ai toutes relues plusieurs fois. Celles de Sarah, à la calligraphie presque indéchiffrable, parsemées de remarques acides sur nos camarades, nos parents, nos enseignants, me font rire à tout coup. Chrystelle traçait des lettres rondes et symétriques, et ses messages étaient prudents, mesurés, comme si elle s'attendait toujours à ce que ses missives soient interceptées avant d'atteindre leur destinataire. J'ai commencé à placer les photos sur cette ligne du temps improvisée, pour reconstituer le casse-tête de notre adolescence. Au dos de chaque cliché, j'écris quelques mots, afin de consigner ce dont je me souviens du contexte où il a été pris.

Le soir de la Saint-Valentin, j'ai publié une première photo sur mon compte Instagram. Sarah, Chrystelle et moi y figurons, assises sur une table à pique-nique, peu de temps après notre entrée au secondaire. Chrystelle souriait à pleines dents, ne cherchant même pas à camoufler ses broches. Les cheveux de Sarah n'étaient encore ni roses ni bleus, et ses joues creusées de fossettes avaient encore la rondeur de l'enfance.

Dans ma publication, j'ai identifié le compte de Sarah, mais pas celui de Chrystelle. Même si Sarah l'a complètement ignorée, la photo a obtenu plusieurs dizaines de réactions et de commentaires, certains provenant de parfaits inconnus. Jamais auparavant une de mes publications n'avait suscité autant de réactions. J'ai été surprise de constater à quel point ce

déversement inattendu d'amour et d'attention avait le pouvoir d'anesthésier mon anxiété. Depuis, chaque fois que je sens que je suis sur le point de flancher, je choisis soigneusement une photo dans la boîte, je la photographie avec mon iPhone et je la publie sur les réseaux sociaux, accompagnée d'un message vaguement nostalgique. Les petits cœurs et les gentils messages qui s'accumulent sous mes publications me font beaucoup de bien.

À ce jour, environ la moitié des photos ont été placées sur la ligne du temps. J'y consacre une heure ou deux chaque soir, avec une régularité quasi irréprochable, comme si je cherchais à parfaire ma maîtrise d'un instrument de musique. Je ferme les yeux et je plonge ma main dans la pile d'images, en pigeant au hasard, toujours un peu fébrile au cours des quelques secondes qui précèdent la révélation. Il m'arrive de devoir scruter une photo pendant plusieurs minutes avant de me rappeler dans quelles circonstances elle a été prise. Je m'attarde aux détails : l'évolution des coupes de cheveux et des styles vestimentaires, la couleur des feuilles dans les arbres, l'identité des figurants qui apparaissent parfois en arrière-plan. Éventuellement, la mémoire me revient d'un coup, comme un éclair, et je revois le moment avec autant de clarté que si la scène se jouait réellement sous mes yeux.

Ce soir, la première photo que je sélectionne au hasard dans la boîte en est une de Sarah. Aussitôt que mes yeux se posent dessus et que mon cerveau enregistre son contenu, je sens mes jambes qui ramollissent, mon cœur qui accélère. Je m'accroupis par terre, le dos contre le mur, fixant l'image que je tiens entre mes doigts.

La photo a été prise dans le sous-sol chez mes parents, au mois de mai, quelques semaines à peine avant la fin de notre secondaire. Sarah se tient debout à côté de la table de billard, sur laquelle elle s'appuie d'une main. De l'autre main, elle esquisse un geste théâtral. On devine qu'elle est en train de discuter avec une personne qui se trouve hors champ. Sarah porte une robe ample d'une blancheur immaculée à l'allure un peu hippie, qui flotte autour d'elle et lui donne un air vaguement angélique. Si j'ai tout de suite su quand cette photo avait été prise, c'est parce que cette robe étrange, si éloignée de ses habituels jeans troués et chandails à capuchon, Sarah ne l'a portée qu'une seule et unique fois.

Je ne me rappelais pas avoir pris des photos d'elle lors de cette soirée. Probablement parce que les autres photos, celles qui ont circulé dans toute l'école quelques semaines plus tard, ont pris le devant de la scène et effacé tout le reste. Ces horribles polaroïds, pris dans l'une des nombreuses chambres d'amis de la maison, celle que ma mère appelle la chambre bleue. Cette jolie robe blanche, que j'avais convaincu mon amie d'acheter à peine quelques jours plus tôt au centre commercial, grotesquement remontée de façon à couvrir son visage, à annihiler son identité sans pour autant la protéger. Sur son ventre dénudé, juste au-dessus de sa petite culotte, quelqu'un avait tracé le mot « SLUT » au marqueur noir indélébile.

On n'a jamais su avec certitude qui avait pris ces photos, qui les avait photocopiées, distribuées. Même si plusieurs garçons de notre classe ont admis s'être trouvés dans la pièce à un moment ou à un autre, personne n'a jamais été puni pour l'humiliation subie par mon amie, pour l'irréversible destruction de son innocence et de sa réputation. Je me rappelle que sur l'une des photos, ils étaient quelques-uns à poser fièrement, debout à côté du corps amorphe de Sarah, pouce levé et sourire radieux, comme auprès d'un trophée de chasse. Ceux-là ont bien dû répondre à quelques questions de la direction, mais sans plus. Ils ont juré qu'il ne s'était rien passé d'autre, que c'était seulement une blague innocente. Qu'ils l'avaient trouvée comme ça, couchée à moitié nue sur le lit, et s'étaient contentés d'appuyer sur le déclencheur. Personne n'a remis leur parole en doute. Après tout, ils étaient de bons garçons, issus de familles respectables. Ça aurait été dommage de compromettre leur avenir pour quelque chose d'aussi trivial, non ?

C'est sur ce même lit que j'ai retrouvé Sarah le lendemain du party, inerte et dénudée. En essayant de rabattre sa robe sur son ventre pour la couvrir un peu, j'ai constaté que sa peau était collante, comme si quelqu'un avait versé de la bière dessus. Je suis allée chercher une débarbouillette dans la salle de bain adjacente à la chambre et j'ai tenté de nettoyer son ventre, mais les lettres noires refusaient de s'effacer. Plus tard, elle me confierait que le mot tracé sur sa peau avait mis plus d'une semaine à disparaître complètement. J'ai recouvert son corps d'un édredon et posé un oreiller sous ses cheveux emmêlés, puis j'ai fermé les rideaux pour la laisser dormir encore un peu.

Quand elle a fini par se réveiller, au milieu de l'après-midi, la soirée de la veille semblait avoir été entièrement effacée de sa mémoire. En proie à la

panique, elle m'a suppliée de l'aider à se souvenir, à reconstruire le cassette, mais j'étais aussi désespérée qu'elle. J'avais passé la soirée dans la cour à essayer tant bien que mal de convaincre mes invités de ne pas jeter leurs mégots dans la piscine, de ne pas se battre, d'arrêter de crier trop fort et d'éviter de faire fumer des joints au chat des voisins. Je n'étais rentrée que pour me coucher, complètement exténuée, vers trois heures du matin. À ce moment-là, tout le monde avait quitté les lieux. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui s'était passé dans la chambre bleue.

Avant de rentrer chez elle, Sarah m'a emprunté un jeans et un t-shirt, puis elle a jeté la robe blanche dans la poubelle de la salle de bain. Moi, comme chaque fois que l'anxiété m'envahissait, je me suis réfugiée dans la cuisine, où j'ai avalé trois tubes de pâte à biscuits et plusieurs saucisses à hot-dog à peine réchauffées au micro-ondes pour tenter de me calmer un peu. Quelques jours plus tard, l'infâme collection de photos ferait le tour de l'école, ruinant irrémédiablement la fin de notre secondaire.

En y repensant bien, je crois que cet événement a créé la première brèche significative dans notre amitié, à Chrystelle, Sarah et moi. Bien sûr, personne n'a jamais eu la certitude que Jean-François était dans la chambre bleue au moment où les photos ont été prises, mais il faisait partie de l'équipe de basket de l'école, et c'est dans leur vestiaire que les copies des photos ont commencé à circuler. Si Jean-François l'avait voulu, il aurait pu mettre un frein à tout ça. Il avait de l'influence ; les autres l'auraient écouté.

Sarah ployait sous le poids de la honte, sous le poids de ce mot qu'on avait tracé sur sa peau, qui la suivrait bien au-delà de notre secondaire. Je crois que le pire pour elle, ça a été que Chrystelle se porte à la défense de Jean-François. Qu'elle accuse Sarah d'être la seule responsable de ses malheurs, insinuant qu'à force de se placer dans des situations dangereuses, c'était inévitable que quelque chose comme ça, ou de bien pire, finisse par lui arriver. Après, plus rien n'a jamais été comme avant. Malgré mes efforts incessants pour leur rappeler l'importance de notre amitié, Sarah et Chrystelle sont restées en froid jusqu'au bal de finissants, où j'ai fini par convaincre Sarah de venir, malgré tout.

Je jette un dernier regard à la photo avant la déchirer en tout petits confettis, que je jette à la poubelle. Ce n'est pas cette version de notre adolescence que je veux reconstruire. Je plonge à nouveau ma main dans

ma grande boîte à souvenirs en espérant qu'elle se pose sur quelque chose de joyeux, de doux, d'inoffensif. La dernière chose dont j'ai besoin ces jours-ci, c'est de regarder mes démons dans les yeux.

OceanofPDF.com

ESTHER

Ça va bientôt faire vingt ans que j'ai commencé à travailler dans les bars, pis j'ai toujours réussi à garder une saine distance avec mes clients. Pour la santé mentale, c'est la base. Les gens pensent que c'est une job facile, que n'importe quelle nunuche avec deux bras, deux jambes pis un cerveau à peu près fonctionnel pourrait faire ça, mais c'est de la bullshit.

Si n'importe qui est capable d'être serveuse ou barmaid pis de sortir deux cents, trois cents piastres par soir, viens m'expliquer pourquoi il y a des kids qui travaillent chez Provi-soir au salaire minimum. Dans les bars, si t'es le moins fragile, tu te brûles en deux ans. Je le sais, j'en ai vu passer, du monde, depuis le temps. Le stress, l'argent comptant qui te file entre les doigts, l'alcool, la drogue, le manque de sommeil. Pour certains, c'est la recette du désastre. Moi, tout ça me coule dessus comme l'eau sur le dos d'un canard.

Un de mes secrets pour survivre dans ce monde-là, ça a été de me bâtir une belle carapace en béton armé et de laisser personne voir ce qui se passe derrière. Ça m'est arrivé d'accepter un shooter ou une bière pendant mon shift, mais j'ai jamais donné mon numéro de téléphone à un client, ni même mon nom de famille. Avec les collègues, je suis un peu plus open, mais je me garde toujours une petite gêne. Oh, je suis ben le fun pis ben smatte, là, ça fait partie de la game. Sauf qu'il y aura jamais personne ici qui va savoir où j'habite, ni d'où je viens, ni le nom de mon chum, ni si j'ai une perruche de compagnie ou si je fais du mountain bike à Mont-Saint-Hilaire le dimanche après-midi.

Depuis que la fille a disparu pis que sa chum Sarah passe la moitié de ses soirées assise à mon bar à me prendre pour sa psy, je sens des petites craques dans mon armure, pis ben franchement, j'aime pas ça. Des fois,

quand ça fait un couple de jours qu'elle s'est pas pointée, je me prends à m'inquiéter pour sa santé. Pis quand elle repart avec un dude random en déparlant pis en marchant tout croche, j'avoue que ça me rend nerveuse.

Faut dire que la dernière affaire dont j'aurais besoin, c'est qu'il arrive quelque chose à une autre fille. Les clients commencent à peine à s'en remettre, viarge ! Même si on est une place correcte pis que Steve brasse pas des affaires plus croches que la moyenne des proprios de bars, c'est jamais une bonne nouvelle quand la police débarque pis se met à fouiner partout. Ça stresse la clientèle.

Au moins, les affaires ont repris pas pire, ces dernières semaines. À soir, on est dans le jus pas à peu près. La place est quasiment pleine. Je m'occupe du bar, c'est Kelly pis Max qui sont au service. Lui, je l'haïs pas, mais elle, c'est une vraie tête d'eau. Elle oublie tout au fur et à mesure, commande des pintes juste pour les laisser devenir flates sur le comptoir, ses clients finissent par retontir dans ma face pour savoir si leur drink s'en vient, c'est pas gérable. Je comprends même pas comment ça se fait que Steve continue d'y donner des heures. Me semble qu'au bout de deux mois, on a tous eu le temps de se rendre compte qu'elle valait pas grand-chose.

Faque avec cette dinde-là sur le plancher, j'ai pas exactement sauté de joie quand je l'ai vue arriver, la Sarah. D'autant plus qu'elle avait déjà l'air un peu paquetée. C'est la première fois depuis longtemps qu'elle vient avec une gang. Ça m'a surprise. Je pensais pas qu'elle avait tant d'amis. Tu passes pas tes soirées à traîner dans un bar pis à jaser avec une serveuse qui se sacre de toi si t'es pas un peu toute seule dans la vie.

Elle est avec un troupeau de kids dans le début de la vingtaine, qui ont l'air de se trouver trop cool pour la place. Pour moi, ce sera pas long avant qu'ils aillent voir ailleurs. Il y a une vieille taverne décrépite deux coins de rue plus au nord, les p'tits hipsters aiment ben ça aller là pour jouer au baby-foot pis boire des grosses Laurentide. Je suis pas sûre de comprendre le trip, notre table de baby-foot est aussi bonne que la leur, pis c'est pas comme si ça faisait des si bonnes photos Instagram, ce genre de trou à rats. Pareil, je gagerais un gros vingt piastres que c'est là qu'ils vont finir leur soirée.

Il y a du hockey ce soir, pis même si on a juste un vieil écran minable qui prend la poussière dans un coin de la salle, Steve insiste ben gros pour

qu'on mette TVA Sports les soirs de game. Il pense que ça va attirer des clients ou inciter ceux qui sont déjà là à boire plus. Pour vrai, j'ai pas l'impression que ça donne grand-chose, à part faire en sorte que trois ou quatre tarlas qui se pensent à la Cage aux sports se mettent à hurler comme des damnés chaque fois qu'il y a un tir au but. Derrière mon bar, j'ai le contrôle sur la musique, ça fait que je monte le volume au max pour essayer de les enterrer un peu, mais c'est pas gagné d'avance comme combat.

Un des gars qui est avec Sarah vient se planter devant moi et cherche à attirer mon attention en se raclant la gorge. Il est pas mal plus vieux que le reste de sa gang, je dirais qu'il doit avoir quarante-cinq ans, peut-être même un peu plus. Je fais semblant de pas le voir, ce qui est pas si difficile quand t'as trois drinks à mixer pis huit pintes à couler. Je sais pas trop ce qu'il me veut ; ils sont assis dans la section de Max, pas dans celle de l'autre cruche, donc il devrait être capable d'avoir du service sans devoir bouger de sa chaise. Anyway.

Je pense qu'il finit par réaliser que s'il veut que je m'occupe de lui, il va falloir qu'il soit moins subtil, parce qu'il commence à agiter ses mains pis à claquer des doigts comme si j'étais un animal domestique à qui il essayait d'apprendre un nouveau truc. Je l'aime déjà d'amour.

Je finis de placer les commandes au bout du bar pour que les serveurs les récupèrent pis lentement, ben lentement, je me tourne vers lui avec le genre de regard que je réserve habituellement aux coquerelles. Il me commande quinze shooters et ressent le besoin de m'expliquer que c'est pour ses employés, comme s'il avait besoin d'une excuse pour commander des shooters dans un bar. Je lui dis que son serveur va venir lui porter, mais il insiste pour s'en occuper lui-même.

Vu que j'ai pas envie de me battre, je corde quinze verres sur un plateau, je les remplis de Jameson et je le laisse partir avec. Évidemment, avant de s'en retourner vers sa table, il m'offre un shooter, que j'accepte en grimaçant. On fait un petit toast dans les airs. Au moment de payer, il me laisse dix piastres de tip en me faisant un clin d'œil pis en me disant que je devrais sourire plus, que ça serait bon pour mes finances. Heureusement pour lui, il repart vers sa table sans attendre que je réponde.

La soirée continue sur le même beat, rythmée par les erreurs de Kelly, qui mériterait de se faire sacrer dehors à grands coups de pied dans le derrière.

Vu que c'est pas dans ma description de tâches de prendre ce genre d'initiative, je me contente de bitcher avec Jonas, qui l'haït encore plus que moi. Je dois dire que l'imitation qu'il fait d'elle est pas pire pantoute, même s'il est pas super chic avec sa moue de canard pis son chandail twisté qui montre sa bedaine poilue. Mais bon, c'est mieux de rire que de brailler, hein ?

Autour d'une heure du matin, il y a un petit temps mort qui me permet de reprendre mon souffle. Je jette un coup d'œil à la Sarah par habitude, question de m'assurer qu'elle se gère un peu. La moitié de sa gang a disparu comme par enchantement, et elle parle avec une fille qui gesticule et qui a l'air ben énervée. Sarah la fixe comme si elle la comprenait pas, le regard dans la brume, écrasée sur sa chaise. Je pense que je l'ai jamais vue soûle de même, pis Dieu sait que je l'ai vue soûle en masse. Il faut dire qu'il y a eu pas mal de tournées de shooters pour leur table.

J'avertis Max et Kelly que je vais fumer une smoke en arrière. J'ai essayé d'arrêter au moins quarante-trois fois, mais ça reste toujours ben la seule bonne raison pour prendre un break quand on travaille dans un bar. Je demande à Jonas s'il veut venir s'encrasser les poumons avec moi, mais il est en train de passer la moppe dans la cuisine et je pense qu'il a juste hâte de sacrer son camp d'ici. Difficile de lui en vouloir.

Je prends mon coat dans ma case et je sors par la porte d'en arrière, à côté de la plonge. Je place une brique devant la porte pour l'empêcher de se refermer complètement. Je m'assois sur une caisse de plastique à côté du container à vidanges, pis même si c'est pas exactement le royaume du confort, j'ai l'impression que je pourrais juste rester écrasée là pour le restant de mes jours. Mes jambes aiment de moins en moins ça, les shifts de dix heures. J'allume ma clope et j'en savoure chaque bouffée en écoutant le silence. Je me sens vieille.

Juste au moment où je m'apprête à rentrer, j'entends des voix dans la ruelle. Je sais pas pourquoi, mais je décide d'aller jeter un coup d'œil. Un mauvais feeling. À quelques mètres de moi, j'aperçois deux ombres, enlacées. Je reconnais le manteau de cuir du vieux frais chié aux quinze shooters et aux conseils de marde, le boss de la Sarah. Il est avec une fille d'une vingtaine d'années, qui était assise à leur table plus tôt. Elle parle d'une voix pâteuse, trop bas pour que je comprenne ce qu'elle raconte, mais

j'ai l'impression qu'elle est pas super heureuse d'être là. Il faut dire qu'elle a pas l'air toute là, justement. On dirait que sa tête est trop lourde pour son corps frêle, impression qui est renforcée par ses cheveux frisés, très longs et très foncés. Sa chevelure semble tirer sur sa tête comme une ancre, la faisant vaciller lourdement vers l'avant, puis vers l'arrière. Elle va se réveiller avec un torticolis demain matin, c'est certain.

Elle tangué d'un côté pis de l'autre, même si elle est adossée contre une porte de garage et que le vieux frais chié la retient fermement à deux mains. Je sais pas pourquoi, mais j'ai le feeling que c'est plus pour l'empêcher de se sauver que pour éviter qu'elle se fasse mal. Il lui parle d'une voix douce et ferme à la fois, un peu comme un hypnotiseur. D'où je me trouve, j'entends pas trop bien, mais il me semble qu'il lui dit de pas s'inquiéter, que tout va bien aller. Dans l'obscurité, je vois sa main qui remonte sur la cuisse de la fille, sous sa jupe courte en jeans. Elle a arrêté de parler et s'est immobilisée complètement. Figée comme une statue.

Il y a une partie de moi qui a juste envie de retourner en dedans pour finir mon shift au plus vite, pis me mêler de mes crisses d'affaires. Mais au fond de moi, il y a une petite voix qui dit que ça a pas de bon sens de laisser ce creep taponner une fille à moitié inconsciente dans une ruelle crottée. Je décide d'écouter mon petit Jiminy Cricket intérieur, tout en le maudissant un peu de s'être manifesté. D'habitude, il est pas mal doué pour me laisser tranquille.

Je recule de quatre ou cinq pas, avant de me réengager dans la ruelle en traînant mes pieds dans la garnotte et en sifflotant, bref, en m'assurant d'être aussi subtile qu'un camion de pompiers sur une plage des Caraïbes, pour être ben sûre qu'ils m'entendent arriver. Ça fonctionne : le dude saute quasiment de trois pieds dans les airs et lâche le cul de la fille, comme s'il venait de réaliser qu'il avait la main sur un rond de poêle allumé. Par miracle, elle réussit à se tenir debout, mais elle a pas trop l'air de comprendre ce qui se passe.

Je fais semblant que je viens de m'apercevoir de leur présence. Je dis « Eille, allô, tout va bien ici ? » d'un ton pas vraiment sympathique, mais pas non plus aussi bête qu'il le mérite. Ma voix tremble un peu, pis je m'haïs pour ça. Le creep bredouille oui, oui, tout va bien, son amie est juste un peu soûle, c'est tout. Il s'en allait justement la mettre dans un taxi. Je

leur suggère de rentrer dans le bar. Ça va me faire plaisir de leur en appeler, des taxis. Il dit non, que c'est pas nécessaire, il y a un stand au coin, ça va aller plus vite, hein Jade, t'es d'accord que ça va être plus simple de juste prendre un taxi au coin ?

La fille hoche la tête en regardant par terre, comme une enfant timide à qui on a interdit de parler aux étrangers. C'est à ce moment que ça me frappe, à quel point elle a l'air jeune et fragile, surtout à côté de lui, avec sa barbe grisonnante et sa petite bedaine de quadragénaire qui essaye de camoufler son alcoolisme derrière une passion pour les bières artisanales.

Je demande à la fille si elle est sûre que tout va bien et j'ai droit à un nouveau hochement de tête pas très convaincant. Le gars me souhaite une bonne fin de soirée comme si on venait juste d'avoir une conversation ben normale, avant de prendre la fille par le bras et de la traîner vers l'issue de la ruelle d'un pas rapide, clairement trop rapide pour elle, qui manque de s'enfarger dans ses propres pieds à chaque deux mètres.

Je continue d'avoir un mauvais feeling, mais je sais pas trop ce que je peux faire de plus, rendue là. Je suis quand même pas pour l'attaquer à coups de brique, pis je me vois pas vraiment appeler les bœufs pour ça non plus. J'essaye de me convaincre qu'il va vraiment la ranger dans un taxi avec un beau vingt piastres neuf pour qu'elle puisse aller cuver sa boisson tranquille, toute seule dans son lit. Après tout, c'est vrai qu'il y a un stand à deux rues d'ici. Je me dis quand même que je devrais dire de quoi à Sarah. Elle les connaît, elle va peut-être savoir quoi faire avec ça.

Quand je rentre dans le bar, on dirait que la place s'est vidée d'un coup. En retournant derrière le comptoir, je réalise que mon cœur bat vraiment vite. Le calme qui s'est installé dans la place en mon absence contraste bizarrement avec mon cerveau en surchauffe. Max jase tranquillement avec une cliente pendant qu'elle paye sa facture. Kelly a fini son shift et compte sa caisse, assise sur un des tabourets, juste devant moi. Je lui fais un gin tonic extra-lime sans même qu'elle me le demande, et elle me remercie avec à peu près autant d'effusion que si je venais de secourir sa mère dans un incendie au péril de ma vie. Relaxe, fille, ça m'arrive d'être fine, des fois. Pourquoi tout le monde a toujours l'air de penser que je suis un fucking monstre ?

Dès que je spotte la Sarah dans la salle, je comprends que ça sera pas possible de lui expliquer ce que j'ai vu dans la ruelle. D'habitude, elle boit comme un trou, mais elle tient l'alcool de façon remarquable. Là, elle a l'air d'avoir sauté un fusible. Elle parle fort, assez pour enterrer la musique et les voix de tous les autres clients du bar. Je pense que ses amis sont partis, mais elle s'en est trouvé des nouveaux, apparemment. Elle répète à qui veut l'entendre que c'est de sa faute, pis que c'est elle qui devrait être morte. C'est pas léger du tout. Évidemment, moi, je sais à quoi elle fait référence et je sais que c'est pas une blague pantoute, mais la gang de gars à qui elle parle a l'air de trouver ça ben comique.

À un moment donné, Sarah se tourne vers le gars qui est assis à côté d'elle sur la banquette et sans prévenir, elle plante sa langue dans sa bouche. Je l'ai vue faire ça assez souvent depuis le temps qu'elle vient ici, attaquer sans prévenir, mais à ma connaissance, c'est la première fois qu'elle fait ça au beau milieu d'une tirade fucking lourde sur la mort. Moi, ça me mettrait pas dans le mood, mais le gars, clairement pas très à jeun non plus, a pas l'air de s'en formaliser. Ils frenchent pendant un bon dix minutes comme s'ils étaient seuls au monde. Les amis du gars se moquent un peu pis leur disent de se trouver une chambre, avant de se tanner pis de juste changer de table.

Le gars finit par se lever pour venir payer son bill. Il a l'air un peu gêné. C'est un habitué, ça fait longtemps qu'il se tient ici. Il se passe pas une semaine sans que je le voie, presque toujours avec la même gang de gars. Je pense qu'ils travaillent en publicité, ou quelque chose du genre. En lui tendant son reçu Interac, je le regarde avec mes plus beaux yeux de meurtrière, ceux que j'aurais aimé utiliser avec l'autre pervers dans la ruelle. Je lui dis de pas niaiser avec elle s'il veut pas que je le barre de la place jusqu'à la fin de ses jours. Il me regarde d'un air tout innocent, dit OK, promis, je vais juste la ramener chez elle, je veux pas qu'elle marche toute seule, tu comprends, avec son histoire, son amie...

Je fixe le gars pendant quelques secondes, comme si j'essayais de lire dans son âme. Je peux pas être sûre de grand-chose, mais je pense qu'il me bullshit pas. Peut-être qu'il en reste quelques-uns qui sont pas complètement pourris, après tout.

OceanofPDF.com

SARAH

Quand je me réveille, il est dix heures. Je suis tout habillée dans mon lit et il y a un garçon dans mon appartement. C'est inusité. Habituellement, je m'assure de les mettre dehors et de barrer la porte comme il faut avant de m'endormir. Je crois que ma vigilance s'est un peu émoussée au terme de la beuverie d'hier. Il faudra éviter que ça se reproduise.

Il est assis dans la salle à manger, le dos bien droit, en apparence frais comme une tulipe du printemps. Il tient à la main un exemplaire d'*In Cold Blood* de Truman Capote, qu'il a vraisemblablement prélevé dans ma bibliothèque, et semble absorbé dans sa lecture. Il ne lève pas les yeux lorsque je passe devant lui pour aller aux toilettes. Sur la table, une tasse à espresso et une bouteille de whisky (MON whisky) aux trois quarts vide. Le gars s'est visiblement pas gêné pour faire comme chez lui. C'est pas comme si on se connaissait depuis l'école primaire ; je suis même pas capable de formuler le début d'une hypothèse sur son nom, ni sur ce qu'il fait ici. Je me souviens de rien. C'est probablement mieux de même.

Je fais couler le robinet d'eau froide tout en faisant pipi. Je m'en fous si c'est pas écolo, il y a des limites à partager mon intimité avec cet inconnu. J'avale deux Tylenol, je me lave la face avec une débarbouillette en frottant assez fort pour épiler la moustache que je ne possède pas, puis je me brosse les dents. Je n'ai pas vraiment plus fière allure après, mais bon, au moins, je n'ai plus de coulisses de mascara sur les joues.

J'espérais un peu qu'il profiterait de mon passage à la salle de bain pour sacrer son camp de chez moi à tout jamais, mais non, il n'a pas bronché et poursuit sa lecture comme si toute cette situation était parfaitement normale. De la cuisine, je lui demande sur le ton le plus sarcastique du monde s'il veut un café pour accompagner son whisky. « Non, merci, ça va

pour moi », qu'il répond sans la moindre ironie, aussi poliment que si j'étais une serveuse chez Cora qui venait de lui offrir un troisième réchaud. Un gars qui ne saisit pas le deuxième degré, c'est exactement ce dont j'avais besoin pour commencer cette belle journée.

Même si ça ne me tente absolument pas de jaser avec lui, je m'assois à la table, en choisissant la chaise en diagonale de la sienne, question de bien lui signifier que tout rapprochement est hors de question. Je prends une gorgée de café et je sens aussitôt que si j'en avale une deuxième, je vais vomir de la bile. C'est à ce moment que je réalise à quel point je suis lendemain de veille. Je suis tellement déshydratée que j'estime avoir perdu au moins cinq kilos en liquide. Le cœur me pulse dans les tempes. Je repousse ma tasse, écoeurée par son odeur, et je me mets en quête d'informations au sujet de la soirée d'hier, dont je n'ai pas le moindre souvenir. Je gosse avec mon iPhone sans vraiment y prêter attention, cherchant de vagues indices sur Instagram, tout en observant le garçon le plus discrètement possible. J'ai beau être hangover, je suis encore capable de multitasker.

Il n'est pas super beau, mais pas laid non plus. Commun, je pense que c'est le terme approprié pour le décrire. Passe-muraille. Assez costaud, plus le genre de gars qui aime la bière et les nachos que celui qui passe trois heures par jour à s'entraîner. Un début de calvitie aux tempes. Des grands yeux presque noirs, avec des cils interminables. Je connais des filles qui auraient tué pour avoir des cils comme ceux-là (à bien y penser, je suis l'une de ces filles). Sa chemise vert forêt est aussi propre et lisse que si elle sortait de chez le nettoyeur. Pour quelqu'un qui vient vraisemblablement de passer la nuit entière à boire du fort dans mon appartement, il semble être dans une forme superbe. J'aimerais bien être munie moi aussi de ce genre de constitution de Viking, même si je présume qu'à long terme, c'est plus dangereux qu'autre chose, surtout quand on est un peu porté sur les comportements autodestructeurs.

Sans surprise, Instagram n'a rien d'intéressant à m'apprendre au sujet des douze dernières heures de mon existence, ce qui est sans doute une bonne nouvelle. Même si (ou parce que) ma mémoire fait défaut, j'ai l'intuition que ce n'était pas le genre de soirée dont on souhaite conserver des traces. Ça commence à devenir bizarre d'être assise face à cet étrange personnage sans qu'on s'adresse la parole, alors je dis, en désignant le livre : « Si tu

voulais me prouver que t'es pas un maniaque, c'est quand même un drôle de choix de lecture, hein. » Il sourit et dépose le bouquin sur la table, puis remplit sa petite tasse de whisky. Je lève ma tasse de café comme pour porter un toast ; il vide en une gorgée le contenu de la sienne.

« Si j'étais un maniaque, ma chère Sarah, j'aurais déjà eu plusieurs occasions de te découper en morceaux et de te passer dans le broyeur à déchets. » Sa voix est un brin moqueuse, mais douce, juvénile, presque féminine. Pas la voix d'un maniaque, à mon avis, quoique je sois loin d'être une spécialiste de la question. Une chose, en tout cas, ne fait pas de doute : lui, il connaît mon prénom.

Je cherche à clarifier au moins un point assez fondamental : « Est-ce qu'on a... toi pis moi... hum, est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? » Il éclate de rire, comme si je venais de raconter une excellente blague. « Non, il s'est rien passé. T'as essayé très fort, mais je me suis pas laissé faire. » Je dois avoir l'air insultée, parce qu'il ajoute : « En temps normal, j'aurais cédé avec plaisir, mais considérant l'état dans lequel t'étais, je pense pas que ça aurait été correct. Pis j'ai pas tant envie de retrouver mon nom dans une liste de dudes louches publiée sur Internet. » Je lui avoue que le risque est faible, puisque son nom m'est inconnu. Il hausse les épaules, sourit plus largement et me fait un clin d'œil moqueur : « Je pense qu'il va falloir que t'acceptes le mystère, dans ce cas-là. » Sérieux, buddy ? J'ai pas tant le goût de jouer à ça ce matin, moi.

J'ai beau essayer de recoller les morceaux de la soirée dans ma tête, tout ce qui me revient, ce sont quelques bribes inintelligibles, à peu près aussi cryptiques qu'un film de Lynch. C'est la faute de Francis, aussi, avec ses rondes de shooters à n'en plus finir. Bon, rien ne me forçait à boire tout ce qui me passait sous le nez. C'est pas comme si je ne le savais pas que le mélange de Jameson et de Jägermeister, ça n'a jamais donné de bons résultats. Mais dans le contexte, il était hors de question que je refuse la moindre goutte d'alcool. Déjà que j'haïs Camille habituellement, inutile de dire qu'une soirée consacrée à la célébrer (comme si la vie entière, chez *ALT* du moins, ne semblait pas déjà vouée à lui rendre hommage), c'est difficilement supportable.

Je sais bien que les regrets ne servent pas à grand-chose, mais qu'est-ce qui m'a pris d'aller passer ma soirée là quand j'aurais pu rentrer chez moi

tranquillement, me faire livrer un pad thaï et siffler une demi-bouteille de pinot gris en jugeant la vie des gens sur Instagram ? C'est Francis qui a insisté pour que je vienne, soi-disant parce que « ça ferait plaisir aux filles » pis que « c'était écrit sur mon front que j'avais besoin de me changer les idées », mais je pense qu'il voulait juste s'assurer de ne pas être la seule personne de plus de vingt-cinq ans autour de la table. Il faut croire que même pour lui, il y a des limites à avoir l'air louche.

Peut-être que l'inconnu va au moins pouvoir m'aider à reconstituer une partie de mes souvenirs opaques ? Considérant qu'il est en train de siffler toute ma bouteille de whisky, ce serait ce que mon père appelle « un échange de bons procédés ». Étant donné que je n'ai probablement plus de très grandes réserves de dignité en jeu, je lui demande avec toute ma candeur s'il peut me raconter la soirée d'hier.

Il rit encore, ayant décidément l'air de s'amuser beaucoup. « Écoute, la soirée au complet, peut-être pas... Quand je suis arrivé, vers neuf heures, toi pis ta gang, vous étiez déjà pas mal sur le party, disons. Vous étiez à la table à côté de la nôtre, pas loin du baby-foot, et vous donniez tout un show. Vous aviez tous l'air pas pire de bonne humeur, pis un moment donné, je sais pas ce qui s'est passé, mais la vibe a eu l'air de changer tout d'un coup. T'as perdu une partie de baby-foot contre l'espèce de vieux bro qui vous apportait des shooters aux cinq minutes, pis écoute, je sais pas si c'est la défaite qui a mal passé, mais après ça, c'est comme si t'étais devenue super déprimée d'un coup. »

J'ai effectivement toujours été assez mauvaise perdante, mais il y a bien des limites à se laisser abattre. D'autant plus que Francis est exceptionnel au baby-foot, c'est possiblement son seul talent répertorié. Je n'avais pas la moindre chance de triompher contre lui. Je fais signe au garçon de poursuivre son récit. « Je pense que t'as dû tuer le mood, parce que après ça, la moitié de ta gang s'est volatilisée d'un coup. Vous étiez peut-être cinq ou six à être restés. Toi, t'étais dans une conversation avec une autre fille, une très grande rousse avec un coat en jeans. Ça avait l'air intense, votre affaire. Mais vous étiez pas mal plus calmes, rendues là. La seule raison pour laquelle je vous ai remarquées, c'est que la fille t'enregistrait avec son iPhone. C'était quand même... surprenant. »

Mon pauvre cerveau tente péniblement de reconstituer quelques flashes brumeux, mais c'est un peu comme essayer d'assembler un casse-tête dont tous les morceaux auraient été mâchouillés par un pitbull. Julie-Chloé. Quelque chose en lien avec Chrystelle. Un projet. Un podcast. Fuck. Je ne me rappelle pas si la conversation a duré cinq minutes ou deux heures. Je n'ai aucune idée de ce que j'ai pu lui dire. Elle m'enregistrait, si l'inconnu dit vrai (pis je vois pas pourquoi il me mentirait). Voyons, c'est quoi son problème, à elle ?

Je ne sais pas si c'est à cause de l'alcool que mon système s'efforce d'évacuer ou bien si c'est la nervosité, mais je commence à avoir chaud. Par expérience, le Jäger, en plus de me faire perdre la mémoire, a sur moi l'effet d'un puissant sérum de vérité. Oubliez les potions de la CIA ou du KGB ; qu'on me donne deux shots et je raconte ma vie au premier quidam qui veut bien me tendre l'oreille.

Je dois réussir à cacher mon trouble, parce que le garçon continue son récit sans s'interrompre. « C'est après cette conversation-là que t'as comme un peu... perdu le contrôle, je dirais ? Tu t'es mise à interpeller des gens au hasard dans le bar et à leur raconter des drôles d'histoires. Enfin, pas vraiment drôles, c'est pas le bon mot, plus troublantes qu'autre chose. T'avais l'air perdue, tu fonçais dans les tables, tu bafouillais. C'était tout un spectacle. Un moment donné, je pense que t'as réalisé que tes amis étaient tous partis, pis t'es venue t'asseoir avec nous autres, moi pis mes chums. On était pas mal soûls aussi, donc ça fittait quand même pas pire avec le mood. T'as fini par me frencher, ça t'a remise de bonne humeur, pis j'ai décidé de te ramener chez toi parce que... » Il s'arrête au milieu de sa phrase, avant de reprendre, sur un ton un peu étouffé : « Parce qu'avec ce qui est arrivé à ton amie, je trouvais que c'était pas un risque à prendre, de te laisser partir toute seule dans cet état-là. » Ah oui, d'accord, je vois. Un autre champion affligé du syndrome du sauveur. J'en ai croisé plus d'un dans son genre, ces derniers mois. J'aimerais lui dire que je n'ai besoin de personne pour me protéger, que je suis une grande fille qui fait ses propres choix. Que je me soûle comme ça cinq soirs par semaine, en quête de gars comme lui ou comme n'importe qui. En me transformant en prédatrice, je ne peux plus devenir une proie. Si je m'offre gratuitement, personne ne pourra rien me voler.

J'aimerais lui dire que j'espère trouver des réponses au fond des yeux lubriques et avinés de mes amants passagers, dans leurs caresses rugueuses, leurs étreintes anonymes. Que la délicatesse et la galanterie ne me font aucun bien, parce que j'ai besoin de violence, j'ai besoin d'expier. J'ai besoin d'oublier un peu les images de Chrystelle qui hantent chacun de mes moments de veille et de sommeil. Chrystelle violée, Chrystelle attachée, Chrystelle nue affamée battue défigurée sodomisée torturée brûlée à la cigarette à l'acide à l'huile bouillante. Le cadavre de Chrystelle en morceaux dans un congélateur ou dans des sacs-poubelle, en décomposition au fond d'un bois, dans un fossé.

Et tout ça par ma faute. Tout ça parce que je voulais marcher, moi, ce soir-là. C'était la première neige de l'hiver et je voulais marcher, et Amaryllis m'a suivie, parce qu'Amaryllis me suit toujours. Tout ça parce que je suis, encore et toujours, une meilleure amie de piètre qualité. Une petite conne inconséquente et égoïste, qui finit toujours par mettre tout le monde dans le trouble avec ses idées de merde.

Je ne dis rien de tout ça, évidemment, parce que j'ai la tête dans le cul et l'orgueil en miettes. Je lui dis merci, merci de m'avoir raccompagnée, c'était vraiment pas nécessaire, mais merci. Après, je me lève et je ramasse sa tasse de whisky vide et la mienne, encore pleine de café froid. Je prends aussi la bouteille et la replace sur l'étagère. Le gars comprend le message, se lève, saisit son manteau et son sac à bandoulière. Il a l'air d'hésiter un instant, dodeline d'un pied à l'autre dans le corridor de mon appartement, puis il me dit au revoir de sa voix très douce et se dirige vers la porte.

Juste avant qu'il mette la main sur la poignée, prise d'une impulsion aussi subite que regrettable, je m'entends dire : « Attends ! » Il se retourne, sourire en coin. Je lui tends l'exemplaire d'*In Cold Blood* qu'il avait laissé sur la table : « C'est vraiment bon, j'te conseille de le lire au complet, tant qu'à y être. » Il prend le livre et le glisse dans son sac en me remerciant, toujours souriant. J'ajoute : « Je suis sur Instagram, tu pourras m'écrire là pour me le redonner quand t'auras fini. » Et je lui donne mon nom d'utilisatrice. Il hoche brièvement la tête, une lueur moqueuse au fond de l'œil, lève son pouce vers moi en signe d'assentiment, me souhaite une bonne journée et sort de l'appartement en refermant la porte tout doucement derrière lui. J'entends ses pas s'éloigner dans l'escalier.

Je sens mon visage s'empourprer. Le fait qu'il n'y ait plus personne pour être témoin de ma déconfiture n'est qu'une mince consolation. Je tourne le loquet rageusement, comme si j'avais peur qu'il revienne sur ses pas juste pour rire de moi. *Tu me trouveras sur Instagram.* Je vois difficilement comment j'aurais pu terminer tout ça sur une note plus pathétique. Un triomphe sur toute la ligne, ces douze dernières heures, vraiment.

Je me souviens vaguement de ma conversation avec Julie-Chloé, comme on se remémore les bribes d'un rêve qui remontent à la surface en éclairs volatils au lendemain d'une nuit agitée. Je crois me rappeler qu'elle posait beaucoup de questions, mais je n'ai aucune idée des réponses que j'ai pu lui donner. C'est le grand vide. Ça m'étonnerait qu'il y ait quoi que ce soit d'utilisable dans ce que j'ai dit, mais il va quand même falloir que je m'assure qu'elle supprimera ces enregistrements de son téléphone. On verra ça au bureau lundi.

En attendant, cette journée est un peu vouée à l'échec, alors je n'essayerai pas de prétendre le contraire. Je jette tous mes vêtements dans le panier à linge et je retourne dans mon lit, lumières éteintes, rideaux tirés. Mon cœur bat trop vite, alors que mon organisme tente d'évacuer l'alcool, je sue entre les draps. Je ne crois pas que je pourrai me rendormir de sitôt.

À une autre époque, j'aurais écrit à une bonne copine et on serait allées bruncher. J'aurais gardé mes lunettes fumées à l'intérieur et mangé des œufs bénédicte, puis on se serait promenées dans le Mile End tout l'après-midi en commentant l'apparence physique et le style vestimentaire des passants.

Mais, puisque j'ai passé le cap de la trentaine, je n'ai plus vraiment d'amies disponibles sur demande. Tout le monde a toujours l'air débordé entre les bébés et la job. Le plus insignifiant des apéros nécessite d'être placé à l'agenda huit mois d'avance, alors la perspective d'un brunch spontané est absolument saugrenue. Sans parler du fait que je ne digère plus la sauce hollandaise. Je me rabats donc sur mon cellulaire, le fidèle compagnon des millénariaux désœuvrés.

Je butine d'un réseau social à un autre, m'attardant sur les photos savamment recadrées et colorisées de toutes mes connaissances. Même si je sais que c'est de la fiction, je ne peux m'empêcher d'envier leurs vies lisses et parfaites. Leurs enfants aux sourires adorablement édentés, barbouillés de

chocolat. Leurs vies de couple qui leur procurent un bonheur à la fois tranquille et exaltant, les sorties au restaurant, les voyages exotiques, les cafés au lait et les croissants savourés au lit, sous une couette douillette et immaculée. Tous ces petits moments du quotidien, qui paraissent tout droit tirés d'une publicité Facebook pour Brooklinen. Les annonces de promotions, les ventres qui s'arrondissent au fil des mois de grossesse, les cinquante-deux romans lus au cours de la dernière année, les nouvelles coupes de cheveux, les randonnées en forêt, les concerts de rock, les vacances en famille, les selfies insignifiants, mais néanmoins récompensés à grands coups de petits cœurs rouges, les exploits pâtisseries, les lunes rousses et les couchers de soleil, tout cela se bouscule sur mon fil comme autant d'accusations à l'endroit de ma propre vie, si vaine, si résolument imparfaite.

J'ai longtemps participé avec assiduité au grand spectacle collectif. Je connais parfaitement les rouages de ces mises en scène et je sais bien que derrière les sourires et les flous artistiques se cachent souvent l'ennui, la honte et les regrets. Surtout l'ennui, qu'on cherche à tromper en quémandant des likes qui nous procureront des petites boucles de bonheur et de stimulation, des petites pointes de dopamine au cerveau. On m'aime. On pense à moi. On me confirme que j'existe.

Mais depuis que Chrystelle a disparu, je n'ai rien publié sur aucune plateforme en mon nom personnel. Pendant que tous ceux qui l'avaient connue de près ou de loin partageaient des photos, des souvenirs, des articles, moi, sa soi-disant meilleure amie, j'ai gardé le silence. Je regardais les messages dégoulinants de pathos ou pleins d'espoir s'accumuler sur sa page et j'avais envie de vomir.

Tout cela sonnait tellement artificiel et n'avait au fond pas grand-chose à voir avec Chrystelle elle-même, la vraie personne en chair et en os que je connaissais depuis l'enfance. Il s'agissait plutôt de parler de soi, de se présenter sous un jour favorable et de continuer à orchestrer le marketing de sa propre petite vie insignifiante. Regardez comme j'écris joliment, comme j'ai une vie intéressante, comme je suis féministe, comme je mérite votre attention. Regardez-moi, aimez-moi, faites pleuvoir sur mes statuts les émojis en forme de cœurs, ensevelissez-les sous les bonshommes jaunes larmoyants.

J'imagine que mon silence sur les plateformes me rend hautement suspecte. Quel genre de cœur vil peut bien avoir une personne qui n'a même pas la décence de rendre un hommage public à sa meilleure amie disparue dans des circonstances aussi tragiques ? Peut-être que c'est juste dans ma tête, aussi. Peut-être que personne n'a remarqué mon silence, parce qu'au fond, personne ne pense à moi. Personne ne pense à rien d'autre qu'à son propre nombril et tout le monde est bien trop occupé à rédiger son prochain statut dans sa tête pour prêter attention au reste.

Sur Instagram, une publication d'Amaryllis attire mon attention. Elle a posté une vieille photo de Chrystelle adolescente, assise sur un muret de béton, des patins à roulettes aux pieds. C'est moi qui l'ai prise, cette photo-là, avec un Kodak jaune jetable comme on en a dilapidé des dizaines au fil de notre adolescence. Contrairement à son habitude, Amaryllis ne m'a pas attribué le crédit de la photo originale. Ces dernières semaines, elle a partagé plusieurs vieilles photos de notre adolescence, trouvées, je présume, dans sa foutue boîte à souvenirs. Elle m'a identifiée dans quelques-unes de ses publications. Je n'en ai aimé ni commenté aucune, refusant de mordre à d'aussi grossiers hameçons.

Connaissant Amaryllis, je devine que mon silence lui fait l'effet d'un affront personnel, mais je m'en fous éperdument. Qu'elle se vautre dans son mélodrame si ça lui fait plaisir. Qu'elle s'amuse à jouer les victimes. Moi, je continuerai d'être la méchante jusqu'au bout. Après tout, ça demeure le rôle que je connais le mieux.

Avril

OceanofPDF.com

AMARYLLIS

La réceptionniste m'a fait signe de choisir parmi les nombreux sièges disponibles dans la salle d'attente : canapés en cuir moelleux, fauteuils profonds et petits poufs ronds, tous d'une blancheur immaculée. J'ai posé mes fesses sur le bord d'un fauteuil, le plus loin possible des quelques autres femmes qui attendent qu'on les appelle. Pour la plupart, elles semblent plus âgées que moi, à l'exception de deux filles, assises côte à côte et étrangement semblables, avec leurs longs cheveux platine, leurs cils ostensiblement faux, leurs jeans délavés et leurs t-shirts coupés au-dessus du nombril, à qui je donnerais vingt-cinq ans tout au plus. Toutes, sans exception, sont penchées au-dessus de leur cellulaire, les yeux baissés et les épaules voûtées, comme si elles cherchaient à se replier sur elles-mêmes afin d'occuper le moins d'espace possible. Parfois, l'une des femmes lève furtivement le regard et jette un coup d'œil suspicieux autour d'elle. Personne ne souhaite être vu ici.

On me demande de remplir un questionnaire exhaustif au sujet de mes antécédents de santé et on me remet une feuille, qui détaille recto verso en petits caractères l'ensemble des risques et des complications auxquels ma présence ici m'expose. Je lis en diagonale, pas certaine de vouloir connaître tous les détails, puis j'appose ma signature au bas de la feuille, libérant la clinique de toute responsabilité advenant l'éventualité où un malheur me frapperait dans la foulée de la procédure. La réceptionniste récupère le document entre ses ongles indigo aux pointes effilées et me gratifie d'un sourire préfabriqué.

J'ai à peine le temps de reposer mon arrière-train sur un siège qu'une technicienne m'interpelle par mon prénom et m'indique de la suivre. Elle me dit qu'elle s'appelle Corine et que le docteur Rioux sera prêt à me voir

dans quelques minutes. D'ici là, elle s'occupera de moi. Sa voix est suave et aucune imperfection n'altère son visage placide, désespérément lisse. Je suppose que ça doit faire partie des critères d'embauche pour travailler ici.

Dans une petite pièce à peine plus spacieuse qu'un garde-robe, Corine me photographie sous différents angles tout en me faisant part des promotions concernant les produits cosmétiques. Présentement, il y a un deux pour un sur un gloss volumisant qui, m'assure-t-elle, fait des miracles, ainsi qu'un rabais substantiel sur l'ensemble des écrans solaires. Je la remercie pour l'information et lui promets d'y réfléchir.

Je présume que ma voix trahit ma nervosité, parce que Corine me demande d'un ton faussement attentionné si c'est la première fois que je reçois des injections. Je hoche la tête, confirmant son intuition. Elle m'assure que je n'ai aucune raison de m'inquiéter : le docteur Rioux a beaucoup d'expérience et il est très minutieux lors de ses interventions. Je me dis que ça serait bien malvenu de sa part d'insinuer le contraire, mais je la remercie en souriant bravement, malgré ma nervosité croissante.

Depuis que j'ai pris ce rendez-vous, il y a deux semaines, je suis passée à un clic de souris de l'annuler au moins trente-cinq fois. Maintenant, il est trop tard pour reculer. J'essaie de me calmer en me rappelant que des centaines de milliers de femmes ont fait ça avant moi et qu'elles ont survécu, mais il demeure que la perspective de me faire injecter une substance toxique paralysante dans le front me terrifie. Je n'ai jamais été rassurée par les aiguilles, encore moins à proximité de mon visage. Je me rappelle que j'investis dans mon avenir et que ça en vaut la peine. C'est un cadeau que je m'offre et je le mérite, pour m'être si bien reprise en main après les dérapages de cet hiver.

Voilà près de deux mois que je n'ai pas eu la moindre crise. J'ai frôlé le précipice à quelques reprises, mais je suis toujours parvenue à éviter la catastrophe. Il faut dire que tous les jeudis matin, avant de me rendre à l'école, je passe cinquante minutes à m'épancher dans le bureau de Martina, ma psychologue. Elle m'a accueillie avec une stoïque bienveillance et n'a manifesté ni surprise ni déception lorsque, honteuse et tremblante, je lui ai expliqué que j'étais retombée au fond du trou dont elle m'avait extirpée plusieurs années plus tôt.

Dans le cocon de son cabinet, je pleure, je rage, je m'abandonne. Martina m'encourage à reconnaître mes sentiments négatifs et à les accepter, à les exprimer plutôt qu'à les refouler au fond de moi jusqu'à ce qu'ils rejaillissent sous les formes les plus hideuses qui soient. Je lui parle de Chrystelle, de Sarah et de ma mère, de l'échec persistant de ma vie amoureuse, de mon incapacité à créer des liens significatifs avec qui que ce soit qui ait plus de dix ans, de ma nostalgie malade, de ma peur croissante de vieillir et de mourir seule.

Je réalise à quel point mes problèmes ont changé d'allure depuis la dernière fois où je l'ai consultée. Elle ne me juge jamais et, pendant ces séances, j'oublie presque de me juger moi-même. Je développe des outils. Je chemine, comme on dit. Martina, qui a toujours été singulièrement portée sur le renforcement positif, m'inonde chaque semaine d'encouragements et de félicitations. Je crois que ça me fait du bien, même si, à tout coup, j'en ressors éreintée.

J'ai un peu honte de l'admettre, mais c'est dans son cabinet que l'idée de venir ici a commencé à germer dans mon esprit. Martina, qui a peut-être une quinzaine d'années de plus que moi, a toujours été une jolie femme. Pourtant, je n'ai pu m'empêcher de remarquer à quel point elle avait vieilli au cours des sept dernières années. Parfois, quand elle me parle de sa voix posée où perce un léger accent est-européen, je perds le fil de la discussion, absorbée par les rides qui sillonnent son front, les pattes-d'oie au coin de ses yeux bleus, les profondes crevasses qui encadrent sa bouche chaque fois qu'elle sourit.

Comment est-il possible de se métamorphoser à ce point en si peu de temps ? Dans ma tête, j'entends ma mère persifler contre ces femmes qui ne prennent pas soin d'elles, celles qui laissent la nature prendre le dessus et ruiner leur plus grande richesse : leur beauté. Son front à elle n'a pas bougé d'un millimètre depuis 1995, domestiqué à grands coups d'injections et de chirurgies.

Il n'y a pas que Martina et son docile assujettissement au passage du temps qui sont à l'origine de ma présence ici. À force de me noyer dans les images de mon adolescence, j'ai l'impression de remarquer davantage les marques que les années ont laissées sur mon visage. Je n'ai jamais été de ces hypocrites qui prétendent que, le moment venu, elles accueilleront les

premiers signes de l'âge avec philosophie. J'espérais cependant qu'il me restait quelques années d'insouciance avant l'amorce du déclin. Mais en observant mon visage de près et en le comparant avec les photos de l'adolescente que j'ai été, aucun doute ne subsiste : moi aussi, je suis sur la pente descendante. Il n'est pas trop tôt pour mettre mes frayeurs juvéniles de côté et commencer à prendre les grands moyens pour freiner le cours du temps.

Sur le site Web de la clinique, que j'ai débusqué en furetant au hasard sur Google, les photos avant/après étaient assez impressionnantes pour me convaincre de prendre rendez-vous. L'établissement promettait à sa clientèle une expérience sans douleur, des résultats instantanés, le secret de la jeunesse éternelle. Je me suis dit que j'y trouverais mon compte.

À l'approche de mon rendez-vous, je remarquais chaque jour de nouveaux défauts. Quand je scrutais mon visage, penchée au-dessus du lavabo de la salle de bain pour être le plus près possible du miroir, les ridules au coin de mes yeux me semblaient des crevasses. La peau de mes joues, certes encore assez ferme, menaçait sourdement de s'affaïsser. Imperceptiblement, inéluctablement, je me fanerais jusqu'à devenir invisible, comme le sont tant de femmes d'âge mûr. Un jour viendrait où je ne serais plus la reine du bal. On m'accueillerait avec indifférence, les gens oublieraient mon visage et mon nom. Et alors, qui serais-je ?

La technicienne m'accompagne dans le bureau du docteur Rioux, le dermatologue réputé dont les proverbiaux « doigts de magicien » devraient me permettre de repousser de quelques années l'inévitable étiolement de mes charmes. Elle m'invite à prendre place sur un fauteuil de cuir recouvert d'un plastique épais, qui rappelle un peu une chaise de dentiste. Je ne peux empêcher des images dignes d'un film d'horreur de défiler dans mon cerveau. Je me vois sur cette chaise, retenue par des sangles en cuir, impuissante pendant que Corine et son patron me découpent le visage au scalpel, s'amusant de mes cris, de mon sang qui gicle sur les murs blancs. Pour me calmer un peu, je ferme les yeux et j'essaie de visualiser des choses douces et belles. Des champs de fleurs sauvages. Un lac d'eau claire par une belle journée d'été. Une portée de chatons jouant avec des balles de laine.

Je sursaute quand le docteur Rioux entre dans la pièce et me tire de mes rêveries. Comme Corine, il a le front si lisse qu'on croirait qu'il s'agit d'un masque de silicone, mais il sourit beaucoup moins. Il me salue d'une voix métallique, puis s'approche de moi et se penche au-dessus de mon visage, le scrutant avec attention de ses petits yeux bleus enfoncés profondément dans leurs orbites, comme s'il essayait de résoudre une équation mathématique compliquée.

Lorsque le dermatologue a fini de me dévisager, il me demande pourquoi je suis ici aujourd'hui. Essayant de ne pas me laisser intimider par son ton condescendant, je lui réponds que j'aimerais essayer le Botox. Et je précise : « Par mesure de prévention », comme si c'était moins répréhensible de recevoir des injections préventives que correctives. Il hoche la tête. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il a envie de rouler des yeux. Il ordonne brusquement à Corine de préparer les seringues.

Je pense qu'une partie de moi s'attendait à ce qu'il proteste ou se moque de moi pour avoir formulé une telle demande. Toute ma vie, on m'a répété que ma physionomie était parfaite, sans faille. Cette soi-disant beauté exceptionnelle m'enlevait implicitement le droit d'exprimer le moindre ressenti et, en revanche, donnait à tous les autres celui de me jauger, de m'évaluer, de m'envier ou de me désirer ouvertement, voire de me mépriser, comme on peut mépriser les gens qui gagnent le gros lot à la 6/49 ou ceux qui doivent leur carrière au népotisme.

Même si j'aurais préféré attirer l'attention pour autre chose que l'agencement harmonieux des traits de mon visage, celui-ci a fini par devenir la pierre d'assise de mon identité. Parfois, j'en viens à me demander si je ne suis qu'une coquille vide, une façade lisse, un beau décor. J'ai l'impression qu'on ne m'a jamais demandé d'être quoi que ce soit d'autre.

Les gens que je rencontre semblent toujours surpris quand ils apprennent que je suis célibataire. Après tout, les jolies femmes en âge de procréer ont habituellement beaucoup de valeur sur le marché des relations amoureuses, non ? Je demeure évasive lorsque la conversation dévie sur ce sujet, laissant entendre que je ne cherche pas vraiment à rencontrer quelqu'un, que je me remets d'une rupture difficile. La vérité, c'est que malgré des efforts presque pathétiques, je n'ai jamais été en couple pendant plus de quelques

mois. J'ai essayé toutes les applications de rencontres disponibles, sans jamais parvenir à développer une connexion sincère avec qui que ce soit.

Chaque fois que je rencontre un homme, je le soupçonne de s'être déjà forgé une idée précise de ma personnalité en se basant uniquement sur mes photos disponibles dans l'application. Certains sont intimidés et sur la défensive, d'autres agissent comme de vrais goujats, comme si je leur appartenais déjà. Parfois, j'ai l'impression de n'être rien de plus qu'un canevas vierge sur lequel tout un chacun est invité à projeter ses fantasmes.

C'est pitoyable, mais la vérité, c'est que ces dernières années, les rencontres faites grâce à ces applications ont constitué le cœur de ma vie sociale. Maintenant, les détails de ces rendez-vous semblent s'être graduellement effacés de ma mémoire. Les visages et les corps, les conversations maladroites et les silences inconfortables, les espoirs, les attentes, les humiliations : tout cela n'est plus qu'une série de souvenirs un peu flous où figurent des acteurs parfaitement interchangeables.

Quelques jours après la disparition de Chrystelle, j'ai supprimé toutes les applications de mon téléphone. Je n'avais évidemment plus trop la tête à rencontrer qui que ce soit, mais j'avais aussi commencé à avoir peur. Ça me paralysait.

Parfois, lorsque je n'arrivais pas à dormir la nuit, persuadée au moindre bruit qu'un maniaque tentait de s'introduire chez moi, je repassais dans ma tête les visages de ces hommes à qui j'avais si brièvement ouvert mon cœur et parfois même mes draps. Combien d'entre eux auraient pu être des psychopathes, des pervers narcissiques, des monstres sanguinaires ? Tous, ne pouvais-je m'empêcher de penser, seule dans la pénombre de ma chambre à coucher.

Au cours de l'hiver dernier, je me suis dit que tout ça, c'était fini pour de bon. Il était vain de chercher l'amour dans ces écosystèmes artificiels, où personne, pas même moi, n'était prêt à montrer son vrai visage. Mais le temps a passé et mes angoisses se sont peu à peu émoussées, laissant les sentiments de vide et de solitude reprendre leur place. Et même si j'ai toutes les raisons du monde d'être désabusée, au fond de moi, je crois toujours un peu aux contes de fées. Je me suis donc résolue à essayer à nouveau, quitte à risquer de m'humilier une fois de plus ou d'y laisser ma peau aux mains

d'un détraqué. Une dernière fois, quelques mois, pas plus. Si je n'obtiens pas de résultats, tant pis, je n'aurai qu'à devenir une folle aux chats.

C'est en partie parce que je voulais m'assurer d'être la meilleure version de moi-même avant de retourner dans ce grand cirque que j'ai décidé de venir ici. Ces injections, je l'espère, contribueront à me redonner confiance en moi, en ma valeur. Et si ça ne fonctionne pas, j'imagine qu'elles m'aideront au moins à me façonner un masque d'indifférence.

Pendant que son assistante prépare la seringue, le docteur Rioux me demande si je suis prête. Même si je suis craintive, je réponds par l'affirmative et je ferme les yeux, me forçant à respirer profondément pour me calmer. Ensuite, tout va très vite. Seringue à la main, le médecin m'ordonne de froncer les sourcils, puis il m'avertit qu'il s'apprête à piquer. Je m'attends au pire, mais à ma grande surprise, l'injection est pratiquement indolore. C'est à peine si je ressens un léger inconfort. Au bout de trois minutes de froncements et de piqûres, la procédure est terminée. Je me lève et me tourne vers le petit miroir accroché au mur. Les traces de l'intervention sont à peine visibles, et seul un œil attentif remarquerait les minuscules points rouges que le passage de l'aiguille a laissés sur mon front.

Le dermatologue m'assure que ces marques ne seront plus qu'un souvenir dans quelques heures. Il me conseille de prendre un nouveau rendez-vous dans trois mois pour prolonger l'effet et me suggère d'en profiter pour recevoir en même temps des injections d'acide hyaluronique, qui pourraient m'aider à corriger mes cernes et les débuts de rides d'expression autour de ma bouche. Un peu surprise, je le remercie. Je n'avais pas vraiment prêté attention à ces défauts, mais maintenant qu'il les a soulignés, je ne peux plus les ignorer. J'ai l'impression que je vais devoir revenir ici souvent si je veux éviter la catastrophe.

Pendant qu'elle m'accompagne à la caisse, Corine me prodigue quelques conseils d'usage : éviter de me pencher vers l'avant pendant quelques heures, ne pas faire de sport jusqu'à demain, éviter l'alcool pour favoriser une bonne cicatrisation. Je paye la facture de plus de six cents dollars avec ma carte de crédit. Comme d'habitude, le comptable de mes parents s'occupera d'acquitter l'entièreté du solde à la fin du mois. Je ne peux

m'empêcher de me demander si, lorsque le relevé lui passera entre les mains, ma mère sera fière de moi.

OceanofPDF.com

JULIE-CHLOÉ

Anne-Marie Samson-Lagarde, 29 ans, hygiéniste dentaire. Disparue le 22 avril vers 22 h, après un souper avec ses parents et son frère sur une terrasse du Mile Ex. Le restaurant où ils ont passé la soirée est situé à trois rues de chez moi. Il s'agit d'un endroit hors de prix où l'on sert des petits plats à partager et des vins nature à vingt-deux dollars le verre. Il ne me viendrait jamais à l'esprit d'y réserver une table – du moins pas tant que je travaillerai chez *ALT*, où je gagne à peine plus que le salaire minimum –, mais ce restaurant est situé juste en face d'un petit café vaguement hippie où Ève passe ses journées à travailler sur sa thèse. Il se rapproche. Même s'il n'y a aucun risque que le tueur sache quoi que ce soit au sujet de mon projet et que je suis certainement trop grande et trop rousse pour lui, j'ai presque l'impression qu'il joue avec moi.

Ça fera bientôt cinq mois que Chrystelle Fournier a disparu. Neuf pour Deborah Marquis, treize pour Katherine McCormack. Quatre femmes en à peine plus d'un an ; je n'arrive pas à déterminer si c'est peu ou beaucoup. Comme Ève se plaît à me le rappeler chaque fois qu'elle en a l'occasion, il y a probablement plusieurs autres femmes qui ont disparu sans laisser de traces au cours de la même période sans susciter ne serait-ce qu'un haussement d'épaules de la part de la police et des médias. Des victimes invisibles, passées inaperçues en raison de la couleur de leur peau, de leur classe sociale ou de leur mode de vie.

Ève affirme que ce sont ces disparitions-là qui mériteraient mon attention. Selon elle, les femmes blanches cisgenres et privilégiées en reçoivent déjà bien assez, pas besoin d'en rajouter. Au fond, je sais qu'elle a raison, mais je n'y peux rien si c'est cette histoire-là qui m'obsède. Peut-elle vraiment

me reprocher de ne pas me consumer pour des victimes dont j'ignore l'existence ?

Les médias commencent à établir ouvertement des liens entre les quatre affaires, et même les policiers interrogés ne nient plus l'évidence. Tout cela nourrit l'hystérie collective. Dans les journaux et sur Internet, les commentateurs se multiplient. On recommande aux femmes de ne pas sortir après le coucher du soleil et d'éviter l'alcool, de se munir d'un sifflet, d'un chien de garde, d'un chaperon, d'une parka, de se raser les cheveux ou d'arrêter de se raser les jambes. On scrute sans relâche le mode de vie des disparues ; on insinue qu'elles n'étaient probablement pas si sages, pas si pures, qu'il devait bien y avoir une faille quelque part chez elles.

Les groupes de complotistes et les fan pages des diseuses de bonne aventure s'embrasent à nouveau, après de longues semaines de disette. De mon côté, je passe toutes mes soirées à chercher des pistes et des indices, à me gaver d'absurdes vidéos YouTube, de panels de spécialistes et d'extraits de téléjournaux. Je noircis des pages de notes et j'enregistre des dizaines de fichiers pêle-mêle dans un dossier intitulé « podcast », sur le desktop de mon MacBook.

Ève ne cherche nullement à camoufler le mépris qu'elle voue à mon projet. Pour elle, c'est du voyeurisme de bas étage, encore plus vulgaire que ce que font les émissions de télé-réalité. Elle dit que j'ai pas plus de classe que les paparazzis des tabloïds américains, mais qu'eux, au moins, on les paye correctement. Ce qui me heurte le plus, c'est qu'elle affirme que ma démarche est antiféministe, qu'en « glorifiant » ainsi la violence faite aux femmes, je reproduis les structures de domination de la société. Selon elle, à force d'être obsédée par des hommes qui sont devenus célèbres en tuant, en violant, en torturant et en démembrant des femmes, j'ai intériorisé le discours misogyne prépondérant et je m'en fais le porte-voix. Pas une semaine ne passe sans qu'elle me rappelle à quel point je la déçois. Je dois dire que notre couple a connu de meilleurs jours.

Je me défends mollement contre ces attaques en bas de la ceinture, mais la vérité, c'est que je suis trop occupée pour m'en faire avec ça. En plus, je pense qu'Ève est un peu jalouse de voir que j'ai un projet qui s'en va quelque part, alors qu'elle traîne son foutu doctorat inutile depuis cinq ans comme un boulet de forçat. Il vaut mieux ignorer sa mesquinerie et me

concentrer sur ce qui compte vraiment : recueillir des témoignages, enregistrer des narrations, construire un récit percutant qui marquera à jamais l'esprit des auditeurs.

De toute façon, Ève ne comprend rien à ma démarche. Contrairement à ce qu'elle persifle, ce n'est pas le tueur qui m'obsède, ce sont ses victimes. Surtout elle, Chrystelle. C'est elle, le centre de mon univers. Depuis des mois, je suis ses traces, je la traque, je rêve d'elle et je vois son visage dans toutes les foules. J'ai l'impression de la connaître comme une amie très chère. C'est pour elle, pour qu'on ne l'oublie pas, que je dois terminer ce projet. Et pour y arriver, je suis prête à tout.

Je savais que je ne jouais pas tout à fait franc jeu lorsque j'ai profité de la fête de Camille, il y a deux mois, pour interroger Sarah, alors qu'elle était en état d'ébriété avancé. Moi, je n'avais pas bu une goutte. Ève est sobre depuis l'âge de vingt ans et déjà qu'elle n'aime pas tellement que je sorte avec des amis, je pense que s'il fallait que je revienne à l'appartement avec une haleine de gin, elle me bouderait pendant dix jours. Alors habituellement, je m'en tiens au kombucha, et je ne m'en porte pas plus mal. Au moins, moi, je ne fais rien que je risque de regretter ensuite.

Au bureau, le lundi après la fête de Camille, Sarah m'a suppliée de supprimer les enregistrements que j'avais faits de notre conversation. Ça m'a fait drôle de réaliser que j'avais soudain une sorte de pouvoir sur elle, alors qu'elle me snobait ouvertement depuis mon arrivée chez *ALT*. J'aurais pu essayer de tirer profit de la situation, mais puisque je suis une bonne personne, je lui ai promis que je ne me servais pas de son entrevue dans le podcast.

De toute façon, le contenu n'aurait pas été utilisable : trop de bruit de fond, trop de confusion. En revanche, comme matériau de base pour ma recherche, cette conversation s'est révélée infiniment précieuse. Moi qui craignais tellement sa réaction et qui avais dû rassembler toutes mes miettes de courage pour lui parler de mon projet, j'ai été surprise de trouver en Sarah une interlocutrice si volubile. Elle m'a raconté plein d'anecdotes que je n'aurais jamais pu recueillir autrement et qui m'ont permis de mieux comprendre quel genre de personne était Chrystelle, au-delà de la « jeune femme promise à un brillant avenir » décrite par les médias au moment de sa disparition.

J'ai notamment appris qu'elle avait deux vieux chats en fin de vie, Ézéchiél et Marie-Ruth, qu'elle avait adoptés avec Sarah à l'époque où elles étaient colocataires et étudiantes à l'université. C'est Sarah qui les avait baptisés ; pour une raison qui m'échappe, ça semblait être une source de fierté pour elle d'avoir affublé les deux pauvres créatures de noms aussi absurdes.

J'ai aussi appris que Chrystelle souffrait d'une allergie mortelle aux épinards, qu'elle faisait beaucoup de yoga, qu'elle était une grande fan de Harry Potter et qu'elle avait toujours rêvé de voyager, mais était affligée d'une peur maladive de l'avion. Dans les narrations que j'enregistre sur mon iPhone, enfermée dans la garde-robe de la chambre à coucher, je veille à intégrer certains de ces petits détails personnels et humains, qui donneront l'impression à mes auditeurs que je connais mon sujet sur le bout des doigts.

Vers la fin de notre discussion, ce soir-là, alors que sa diction rappelait celle d'une enfant de deux ans, Sarah m'a expliqué qu'après la disparition de Chrystelle, elle avait voulu appeler la mère de celle-ci, Sylvie, mais qu'elle n'avait finalement jamais trouvé le courage de le faire. Quand elle m'a dit qu'elle connaissait encore par cœur le numéro de téléphone du domicile familial de Chrystelle, j'ai à moitié fait semblant de ne pas la croire. Il faut dire que j'appartiens à une génération où personne n'a jamais eu à apprendre le moindre numéro de téléphone par cœur. N'empêche, je savais très bien ce que je faisais en surjouant mon incrédulité. Sarah est tombée dans le piège et a énuméré les sept chiffres trois fois d'affilée, comme si elle récitait un chapelet. C'est comme ça que j'ai obtenu mon entrevue avec Sylvie.

J'aurais pu l'appeler, mais ça aurait été trop facile pour elle de me raccrocher au nez. J'ai utilisé la fonction « recherche inversée » sur le site du 411 et ça m'a donné un nom, Michel Fournier, et une adresse sur la Rive-Sud. Ce matin, j'ai emprunté la voiture d'Ève, ignoré ses insinuations désobligeantes au sujet de mes compétences limitées au volant et conduit sans incident majeur jusqu'à ma destination, un petit bungalow de banlieue avec un autocollant Parents-Secours bien en vue dans la baie vitrée et un terrain visiblement laissé à l'abandon depuis longtemps.

J'ai poireauté un petit moment sur le perron avant de trouver le courage de cogner à la porte. Je me suis demandé si c'était pas un peu intrusif, comme méthode. En même temps, si je voulais des résultats, il me fallait prendre les grands moyens. Les gens qui ne savent pas faire preuve d'audace au moment opportun n'iront jamais nulle part. Ignorant mes scrupules et ma nervosité, j'ai fini par frapper trois grands coups. Je pense que je n'espérais pas vraiment une réponse, parce que j'ai sursauté quand la porte s'est ouverte et que Sylvie est apparue devant moi.

Je devais inconsciemment m'attendre à un genre de vision tragique parce que j'ai été surprise de me retrouver devant une petite madame parfaitement ordinaire. Des cheveux striés de gris attachés en un chignon lousse, un chandail en tricot synthétique rose pastel sur un pantalon à taille haute peu seyant et de grands yeux fatigués, aux iris vert-de-gris et aux cils clairsemés. Des yeux pareils à ceux de Chrystelle. Sylvie m'a regardée avec une méfiance justifiée, attendant que je dise quelque chose, mais comme je restais coite, elle a demandé si elle pouvait m'aider. Le ton de sa voix n'avait rien d'invitant.

J'ai bafouillé que j'étais désolée de la déranger, mais que je souhaitais discuter avec elle quelques minutes, si c'était possible dans son emploi du temps, bien sûr. J'ai tout de suite ajouté que je connaissais un peu Chrystelle, ce qui n'était pas si loin de la vérité, considérant tout le temps que je passe à penser à elle. Sylvie m'a lancé un regard soupçonneux, mais à mon grand étonnement, elle m'a tout de même invitée à entrer. Il a presque fallu que je me pince pour m'assurer que je ne rêvais pas. Après tout, Sarah l'avait décrite comme une vieille mégère plutôt hargneuse, alors je m'attendais un peu à ce qu'elle me jette dehors en menaçant de lancer la police à mes trousses.

Le salon se trouvait juste à gauche de la porte d'entrée, et d'un mouvement de la tête, Sylvie m'a fait signe de m'asseoir. J'ai posé mes fesses sur un fauteuil recouvert d'une housse de plastique aussi hideuse qu'inconfortable, qui couinait sous mon poids chaque fois que je réajustais ma position. Sylvie m'a demandé si je voulais un thé et j'ai accepté sa proposition, même si je n'en voulais pas vraiment. Ça me donnerait quelques minutes pour m'imprégner de l'environnement dans lequel je me trouvais.

Pendant qu'elle était dans la cuisine, j'ai sorti mon iPhone et commencé à prendre quelques notes vocales en chuchotant à deux centimètres du micro. « Classique bungalow de banlieue. Tapis beige à la grandeur du plancher. Cadre médiocre sur le mur, un champ de fleurs jaunes de style impressionniste avec un ciel bleu, probablement une reproduction cheap de Monet ou quelque chose du genre. Fauteuil plastifié inconfortable qui fait face à la bay-window, qui donne sur la rue, où les maisons semblent toutes identiques. Une petite fille avec des couettes et un jumper violet saute à la corde sur le terrain d'en face. »

Ce genre de notes m'aide à écrire mes textes pour le podcast, à rendre le tout plus vivant, pour que l'auditeur puisse bien visualiser les événements. Quand j'ai entendu siffler la bouilloire dans la cuisine, j'ai rangé mon cellulaire dans la poche de ma veste sans mettre l'enregistrement en pause. On sait jamais quand une opportunité va se présenter.

Sylvie est réapparue avec deux tasses fumantes dans lesquelles trempaient des sachets de thé Salada. La tasse qu'elle m'a tendue était décorée d'un dessin représentant de façon stylisée la carte de la Floride (très phallique), avec un palmier, une orange et les mots « Welcome to the Sunshine State ! » en grosses lettres jaunes. Le thé ne goûtait pas grand-chose.

Après s'être assise dans le canapé deux places en faisant grincer le plastique à son tour, Sylvie m'a regardée droit dans les yeux et a dit qu'elle trouvait que j'avais l'air pas mal jeune pour être une amie de sa fille. J'ai songé qu'il faudrait bien que je lui révèle la vérité au sujet de ma présence chez elle, déjà que la façon dont je m'étais introduite dans sa maison n'aurait sans doute pas fait la joie de ma prof de déontologie du journalisme à l'UQAM. Cela dit, je ne pouvais quand même pas être parfaitement honnête non plus. Trop risqué.

J'ai coupé la poire en deux et avoué qu'en fait, je la connaissais pas beaucoup, que je travaillais simplement dans le même immeuble qu'elle au centre-ville, mais que je pensais beaucoup à elle depuis sa disparition et que je n'aimais pas la façon dont les médias traitaient l'affaire. Sylvie a hoché la tête, ce qui m'a encouragée à continuer. J'ai donc osé ajouter que j'étais étudiante en journalisme (je sais que c'est pas *tout à fait* honnête, mais je trouvais ça moins menaçant que de dire que je travaillais chez *ALT*), et que

je voulais réaliser un projet pour que les gens apprennent à connaître Chrystelle en tant que personne, une personne en trois dimensions.

Je peinais à soutenir le regard de Sylvie en parlant et j'avais peur qu'elle m'attrape par l'oreille et me jette à la rue, mais à mon grand étonnement, elle s'est calée un peu plus profondément dans son fauteuil plastifié. Elle a pris une gorgée de thé en me regardant longuement, sans cligner des yeux, puis elle a demandé, sur un ton où je n'ai détecté aucun sarcasme : « Qu'est-ce que tu penses que les gens auraient besoin de savoir, au juste ? » C'est à ce moment-là que je lui ai officiellement demandé la permission d'enregistrer notre discussion, même si j'avais déjà commencé à le faire en secret. Elle a accepté sans même que j'aie besoin d'insister.

Je lui ai posé toutes les questions qui me hantaient depuis des mois concernant la vie de Chrystelle, son enfance, ses parents, le couple qu'elle formait avec Jean-François. Sylvie donnait des réponses courtes, factuelles. À plusieurs reprises, j'ai dû lui demander de reformuler ses propos, pour les besoins du podcast.

Au bout d'un peu plus d'une heure, j'ai senti que sa voix faiblissait. Je me suis levée, je l'ai remerciée pour son temps. Elle a hoché la tête avec un sourire triste et m'a souhaité bonne chance avec mon projet. Elle ne s'est pas levée pour m'accompagner. Quand je l'ai regardée une dernière fois avant de sortir, j'ai eu l'impression qu'elle avait vieilli, comme si notre conversation venait de prélever dix ans de sa vie.

Sur le chemin du retour, j'étais tellement fébrile que j'ai brûlé trois stops avant même d'atteindre le boulevard Taschereau. Ève a beau être dans le champ en général, il reste qu'elle a peut-être un peu raison de prétendre que je suis un danger public sur les routes. De retour au bureau, j'ai immédiatement numérisé les fichiers audio de l'entrevue et j'en ai fait des copies. Une chance comme celle-là, ça ne se présente pas souvent.

Voilà maintenant deux heures que je suis assise derrière mon ordinateur, et je n'ai même pas encore terminé la transcription de l'entrevue. Il y a des passages qui me donnent des frissons et que j'ai besoin de réécouter plusieurs fois pour bien m'en imprégner. Grâce à ce nouveau morceau du puzzle, je devrais pouvoir compléter le montage de l'épisode pilote au cours des prochains jours.

Heureusement que j'ai ce projet-là pour me tenir en vie, parce que l'ambiance chez *ALT* est plutôt morose, ces temps-ci. Même si je consacre toute mon énergie à la conception de mon podcast et que je n'ai plus vraiment le temps de socialiser avec mes collègues, j'ai entendu les rumeurs qui courent sur Francis. Honnêtement, si ce que les gens disent est vrai, je suis pas certaine que j'ai envie de continuer à travailler ici.

Un climat étrange règne dans le bureau. On sent l'orage qui gronde. Des factions se créent. On s'affronte à mi-voix dans les couloirs et dans la salle de bain. Toutes les conversations s'interrompent dès que Francis pose un pied dans l'aire de travail. Je ne sais pas s'il est conscient des regards dégoûtés que certains posent sur lui de plus en plus ouvertement. Probablement pas. Les gens qui ont l'habitude du pouvoir ne sont pas toujours les plus lucides.

Quand j'ai questionné Camille il y a quelques jours pour savoir ce qu'elle pensait de tout ça, elle a balayé mes inquiétudes du revers de la main, m'assurant que tout ce que j'avais pu entendre était faux. Selon elle, Jade a juste besoin d'attention, et c'est la meilleure façon qu'elle a trouvée d'en obtenir.

J'aurais vraiment envie de la croire, mais quand je regarde Jade, j'ai de sérieux doutes. Elle ne ressemble pas à l'idée que je me fais d'une personne qui souhaite qu'on la remarque. Elle longe les murs et sursaute quand on lui adresse la parole. Ses joues sont creuses et ses yeux, cernés. J'ai l'impression qu'elle a perdu du poids. D'ailleurs, ça fait des semaines que je ne l'ai pas vue manger à l'heure du lunch. Je me dis souvent que je devrais aller lui parler pour savoir si elle a besoin d'aide, mais les journées passent tellement vite en ce moment, je ne vois pas vraiment où je trouverais le temps pour ça. De toute façon, j'imagine que la vérité finira bien par éclater au grand jour.

SARAH

Ces derniers temps, je fais vraiment beaucoup d'efforts pour essayer d'être une meilleure personne. Je pense que j'ai vécu quelque chose qui ressemble à une épiphanie, après la fête de Camille et ma conversation surréaliste avec le gars étrange que j'ai ramené chez moi sans m'en apercevoir. Disons que je me suis aperçue que si je ne me remplaçais pas rapidement sur un chemin un peu plus droit, je risquais de finir par frapper un mur.

Le gars en question ne m'a évidemment jamais ajoutée sur Instagram. J'imagine qu'il en avait assez vu et entendu à mon sujet après cette nuit-là, et je ne peux pas le blâmer. Il est de plus en plus évident que je vais devoir m'acheter un nouvel exemplaire d'*In Cold Blood* si je souhaite le relire un jour. À court terme, ce n'est pas vraiment dans mes plans. J'ai atteint mon quota d'histoires sinistres pour les trois ou quatre prochains siècles, je crois.

Partout sur les réseaux sociaux, j'ai l'impression qu'on ne parle que de la dernière femme disparue, la « nouvelle Chrystelle Fournier », Anne-Marie Machin-Chose. Impossible d'esquiver l'image de son visage souriant et de ses grands yeux de faon, qui se multiplie sur toutes les plateformes, comme celle de Chrystelle il y a quelques mois. Les photos de mon amie, elles, se font plus rares, tout comme les messages d'amour et d'espoir laissés sur sa page. Ces mièvreries, qui me mettaient hors de moi il y a quelques mois, commencent presque à me manquer. Je suis partagée entre la peur que Chrystelle finisse par disparaître de ma mémoire à moi aussi et le sentiment qu'il vaudrait mieux tourner la page. Passer à autre chose. Cesser de courir après des fantômes.

Je n'ai pas remis les pieds au bar depuis la fête de Camille. Il m'arrive de me demander si la serveuse au perpétuel air bête, Esther, s'est aperçue de mon absence. Parfois, je m'ennuie un peu d'elle et de son imperturbable

indifférence devant mes lamentations. Ça me faisait du bien de lui parler, même si j'avais toujours vaguement l'impression de la prendre en otage. Pendant quelques semaines, cet hiver, elle a été la seule personne que j'avais envie de voir (ce qui est hautement pathétique, je ne le nie pas). Je pense que c'est mieux que je mette tout ça derrière moi, quitte à ne plus côtoyer qui que ce soit. Après la vague d'attention non sollicitée qui a suivi la disparition de Chrystelle, le vide s'est fait autour de moi, comme si j'étais devenue toxique. Ma vie sociale, déjà pas si riche, est devenue inexistante.

Alors, faute de mieux, je travaille sur moi. J'ai même commencé à suivre des influenceuses lifestyle sur Instagram, dans l'espoir ridicule de m'abreuver à leur science. Je bois des lattés au curcuma et je me couche tôt. Je me fais des smoothies au tofu dans des pots Mason le matin et des sandwichs de pain multigrain le midi, je fais de longues marches et je prends des grandes respirations. Je lis des livres où il ne se passe pas grand-chose et j'écoute des vidéos YouTube ridicules où des filles de vingt ans partagent leur routine matinale ou leurs meilleurs exercices pour avoir des abdos de fer. J'ai même téléchargé une application de méditation, que j'ai consultée exactement deux fois.

Chez *ALT*, j'accomplis mes tâches comme une automate. J'essaye d'être un peu plus gentille avec mes collègues, même si je continue de les trouver imbuables la plupart du temps. Rien de tout ça n'empêche les cauchemars de venir me hanter presque chaque nuit. Je me répète que ça va finir par passer. Tout finit par passer, à ce qu'on dit.

J'imagine que c'est un peu la faute de tous ces efforts pour devenir une meilleure version de moi-même si je me retrouve dans une fâcheuse posture ce matin, assise au poste de travail de Julie-Chloé, une paire d'écouteurs sur la tête, à écouter la première version du pilote de son foutu podcast. Elle a fondu sur moi comme un faucon pèlerin dès que je suis arrivée au bureau ce matin. Mon café n'ayant pas encore fait pleinement effet, je n'ai pas eu la présence d'esprit de trouver une excuse qui m'aurait permis d'éviter cette séance de torture. Même si, depuis deux mois, Julie-Chloé saisit chaque occasion de me parler de son projet et de réclamer des conseils que je ne suis pas vraiment en mesure de prodiguer, je n'avais encore rien entendu de concret. Je vivais très bien avec ça, parvenant presque à me convaincre que ce podcast ne verrait jamais le jour.

« C'est une version préliminaire », m'a-t-elle avertie avant de me planter les écouteurs sur la tête, pendant que je me félicitais d'avoir commandé une extra-dose d'espresso dans mon cappuccino au lait d'avoine. Je sirote celui-ci le plus lentement possible, en évitant le regard inquisiteur de Julie-Chloé, qui, pour une raison connue d'elle seule, a décidé de rester assise à côté de moi et de me fixer pendant que j'écoute la chose en question. Tout pour me rendre super à l'aise.

Je démarre l'écoute d'une oreille circonspecte. Le podcast s'ouvre sur une musique vaguement inquiétante, un genre de piano plaintif désaccordé qui, je présume, cherche à évoquer l'étrangeté et la mélancolie. Au bout de quelques secondes, la voix de Julie-Chloé se fait entendre par-dessus la musique. La qualité sonore est un peu douteuse et j'imagine que je dois faire une face malgré moi, parce que j'entends Julie-Chloé, la version en chair et en os (qui se trouve beaucoup trop près de ma bulle), me rappeler pour la trente-huitième fois, assez fort pour que je l'entende à travers les écouteurs, qu'elle a l'intention de réenregistrer toutes les narrations en studio quand ses premiers montages auront été approuvés par Francis. Je lève le pouce en signe d'assentiment et reporte mon attention sur ce qui se passe dans mes pauvres oreilles, qui n'ont vraiment pas demandé à vivre pareille épreuve ce matin.

Comme c'est souvent le cas dans ce genre de podcast, la narratrice a tendance à prendre tellement de place qu'on finit par se demander si ce n'est pas elle, le sujet principal. Pendant de longues minutes, j'ai l'impression que Julie-Chloé raconte sa vie dans mes oreilles. Je dois serrer la mâchoire pour me retenir de bâiller. Au bout d'une éternité, elle finit par arriver au vif du sujet et je réalise bien vite que tout compte fait, j'aurais préféré qu'elle continue à débiter des platitudes sur son adolescence beauceronne hantée par le tueur du Zodiaque.

J'essaye de demeurer aussi détachée que possible pendant que sa voix décrit dans les moindres détails la soirée qui a mené à l'enlèvement de Chrystelle. Le souper entre amies au restaurant. Les derniers verres au bar de quartier. L'ultime séparation au coin de la rue. Vient ensuite un montage d'extraits d'entrevues, qui donnent un aperçu de ce qu'on entendra dans les épisodes à venir.

Quand je reconnais la voix de Sylvie, j'arrache brusquement les écouteurs et je les redonne à Julie-Chloé, qui me regarde avec inquiétude. « Je m'excuse, je peux juste pas. Je suis pas la bonne personne pour t'aider. C'est pas que c'est mauvais, là. C'est juste... trop personnel, tu comprends ? » Je réalise que ma voix tremble, et aussi que j'ai parlé plus abruptement que j'aurais souhaité. Julie-Chloé hoche la tête en souriant bravement, mais j'ai l'impression qu'elle se retient pour ne pas pleurer. Je ramasse ma tasse réutilisable sur son bureau et je retourne m'asseoir au mien, quelques mètres plus loin.

Je me sens un peu mal de l'avoir rabrouée, mais en même temps, à quoi elle pensait, au juste, quand elle a décidé de me faire écouter ça sans préavis ? Peut-être que l'histoire de Chrystelle constitue un sujet fascinant pour elle, mais moi, c'est ma vraie vie dont il est question. Ça fait deux mois que j'ai l'impression que Julie-Chloé me tourne autour en attendant que je lui donne ma bénédiction ou quelque chose du genre. Il me semble qu'elle aurait pu me parler de son projet avant de commencer à travailler dessus, plutôt que de profiter d'un moment de faiblesse de ma part dans un party pour me tendre une embuscade et me forcer à lui faire des confidences que je n'aurais évidemment jamais livrées à jeun. Je sais que je suis responsable de mes actions, mais je trouve ses méthodes discutables, même pour une publication de bouette comme *ALT*, qui valorise volontiers le potentiel viral des contenus au détriment de leur qualité. Il y a toujours bien des limites à manipuler les gens pour obtenir ce qu'on veut, non ?

J'essaye de me calmer en faisant du tri dans mes courriels, mais j'ai de la difficulté à me concentrer, et même la suppression d'infolettres inutiles auxquelles je ne me souviens pas de m'être abonnée semble au-dessus de mes forces. Je regarde discrètement du côté de Julie-Chloé, et je constate qu'elle est à peu près aussi piteuse que moi. Je me promets d'aller lui parler un peu plus tard, quand l'émotion sera moins vive et que les risques que je l'étrangle se seront atténués.

Le pire, c'est que je ne peux pas vraiment la blâmer. Elle doit avoir vingt et un ans et je suis à peu près sûre que c'est sa première job ; c'est normal de commettre des erreurs de jugement à cet âge-là. Ce n'est certainement pas sa faute à elle si Francis offre à peu près autant d'accompagnement éditorial à ses productrices de contenu qu'une Magic 8 Ball. Je ne compte

plus le nombre de fois où j'ai rattrapé des bourdes majeures in extremis cinq minutes avant la mise en ligne d'un texte ou d'une vidéo. Cette fois-ci, par contre, il va falloir que quelqu'un d'autre s'en occupe. Moi, j'ai donné.

Incapable de faire quoi que ce soit de productif, je décide d'aller me procurer un deuxième café au rez-de-chaussée. Je préférerais un whisky, mais bon, je suis une nouvelle femme, et puis ce serait une quête autrement plus complexe à dix heures du matin. Heureusement, il n'y a pas de file d'attente. J'échange quelques mots avec la barista, une petite anglo aux cheveux turquoise rasés, dont l'attitude immuablement joviale détonne dans ce café troisième vague peuplé de hipsters condescendants et de tech bros encore plus désagréables.

Quand je prends l'ascenseur pour retourner au sixième étage, avec un deuxième double cappuccino végane en ma possession, je me sens déjà un peu plus zen. C'est juste un podcast insignifiant, réalisé par une gamine sans expérience. Si ça se trouve, personne n'en entendra jamais parler hors des murs mal isolés d'*ALT*. Il ne faut pas que je laisse ce genre de brouille m'atteindre à ce point-là, quand même. La nouvelle Sarah est plus mature que ça. Inspire, expire. Inspire, expire.

En parcourant le corridor bétonné qui mène aux bureaux d'*ALT*, je me résous à aller tout de suite m'excuser auprès de Julie-Chloé. Ce sera fait, et on passera une meilleure journée toutes les deux. Mais quand j'entre dans nos locaux, je constate que ma jeune collègue n'est plus assise à sa place habituelle. En fait, l'aire commune est pratiquement vide, alors que tout le monde était pourtant bien en place quand je suis sortie, il y a moins de quinze minutes. À part un des graphistes et la réviseuse linguistique, tous les employés d'*ALT* semblent s'être évaporés. Étrange.

Au moment où je passe devant le couloir, je crois entendre des voix étouffées en provenance de la cuisine et je décide d'aller voir ce qui s'y trame. Je fais un peu le saut quand je m'aperçois que la quasi-totalité des employés d'*ALT* s'est rassemblée dans la petite pièce et est engagée dans une discussion qui semble particulièrement tendue, mais dont le sujet m'échappe.

Je prête l'oreille, tout en évitant autant que possible de me faire remarquer, mais je ne comprends pas trop la situation. Plusieurs personnes chuchotent en même temps, au moins trois filles sont en larmes, les deux

tiers des gens sont penchés sur leurs téléphones, certains semblant lire quelque chose, d'autres tapotant frénétiquement leurs écrans. Je capte quelques bouts de phrase : « démission collective », « il paraît que c'est déjà sur Twitter », « j'étais sûre que ça allait finir de même » et « maudit trou de cul ».

Je ne comprends toujours pas ce qui se passe, mais une chose ne fait plus aucun doute : ça sent le scandale. Ce n'est pas extraordinaire en soi, considérant que pas un mois ne s'écoule sans que le bureau tout entier s'embrase pour une cause ou pour une autre (on fait ce qu'on peut pour se sentir en vie quand on passe soixante heures par semaine rivé à son écran dans un trou à rats humide pour quarante-deux mille dollars par année). En temps normal, je hausserais les épaules et je retournerais à mon bureau séance tenante, mais il y a quelque chose de particulièrement lourd dans l'atmosphère. Comme une odeur d'hystérie collective.

Du bout du doigt, je tapote doucement l'épaule de la fille qui se trouve juste devant moi, une motion designer à qui je n'ai jamais été présentée (Francis a fini par arrêter de me présenter les nouveaux employés ; apparemment, ça nuisait à la rétention du personnel). Elle sursaute et se retourne vers moi en me regardant comme si je lui avais léché le lobe d'oreille, visiblement offusquée que je détourne son attention des mystifiants échanges qui animent nos collègues. Je lui demande ce qui se passe. Elle plisse les yeux avec incrédulité, comme si je venais de lui demander qui est le président des États-Unis, puis, avec le soupir excédé d'une adolescente qui explique pour la centième fois à son père l'importance culturelle de Billie Eilish, elle me somme de regarder mes courriels.

Dès que je vois l'objet du plus récent message dans ma boîte de réception, reçu à 10 h 22 ce matin, je pressens que les sept plaies d'Égypte vont s'abattre sur *ALT*. Le message provient de l'adresse personnelle de Jade Saint-Pierre, la coordo marketing qui travaille ici depuis à peu près deux ans et qui n'a jamais brillé par sa productivité, mais n'a jamais fait de trouble non plus. Le courriel s'intitule tout simplement « Francis », et avant même d'en découvrir le contenu, je devine plus ou moins ce que je risque d'y trouver.

Parce que j'ai beau faire mes affaires dans mon coin en évitant de me mêler de celles des autres, je ne suis ni aveugle ni idiote, et j'ai bien remarqué les regards lubriques que Francis jetait sur les jambes de Jade chaque fois qu'elle sortait de la salle de réunion avant lui. Je l'ai vu sortir le grand jeu pour la séduire, comme il l'avait fait avec au moins quinze autres filles avant elle : s'attarder à son cubicule en gloussant comme un adolescent enamouré, l'inviter à dîner en tête à tête au restaurant sous prétexte de jaser de ses prochains projets, lui payer des verres à répétition dans tous les cinq à sept, lui envoyer des clins d'œil en douce lors des meetings d'équipe. La belle petite routine, quoi. Francis a beau être un quadragénaire un peu gras et mou, avec des dents croches et assez de poil de chest pour fabriquer un manteau d'hiver à un bambin, il réussit toujours à enjôler ses proies, qui sont invariablement de très jolies filles, très jeunes et ingénues, dont la carrière chez *ALT* a tendance à ne pas durer bien longtemps.

En parcourant le courriel que Jade – qui, je ne m'en rends compte que maintenant, ne s'est pas pointée au bureau de la semaine – a fait parvenir à l'ensemble des employés de la boîte, mais aussi à bon nombre de clients, d'annonceurs et de partenaires, je songe que Francis a bien mal choisi sa dernière victime. Le message décrit en détail la façon dont il s'y est pris pour que Jade tombe dans ses filets. Il est question de manipulation et de fausses promesses, de textos échangés à quatre heures du matin (pièces jointes à l'appui), de mains baladeuses et de compliments très graphiques, toutes des choses assez compromettantes pour un père de trois enfants se trouvant à la tête d'un site Web soi-disant féministe.

Pour couronner le tout, Jade raconte la façon dont Francis, après lui avoir payé verre sur verre à l'anniversaire de Camille, l'aurait ramenée chez elle et contrainte à avoir une relation sexuelle, même après qu'elle eut clairement exprimé son refus à plusieurs reprises. Elle décrit ensuite la façon dont Francis l'a ridiculisée quand elle a voulu le confronter, comment il s'est mis à l'ignorer et à dénigrer son travail, comme s'il cherchait à la pousser vers la porte. Le courriel se termine sur un lien qui mène à un compte Instagram, où le même récit a été partagé, parmi plusieurs histoires du même genre (dont au moins deux autres à propos de Francis). Bref, c'est du propre.

Je soupire. Même si ça donne envie de vomir de lire son message, force est d'admettre qu'il n'y a rien de particulièrement surprenant dans les accusations de Jade. C'était écrit dans le ciel que quelque chose du genre finirait par arriver, et je ne peux pas dire que je ressens beaucoup de pitié pour Francis, bien honnêtement. Je jette un coup d'œil en direction de son bureau. La porte est fermée, les lumières sont éteintes. Il n'était probablement pas encore arrivé lorsque le courriel a été envoyé, j'imagine qu'il a eu l'excellente idée de rebrousser chemin plutôt que de venir se frotter à une horde d'employés en colère. Cela dit, je doute que sa maison dans Villeray soit véritablement un refuge. Sa femme Gaëlle, qui a cofondé la compagnie avec lui et a quitté ses fonctions d'éditrice en chef peu après la naissance de leur deuxième fille, se trouve parmi les destinataires du courriel ; je présume que Francis va avoir quelques petites explications à fournir.

Pour ma part, je détermine que cette journée ne s'est décidément pas amorcée de la bonne façon et que si je veux avoir une chance de la sauver, il vaut mieux fuir au plus vite. Je parie que les réseaux sociaux d'*ALT* ont déjà commencé à pogner en feu, et je décide de laisser l'incendie se propager à l'air libre. Pas la moindre envie de faire du damage control aujourd'hui, je préfère de loin me mettre la tête dans le sable pour quelques heures au moins.

Spontanément, je décide de renvoyer ma conversation avec Julie-Chloé aux calendes grecques et d'aller faire une visite surprise à mes parents. J'ai besoin de me changer les idées, après cette matinée rocambolesque, alors aussi bien m'enfuir de l'autre côté du pont. Je sais que mon père ne donne pas de cours à l'université le mercredi, et maman a arrêté de rencontrer des clientes l'après-midi depuis qu'elle s'est déclarée officiellement en préretraite. C'est sûr qu'ils seront à la maison.

Je roule en Bixi jusqu'à Berri, puis je parcours les dédales de corridors et d'escaliers qui mènent à la ligne jaune, en maudissant les ingénieurs qui ont pris soin de l'enterrer dans le fin fond du troisième sous-sol, comme si habiter sur la Rive-Sud n'était pas déjà suffisant comme punition. Après avoir acheté mon billet d'autobus au métro Longueuil, je tourne en rond pendant un petit moment avant de trouver le bon arrêt. Évidemment, je manque le bus d'environ trente-quatre secondes. J'en ai pour une bonne

demi-heure à attendre le prochain. Je soupire. La conduite automobile de mon frère a beau laisser à désirer, la vie est quand même plus simple quand il me donne des lifts.

Au kiosque Tim Hortons, j'achète un troisième café, dégueulasse celui-là, et trois Timbits, parce que ma journée manque décidément de fun. Déstabilisée par l'abondance d'options dans le présentoir, je laisse la caissière choisir à ma place. Elle m'en refille deux à la confiture et au sucre en poudre ; j'imagine que ma face lui revenait pas. Je m'assois par terre sur le plancher de béton à côté de mon arrêt de bus et j'avale les petites pâtisseries gluantes (encore plus abjectes que dans mon souvenir) en lisant le roman que j'avais fort heureusement trimballé dans mon sac.

Au bout d'une éternité, mon autobus arrive et j'y monte, suivie par une dizaine d'autres désœuvrés du mercredi. Le chauffeur conduisant aussi dangereusement qu'Alexis, je manque de m'écraser contre la vitre chaque fois qu'il change de voie ou s'engage dans une courbe. Pour éviter de restituer mes Timbits, je range le livre dans mon sac et m'absorbe dans la contemplation du paysage, qui est d'une consternante laideur. De strip mall générique en strip mall générique, l'autobus finit par atteindre la frontière des quartiers résidentiels. Dans les petites rues, la conduite erratique du chauffeur me donne encore plus mal au cœur que sur le boulevard, alors je décide de descendre quelques arrêts plus tôt que prévu. C'est une des premières vraies belles journées du printemps, aussi bien en profiter pour prendre un peu d'air.

J'avais oublié à quel point c'est une expérience monotone que de marcher dans ces rues peuplées de bungalows interchangeable. On comprend pourquoi tout le monde ici prend sa voiture dès qu'il faut se rendre à plus de cinq cents mètres de chez soi. Il n'y a personne dehors, presque aucune voiture non plus, puisque tous les habitants des bungalows susmentionnés se trouvent soit à l'école, soit au bureau. J'ai l'impression de déambuler dans une banlieue fantôme.

Je coupe à travers la cour de l'école primaire pour sauver un peu de temps. Dans le parc pour enfants, il y a enfin un semblant de vie. Quelques mamans armées de poussettes et de sacs à couches papotent nonchalamment en surveillant leur progéniture, qui batifole dans les modules quelques mètres plus loin. Je ne parviens pas à me faire à l'idée

que ces femmes ont sans doute à peu près mon âge, alors qu'elles vivent une existence qui m'est si parfaitement étrangère. C'est peut-être mon imagination qui me joue des tours, mais j'ai l'impression qu'elles me jettent un regard réprobateur au moment où je passe devant elles, moi qui n'ai ni porte-bébé ni poussette pour justifier mon oisiveté à cette heure où les gens normaux sont censés être enfermés derrière les vitres des édifices du centre-ville.

Juste au moment où je m'apprête à sortir du parc, une voix masculine m'interpelle. « Sarah ? Sarah Jacques ? » Je me retourne et constate que la voix appartient à une personne dont le visage m'est vaguement familier, mais dont l'identité m'échappe. Il s'agit d'un gars de mon âge environ, vêtu d'un survêtement de sport et d'espadrilles New Balance. Ses cheveux châtain sont attachés en un man bun et je ne distingue pas ses yeux derrière ses verres fumés. Il se tient un peu à l'égard du groupe de mamans, debout, mais la poussette qu'il tient et l'immense sac qu'il porte à l'épaule ne laissent aucun doute sur la légitimité de sa présence ici. Tout en me faisant un signe de la main, il couve du regard une petite fille âgée de un à trois ans (je ne suis pas très douée au jeu de l'estimation) aux lulus rousses, qui joue dans le sable à quelques mètres de lui. Je présume qu'elle lui appartient.

Je lui fais un sourire poli et il s'approche de moi, sans pour autant quitter des yeux la gamine dans le carré de sable. « J'étais sûr que c'était toi. Wow, t'as vraiment pas changé ! Es-tu revenue vivre dans le coin, toi aussi ? » Je ne sais pas quoi dire, puisque je ne reconnais toujours pas le visage avenant de ce jeune père dynamique, mais je continue de sourire comme une idiote en l'informant que je m'en vais faire un tour chez mes parents. J'espère qu'il dira quelque chose pour m'aider à l'identifier.

Pour faire la conversation, je demande, en désignant la petite : « C'est ta fille ? » Son sourire s'élargit ; il confirme l'information et j'apprends que la petite Mya a vingt-deux mois (à quel moment ces gens-là arrêtent-ils de compter en mois, au juste ?) et qu'il a décidé de prendre une année sabbatique pour créer des liens avec elle lorsque sa maman est retournée travailler, à la fin de son congé de maternité.

« Savais-tu que je suis marié avec Carolanne Vachon ? Ça va faire sept ans en septembre qu'on est ensemble. On s'est retrouvés complètement par hasard quand on étudiait à Sherbrooke et ça a été un genre de coup de

foudre. Weird, hein ? » Non, je ne le savais bien évidemment pas, étranger, mais au moins, je sais qui est Carolanne Vachon : une fille avec qui j'ai été au secondaire, et à qui j'ai peut-être parlé trois fois dans ma vie. Je me rappelle seulement qu'elle jouait du violon et qu'elle arborait quotidiennement des tresses auburn encore plus serrées que celles de Mercredi dans *La Famille Addams*. Ne sachant trop quoi dire, je le félicite poliment pour ses succès conjugaux.

Il fait quelques pas vers moi, l'air soudain mal à l'aise, et se met à parler d'une voix plus basse. « Écoute, Sarah... je sais pas trop comment te dire ça, pis honnêtement, ça vaut pus grand-chose rendu là, mais c'est important que je le dise, je pense. » Je n'ai aucune idée d'où il s'en va avec ses skis et je ne suis pas rassurée, mais je le laisse poursuivre. « Ce que je veux dire, c'est qu'on a vraiment pas été corrects avec toi, dans le temps. C'était vraiment pas cool, ce qu'on t'a fait. »

C'est à ce moment-là que les morceaux du casse-tête se replacent dans le bon ordre. Derrière ces lunettes Ray-Ban et ce man bun ridicule se cache la version adulte de Xavier Marcil. Xavier fucking Marcil, de l'équipe de basket. Un des gars qui ont décidé, lors d'un party chez Amaryllis, qu'ils allaient ruiner la fin de mon adolescence.

J'ai envie de vomir. Je l'écoute à peine pendant qu'il poursuit son laïus contrit, m'expliquant que depuis la naissance de sa fille, il a des cauchemars à l'idée que quelqu'un puisse lui faire subir ce qu'ils m'ont fait subir. J'aimerais lui dire ma façon de penser, mais ma gorge est en feu et les mots refusent d'en sortir. Alors je hoche la tête mécaniquement pendant qu'il se vide le cœur, un faux sourire plaqué sur mes lèvres, contente que mes lunettes fumées ne lui permettent pas de voir mes yeux paniqués, qui commencent malgré moi à se remplir de larmes. Je finis par trouver la force de l'interrompre en pleine lancée et, prétextant que je suis en retard pour dîner, je m'enfuis en courant.

Pendant que je m'éloigne du parc aussi vite que mes modestes capacités cardiorespiratoires le permettent, les mots que j'aurais voulu, que j'aurais dû crier à la tête de Xavier Marcil se bousculent dans ma tête. J'aurais eu envie de lui dire que ça prenait du front tout le tour de la tête pour oser s'immiscer d'une telle façon dans ma journée et me regarder dans les yeux, après avoir participé à mon anéantissement délibéré. Qu'il ne méritait pas

que je lui adresse la parole et que je reconnaisse son humanité, quand il avait si nonchalamment contribué à me priver de la mienne. Que Carolanne Vachon devait être une méchante conne pour avoir pris le risque de faire un enfant à quelqu'un d'aussi méprisable et dénué d'empathie que lui.

Plus encore, j'aurais dû profiter de cette rencontre fortuite pour le forcer à m'expliquer ce qui s'était passé ce fameux soir-là. Parce que moi, je n'ai jamais su exactement *ce qu'ils m'avaient fait*. Comment m'étais-je retrouvée là, sur ce lit, à la merci de ce marqueur indélébile et de cet appareil photo ? Que m'avait-on fait subir avant de me gribouiller une insulte salace sur la peau et d'immortaliser le moment, comme d'autres fixent sur la pellicule leurs vacances en Gaspésie ou les sourires de leurs enfants ? Ces questions me tourmentent depuis plus de quinze ans et, même si je ne suis pas tout à fait certaine de vouloir connaître la vérité, ça me répugne de penser qu'il y a des gens, dont Xavier Marcil fait partie, qui connaissent des détails de ma vie que j'ignore moi-même. Qui, peut-être, s'excitent en y repensant, en proie à une douce nostalgie envers ce temps béni où il était possible de prendre tout ce qu'on voulait sans avoir à se soucier des conséquences.

Ne sachant pas exactement ce que j'ai vécu ce soir-là, je n'ai jamais pu revendiquer un statut de victime (ou de survivante, comme on dit maintenant, pour se donner l'illusion du pouvoir). Je n'ai jamais eu la légitimité de demander l'aide dont j'aurais eu besoin pour me relever. Tout ce qu'il me restait, c'était l'opprobre et l'impuissance, la sensation poisseuse qu'on m'avait amputée de ma dignité. Et aujourd'hui encore, alors que j'aurais pu trouver le courage de demander une certaine forme de justice, je n'ai réussi qu'à m'enfuir. Mes joues s'empourprent de honte alors que je me dis que Jade Saint-Pierre aurait probablement fait preuve de plus de courage que moi.

Quand je m'arrête pour reprendre mon souffle, je m'aperçois que je suis arrivée à l'intersection de la rue des Rosiers, celle de Chrystelle. Sans réfléchir, je m'y engage, les joues encore brûlantes de honte, le cœur battant la chamade. Je m'arrête devant la maison où mon amie a grandi, la maison de Sylvie et Michel, celle où j'ai mangé d'innombrables macaronis à la viande et encore plus de sacs de Cheetos, étudié pour des dizaines

d'examens de maths et d'histoire, préparé des exposés oraux sur la mythologie grecque, sur la transmission du VIH et sur le maccarthysme.

Au sous-sol, j'ai passé des nuits blanches à chuchoter à la lueur d'une lampe de poche, à inventer avec Chrystelle et Amaryllis un avenir qui ne se concrétiserait jamais. Je repense à nos blagues idiotes et à nos fous rires, à nos confidences sans retenue, à la conviction inébranlable que nous avions que rien, jamais, ne pourrait nous séparer. Les larmes, maintenant, ruissellent sur mes joues et jusque dans mon col roulé.

Je m'engage dans l'allée. Sur la fenêtre du salon se trouve encore l'autocollant Parents-Secours défraîchi, qui doit bien dater du début des années 90. À ma connaissance, jamais le moindre enfant en détresse n'est venu sonner chez les Fournier pour y trouver refuge. Je ne suis peut-être plus une enfant, mais bien franchement, je crois que j'ai besoin du secours d'un parent. Je sonne à la porte, enfin prête à faire face à Sylvie.

OceanofPDF.com

SYLVIE

J'ai toujours aimé le silence et le calme. Quand Chrystelle était petite, je me félicitais d'avoir mis au monde une enfant comme elle, qui aimait lire et colorier plutôt que grimper dans les arbres et tout briser dans la maison. Après la mort de Michel, je me réjouissais à l'idée de vivre seule ici, sans personne à endurer, à servir ou à craindre.

J'avais mes romans et mes mots croisés, mon jardin à entretenir. J'ai commencé à faire un peu de bénévolat à l'hôpital, deux fois par semaine. Occasionnellement, je prenais un verre de vin chez une voisine, nous jouions une partie de cartes ou parlions des derniers rebondissements de la série policière que tout le monde écoutait à ce moment-là. Une fois par mois, parfois un peu plus souvent, je recevais ma belle grande fille à souper. Ça me suffisait amplement comme vie sociale. À vrai dire, je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse que pendant ces quelques années-là. J'avais enfin la paix.

Lorsque Chrystelle a disparu, je me suis réfugiée derrière mes stores baissés, comme un escargot se cache dans sa coquille. Je n'avais plus la moindre envie de voir qui que ce soit. Avec une violence que je ne reconnaissais pas, j'ai commencé à repousser systématiquement tous ceux qui avaient l'audace de m'approcher. Comme si, après toutes ces années rythmées par les humiliations et le mépris de mon mari, j'avais accumulé au fond de moi une quantité insoupçonnée de hargne, que je vomissais désormais sur quiconque osait s'approcher. Mon cœur autrefois sensible et charitable s'était transformé en marécage fangeux, stérile.

Les femmes du voisinage furent les premières cibles de mon acrimonie. Après que Chrystelle soit passée aux nouvelles, elles se sont mises à défiler devant ma porte, les bras chargés de lasagnes et de muffins aux bananes.

Les écornifleuses s'attardaient sur le perron, avec leur pyrex ou leur Tupperware plein de victuailles auxquelles je n'aurais pas goûté, même sous la torture. Sans doute espéraient-elles que je les inviterais à prendre le thé ou l'apéro et qu'elles repartiraient la tête remplie de ragots à partager avec les autres commères du quartier.

Je ne leur ouvrais jamais avant le troisième coup de sonnette ; j'en avais fait une affaire de principe. Devant celles qui insistaient assez longtemps, j'entrebâillais la porte juste assez pour qu'elles voient mon air bête, ma robe de chambre et ma repousse grise. Je les remerciais d'un ton sec qui ne cachait rien de mes véritables sentiments à leur égard, et je faisais exprès de refermer la porte juste un peu trop fort. Juste assez pour leur faire faire le saut. J'espérais presque qu'elles aillent dire à tout le monde que j'étais devenue une vieille cinglée, que la tragédie m'avait rendue folle. Quand je balançais leurs plats cuisinés dans la poubelle sans même avoir pris connaissance de leur contenu, j'étais envahie par une joie féroce, inexplicable.

Cette férocité que je laissais monter en moi était la seule chose qui me faisait du bien. Je ne voulais pas de leur pitié et encore moins de leur curiosité morbide. Tout ce que je demandais, c'était qu'on me laisse tranquille. Après quelques semaines, mon souhait a été exaucé. Les femmes que je connaissais, que j'avais presque considérées comme des amies pendant un certain temps, changeaient désormais de trottoir quand elles m'apercevaient au loin. Elles baissaient les yeux lorsqu'elles me croisaient dans les allées du supermarché.

Maintenant, quand le téléphone sonne, c'est généralement un inconnu qui essaye de me vendre un gadget inutile ou de me faire croire que j'ai gagné une croisière dans les Caraïbes. À présent que ma colère a commencé à s'émousser, je dois dire que je commence à trouver le temps long.

C'est un peu pour ça que, quand la petite journaliste s'est présentée à ma porte, il y a deux semaines, j'ai décidé de la laisser entrer. Pourtant, Dieu sait que je les déteste plus que quiconque, les journalistes. Cet hiver, ils étaient toujours deux ou trois à faire le pied de grue sur mon terrain avec leurs caméras et leurs micros. J'en ai même surpris un à fouiller dans un sac à ordures au beau milieu de la nuit, comme un rat. Je me demande encore ce qu'il pouvait bien chercher là-dedans. Je suis sortie sur le perron en robe de

chambre et l'ai chassé avec le fusil à eau que j'utilise pour éloigner les écureuils qui viennent manger mes tomates, l'été. Il s'est enfui en sacrant, mais je sacrais plus fort que lui, lui balançant des mots que je ne me serais jamais crue capable de prononcer, en riant comme une possédée. Celui-là, je ne l'ai plus jamais revu.

J'ai tout de suite pressenti que la petite journaliste n'était pas une sangsue dans le genre de ceux qui sont venus ici avant elle. J'ai vite compris qu'elle m'avait raconté une série de mensonges pour que j'accepte de lui parler, mais je ne m'en suis pas vraiment formalisée. Elle avait l'air sincère quand elle disait que Chrystelle comptait pour elle, et c'est ce qui a fait la différence, pour moi. Même si je n'ai pas vraiment compris son projet d'émission de radio, j'ai décidé de lui faire confiance et de répondre à ses questions. Je pense que j'avais juste besoin de parler.

Avant de partir, la journaliste a écrit son numéro de téléphone sur un bout de papier, au cas où je voudrais la rejoindre. J'ai aimanté le bout de papier sur le réfrigérateur, entre le calendrier de l'an passé, le menu d'une pizzeria et quelques vieilles photos de famille. Chaque fois que je passe devant, j'ai envie de décrocher le combiné et de composer son numéro, même si je ne sais pas très bien ce que je pourrais lui dire d'intéressant. Je me vois mal avouer ce que je pense vraiment : que ma petite fille est morte. Que je ne la reverrai plus jamais. Que le seul espoir qu'il me reste, à ce stade, c'est qu'ils retrouvent son corps un jour pour qu'on puisse lui offrir une sépulture décente. Je sais que c'est horrible, mais c'est vraiment ce que je crois. Une mère sent ces choses-là.

Avant-hier, j'ai reçu une visite que j'attendais encore moins. J'ai sursauté quand ça a sonné à la porte ; deux fois en moins de deux semaines, c'est plus d'action que ce à quoi je suis habituée. Je suis allée ouvrir et je me suis retrouvée face à Sarah Jacques. Ça devait faire douze ans que je ne l'avais pas vue.

La dernière fois, c'était en mai, après la première année d'université de Chrystelle. J'étais allée l'aider à déménager de l'appartement qu'elle partageait alors avec Sarah. La pire idée de leur vie, cette cohabitation. L'été précédent, j'avais tenté de raisonner Chrystelle sur tous les tons, mais elle avait tenu son bout. C'était écrit dans le ciel que les choses allaient mal se terminer.

Pendant que Chrystelle essayait tant bien que mal d'assimiler les subtilités de la Constitution et du Code pénal, Sarah ne pensait qu'à s'amuser. Le matin, il n'était pas rare que Chrystelle doive enjamber des soûlons endormis dans le couloir pour se rendre à la salle de bain. Au bout de six mois, c'était à peine si elles s'adressaient la parole quand elles se croisaient dans l'appartement. Même si j'étais triste de voir Chrystelle souffrir, je me disais que c'était une bonne chose qu'elle voie enfin Sarah pour ce qu'elle était. Il y a des amitiés qui ne sont pas faites pour durer.

Quelques semaines avant la fin de leur bail, Chrystelle s'est trouvé un nouvel appartement. Elle est partie avec un des deux chatons qu'elles avaient adoptés au cours de l'hiver. Deux semaines plus tard, Sarah a sonné chez elle sans prévenir, trimbballant l'autre chat dans une boîte en carton tapissée de journaux. Elle disait qu'il s'ennuyait trop de sa sœur, qu'il miaulait tout le temps. J'ai toujours pensé qu'elle était simplement trop paresseuse pour s'occuper d'un autre être vivant, elle qui n'avait jamais semblé capable de prendre soin d'elle-même convenablement.

Je dois dire que la Sarah qui est apparue sur le pas de ma porte avant-hier n'avait plus grand-chose en commun avec l'adolescente diabolique de mes souvenirs. Dès que je l'ai vue là, debout sur le perron, toute piteuse avec ses yeux rougis et ses joues trempées de larmes, j'ai senti la colère que j'avais nourrie contre elle et contre le monde entier ces derniers mois fondre comme les derniers bancs de neige sous le soleil du printemps. Elle avait l'air d'une petite fille perdue et mon cœur de maman s'est serré. Je lui ai fait signe d'entrer dans la maison.

Je lui ai demandé si elle voulait boire quelque chose, un thé, un verre d'eau. Sarah ne voulait rien. Elle s'est assise par terre dans l'escalier qui mène à l'étage et s'est mise à sangloter encore plus fort, comme une enfant qui s'est fait mal en tombant les deux genoux dans le gravier. Entre ses larmes, elle répétait qu'elle était désolée, tellement désolée.

Je ne savais pas trop quoi faire pour la consoler ; je n'ai jamais été très bonne avec ces affaires-là. Je me suis assise à côté d'elle et je lui ai gratté le fond de la tête avec mes ongles, comme je le faisais pour Chrystelle quand elle était petite et qu'elle avait de la peine. Je lui ai dit que rien n'était de sa faute, même si j'avais mis tellement d'énergie ces derniers mois à me convaincre du contraire. Elle a fini par se calmer un peu.

J'ai demandé à Sarah de me raconter sa dernière soirée avec Chrystelle. Je lui ai dit de ne rien laisser de côté, parce que je voulais connaître chaque détail. Je voulais savoir ce qu'elles avaient mangé, ce dont elles avaient parlé. Si Chrystelle avait l'air bien, si elle avait l'air heureuse.

Je pense que Sarah a fait son possible pour me donner ce dont j'avais besoin, même si ça semblait difficile pour elle de repenser à cette soirée-là. J'ai réalisé qu'elle non plus n'avait probablement pas pensé à grand-chose d'autre qu'à Chrystelle ces derniers mois. Que, même si elle n'était pas parfaite, Sarah avait aimé ma petite fille du même amour compliqué et inconditionnel qu'elle aurait voué à sa propre sœur.

Quand elle est repartie, il faisait noir. Elle m'a remerciée bien poliment pour mon accueil, vraiment moins mal élevée que dans ma mémoire. Je lui ai dit qu'elle pouvait repasser quand elle voulait, mais je n'ai pas l'impression que je vais la revoir de sitôt. Elle est encore jeune, elle. Tôt ou tard, il faudra bien qu'elle finisse par passer à autre chose.

OceanofPDF.com

Juin

OceanofPDF.com

AMARYLLIS

Je marche d'un pas lent entre les rangées de pupitres, mes sandales à talons hauts claquant sur le plancher de la classe silencieuse, pendant que les enfants complètent leur dernier examen de mathématiques avant les vacances estivales. Je dois avouer que je ne suis pas mécontente à l'idée d'avoir quelques semaines devant moi pour me concentrer sur moi-même. L'année qui se termine m'a broyée.

Même si j'ai besoin de vacances, il demeure que la perspective de l'été qui s'amorce n'a rien de particulièrement réjouissant. Je n'ai jamais été douée pour faire face au vide et je crains que l'oisiveté me replonge dans mes anciens travers. J'essaye de me convaincre de planifier des activités, un voyage, un cours de tricot ou de cardio plein air, n'importe quoi pour m'occuper un peu le corps et l'esprit pendant les deux prochains mois, mais le cœur n'y est tout simplement pas.

Je crois qu'au fond de moi, j'espérais naïvement que mes tentatives de rencontrer quelqu'un se solderaient par un succès juste à temps pour la belle saison. Pour l'instant, le miracle n'a toujours pas eu lieu. En fait, force est d'admettre que c'est la catastrophe. Même si je collectionne les matchs dans les applications, ce qui nourrit un peu mon ego, rien de concret ne découle de tout cela. Je présume que je suis la seule à blâmer, puisque plus souvent qu'autrement, je laisse les messages s'accumuler dans ma boîte de réception sans y répondre, paralysée par ma crainte tenace d'amorcer une discussion avec un psychopathe et de finir dans un sac à ordures lesté de briques au fond du fleuve.

J'ai la triste impression que mes peurs ne sont pas complètement infondées. Je ne compte plus les hommes qui, mécontents de mon silence persistant devant leurs avances gauches, ont décidé d'y réagir en

m'abreuvant d'insultes. Un de ces prétendants éconduits a même réussi à trouver mon compte Instagram après que je l'ai bloqué sur Tinder. Une nuit, pendant que je dormais, il a pris le temps de laisser des commentaires injurieux sur plusieurs de mes photos, en plus de m'envoyer en privé des clichés disgracieux de son anatomie, assortis de menaces affreusement spécifiques. Pendant les jours qui ont suivi cet incident, j'ai eu de la difficulté à trouver le sommeil, convaincue qu'il savait où j'habitais et trouverait le moyen de mettre à exécution ses sombres desseins.

Malgré ces expériences désagréables, je n'ai pas encore supprimé les applications de mon téléphone. J'essaye de me convaincre que les indolentes journées d'été qui s'annoncent m'offriront enfin l'occasion de prendre mon destin en main. Quand j'aurai enfin pu me reposer un peu, cela deviendra plus facile, plus naturel. Oui, tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un peu de temps pour prendre soin de moi.

Je devine que plusieurs des enfants à qui j'enseigne sont encore plus exténués que moi en cette fin d'année. Je constate chaque jour à quel point c'est difficile pour certains élèves, particulièrement parmi les garçons, de rester en place toute la journée. Je ne saurais dire si c'est dû à des facteurs innés ou à la façon dont leurs parents les éduquent, mais ça semble plus facile pour les filles d'être sages et obéissantes. Évidemment, il s'en trouve quelques-unes pour se tortiller sur leur chaise et rêvasser en regardant par la fenêtre, mais la majorité des fillettes se conforment, encore et toujours, à ce qu'on attend d'elles.

Au début de chaque année scolaire, je suis fébrile lorsque vient le moment de découvrir les vingt-cinq nouveaux petits visages qui m'attendent dans la salle de classe, comme une comédienne qui s'apprête à monter sur scène. Je me rappelle que quand j'étais enfant, j'étais envahie par un sentiment très similaire au moment de découvrir dans quelle classe je serais, avec quels amis, avec quelle prof.

À l'aube de la troisième année du primaire, j'ai vécu l'un des plus grands moments d'angoisse de mon existence en réalisant que je ne serais pas dans la même classe que Sarah et Chrystelle. Le jour de la rentrée, je me suis effondrée devant tous les autres enfants, terrifiée à l'idée de me retrouver seule, séparée d'elles. Ma mère s'est vite impatientée devant l'inélégant spectacle que je donnais au beau milieu de la cour d'école. Elle m'a saisie

par le bras et traînée jusqu'au bureau de la directrice, où, à mon grand étonnement, elle a pratiquement supplié cette dernière de me changer de classe, oscillant habilement entre chantage affectif et menaces voilées. Pour une fois, ses talents de manipulatrice se déployaient à mon avantage. La directrice a fini par céder sous la pression, acceptant de me placer dans la même classe que mes amies. J'ai rejoint ces dernières dans la cour de récréation les yeux rougis, mais pétillants de joie à l'idée de passer une autre année en fusion avec elles. Elles étaient le centre de mon univers.

Maintenant, ma vie tourne autour de mon travail, de ces enfants à qui j'essaye tant bien que mal d'inculquer quelques connaissances de base en français, en maths, en arts et en sciences. Je m'amuse toujours à essayer de deviner quel genre d'adultes ils pourront bien devenir, dans dix ans, dans vingt ans. Même si le rôle que je suis appelée à jouer dans leur transformation demeure modeste, peut-être ferai-je une petite différence dans la vie de quelques-uns ? Bien que cette pensée traverse mon esprit à l'occasion, il demeure que je n'ai pas choisi d'exercer cette profession pour laisser ma marque, contrairement à certains de mes collègues. J'aime les enfants parce qu'ils sont des enfants, tout simplement.

Parmi les fillettes qui se retrouvent dans chacune de mes classes, je m'amuse toujours à identifier une Sarah, une Chrystelle et une Amaryllis. Elles sont toujours là, quelque part dans l'assemblée ; il suffit de prêter attention pour qu'elles se détachent du lot, comme ces images en trois dimensions qui apparaissent lorsqu'on fixe la page en s'en éloignant lentement.

En septembre dernier, je les ai repérées tout de suite. Emma, mon improbable première de classe, avec ses cheveux perpétuellement emmêlés, sa calligraphie déficiente et ses cahiers pleins de traces de doigts, c'est l'image de Sarah au même âge. Il est impossible de ne pas voir un peu de l'enfant que j'ai moi-même été dans les grands yeux bleus et tristes de la petite Laurie-Anne, qui semble bien indifférente aux regards des garçons qui, déjà, la poursuivent inlassablement. Et je dois admettre que, depuis la disparition de Chrystelle, j'ai pris l'habitude de couvrir Florence, cette enfant trop sérieuse et difficile à aimer, avec ses impeccables tresses françaises et sa tendance à pleurer à la moindre contrariété.

Chaque fois, je me demande si le destin les poussera les unes vers les autres, comme il l'a fait pour mes amies et moi, malgré toutes nos différences. Se reconnaîtront-elles ? Deviendront-elles inséparables ? Finiront-elles par se blesser et s'entredéchirer jusqu'à ce que leur amitié soi-disant indéfectible ne soit plus que l'ombre d'elle-même ?

Pour moi, l'image des enfants que nous étions ne s'est jamais estompée. Elle demeure plus nette, plus vraie que l'image de celles que nous sommes devenues, cachées derrière nos masques, nos mensonges et nos jeux de miroirs. Je croirai toujours que nous étions réellement nous-mêmes à l'époque où nous échangeions des billes et des autocollants, avant les déceptions et les trahisons. Combien de fois ai-je souhaité pouvoir monter dans une machine à voyager dans le temps et retrouver cette époque miraculeuse où tout était si simple ?

Je me suis souvent demandé ce que j'aurais pu faire pour sauver cette amitié si pure et si parfaite, l'empêcher de s'étioler petit à petit, jusqu'à devenir le fantôme de ce qu'elle avait été jadis. Quand exactement cette étiquette de « meilleures amies », qui avait tant de valeur à nos yeux, a-t-elle cessé de se rapporter à la réalité et est-elle devenue un bête automatisme expurgé de son sens ? Même si certains événements ont assurément contribué à fragiliser notre relation, je n'arrive pas à identifier précisément le point de bascule. Nous nous sommes éloignées petit à petit, par vagues et par à-coups. Jusqu'à la disparition de Chrystelle, il n'y avait probablement rien de si spécial à notre histoire. Rien de si mythique. Mais pour moi, c'était tout.

Je n'ai pas vu Sarah une seule fois depuis les vacances de Noël, nous n'avons même pas échangé un message. Je ne sais pas comment elle va et elle ne sait pas comment je vais. C'est la première fois depuis plus de vingt ans que nous passons autant de temps sans avoir le moindre contact l'une avec l'autre. Même si je commence à me faire à l'idée que Chrystelle ne reviendra peut-être jamais, je refuse d'envisager une vie sans Sarah. Nous avons besoin l'une de l'autre pour ne pas oublier qui nous sommes.

SARAH

Le visage de Francis était tellement rouge qu'il m'a semblé y distinguer des reflets pourpres. En postillonnant généreusement à quelques pouces de mon visage, il a crié qu'il n'aurait jamais pensé que je serais aussi lâche. Que je l'abandonnerais comme toutes les autres, que je choisirais de me ranger du côté d'une « bande de petites connes de vingt-deux ans qui mènent une vendetta » contre lui. Je n'ai pas été capable de me retenir de partir à rire dans sa face. Il faut quand même qu'il ait du front tout le tour de la tête pour tenter de se faire passer pour une victime.

Il y a deux mois, à la suite de la publication de la lettre de Jade Saint-Pierre, j'ai fini par accepter de revenir au bureau après un gros trois jours à faire semblant qu'*ALT* n'existait pas et à ignorer les dizaines de textos désespérés de Francis, enfermée dans ma chambre d'ado. C'est sa femme, Gaëlle, qui a fini par m'appeler pour me convaincre de lui donner une chance. Même si je n'ai pas compris pourquoi elle n'avait pas quitté son crétin d'époux sur-le-champ en apprenant la vérité (elle finirait par le faire cinq semaines plus tard), j'ai cédé à ses supplications et je suis revenue m'asseoir sagement à ma place dans le grand loft humide, désormais pratiquement vide.

Presque tout le monde a démissionné le jour où nous avons reçu la lettre (enfin, démissionné, c'est vite dit ; ils sont plutôt tous partis sans demander leur reste après avoir saccagé le bureau, selon ce que j'ai compris). À part moi, il reste seulement le moins doué de nos graphistes, la comptable, la fille des ventes et quelques autres mercenaires imperméables à l'abject parfum de scandale qui s'accroche à *ALT* depuis deux mois et ne semble pas près de se dissiper. Inutile de dire que l'ambiance a déjà été meilleure.

Depuis le grand exode, j'ai passé l'essentiel de mon temps à essuyer stoïquement la merde qui s'accumulait sur nos réseaux sociaux, en plus de m'évertuer à produire du contenu pour trois, parce que plus un seul pigiste à Montréal n'avait la moindre envie de travailler pour *ALT*. La compagnie était devenue vénéneuse. De toute façon, avec l'effondrement des revenus publicitaires de l'entreprise, je ne suis pas certaine qu'on aurait pu payer des rédacteurs. Tous les jeudis matin, je regardais mon compte de banque avec scepticisme, convaincue que mon salaire de la dernière semaine n'y aurait pas été versé. Les deux mois les plus longs de ma vie. Puis, sans raison particulière et même si ma paye avait continué de me parvenir avec une régularité étonnante, j'ai décidé que mon vase était plein. Il se trouve que même mon fort penchant pour l'apathie a ses limites.

Ce matin, je suis rentrée travailler comme d'habitude. Un peu avant midi, alors que je venais tout juste de mettre le point final à un article insipide présentant dix destinations vacances inusitées, j'ai spontanément sorti un sac réutilisable de mon sac à dos. J'y ai rangé les quelques objets décoratifs et usuels que j'avais amassés pendant mes dix années au service d'*ALT*. Je me suis levée et je suis allée cogner à la porte du bureau de Francis. Je suis restée debout dans l'embrasement en attendant qu'il termine son appel téléphonique avec une des rares personnes au monde qui ait encore envie de lui parler (sûrement un créancier ou un avocat).

Quand il a raccroché, il avait l'air encore plus déprimé que d'habitude et je me suis sentie un peu mal d'en rajouter, mais quand même pas tant. Sans le regarder dans les yeux, je lui ai signifié que je partais. Au début, il n'a pas eu l'air de comprendre ce que je voulais dire. Il a regardé sa montre et m'a souhaité une bonne journée, avec un point d'interrogation dans la voix. J'ai eu besoin de préciser que je partais pour de bon, que je quittais mon emploi chez *ALT*. Et c'est là qu'il s'est levé d'un bond et s'est mis à déverser son fiel à moins de cinq centimètres de ma face, se positionnant sans le moindre scrupule en martyr de l'opinion publique.

Je dois admettre que c'était hilarant de le voir patauger dans son argumentaire pathétique. Ben oui, mon pauvre Francis, évidemment qu'on te persécute. Toi, tu n'as rien à te reprocher, avec ton arrogance d'homme blanc privilégié que la vie n'a jamais flatté autrement que dans le sens du poil. Crie-moi après si ça te fait du bien. Gâte-toi. Fais-toi plaisir. Je suis

consciente qu'il ne te reste plus grand-chose maintenant que ta femme est partie avec tes trois enfants, que ta compagnie est à un poil de la faillite et que même ton nom est devenu toxique.

Heureusement, depuis le temps que je m'entraîne à recevoir des flots de haine par la tête en tant que gestionnaire de communauté d'ALT, j'ai encaissé ses insultes et son chantage de bas étage avec stoïcisme. Certes, c'est un peu plus irritant en personne que sur Facebook, mais quand on a la couenne épaisse, ça s'endure. Au bout d'une dizaine de minutes à me crier des bêtises sans que je ressente le besoin de répliquer autrement qu'en pensée, Francis est arrivé à court de mots. Je lui ai demandé s'il avait terminé. Il n'a pas répondu. J'ai refermé la porte doucement en sortant de son bureau et je suis partie sans saluer personne. Il faut dire qu'il ne restait pas grand monde à qui dire au revoir.

Dans l'ascenseur, alors que la navette chambranlante descendait vers le rez-de-chaussée, m'éloignant de plus en plus du loft industriel mal isolé où j'ai gaspillé mes maigres talents pendant si longtemps, j'ai senti une euphorie mêlée d'angoisse m'envahir. Même si je doute que quiconque me perçoive comme une personne prudente en général, c'est la première fois depuis plusieurs années que je prends une décision si lourde de conséquences. Que je décide de changer l'orientation du cours de ma vie. Une fois sur le trottoir, j'ai sorti mon cellulaire pour appeler Alexis. Il a répondu avant la fin de la première sonnerie, pensant probablement que j'allais lui annoncer la mort de nos parents ou quelque chose du genre. En général, on se texte (comme des gens civilisés), mais cette fois, j'avais besoin d'entendre la voix de mon grand frère.

Une fois qu'il a compris que je n'étais pas en train de l'informer d'une tragédie familiale, Alexis m'a félicitée pour ma décision. Il a dit qu'il était fier de moi. Évidemment, tout ça a déclenché en moi la vague d'émotions que je refoulais jusqu'alors. Je me suis mise à pleurer comme un bébé. Tout en zigzaguant sur le trottoir du boulevard Saint-Laurent parmi les concepteurs de jeux vidéo en quête de sandwiches véganes, j'ai demandé à mon frère, entre deux hoquets : « Mais qu'est-ce que je vais devenir, maintenant ? » De but en blanc, il m'a répondu : « Je viens te chercher dans une heure chez toi. On s'en va en camping. C'est non négociable. » J'ai

vaguement essayé de protester, mais Alexis avait déjà raccroché. Ça m'a tellement prise par surprise que j'en ai oublié de continuer à pleurer.

Alexis étant aussi ponctuel que moi (c'est-à-dire pas le moins du monde), il s'est pointé à mon appartement deux heures et demie plus tard. Ça m'a laissé le temps de préparer un semblant de sac à dos. Ça fait des années que je n'ai pas fait de camping, alors je compte sur mon frère pour se munir des essentiels qui nous permettront de mener à bien ce projet farfelu. Cela dit, j'ai quand même eu la présence d'esprit de ramasser un maillot de bain, du chasse-moustiques, un ouvre-bouteille et une petite laine pour les soirées fraîches.

Nous voilà donc en route vers la Mauricie, où l'un des amis d'Alexis vient tout juste d'acheter une terre sur laquelle on pourra apparemment planter notre tente. Une terre. Ça me fait quand même halluciner de penser qu'on est rendus au stade de notre vie où on a des amis qui achètent des terres.

En chemin, on s'arrête dans un IGA même pas Extra, qui me fait regretter de ne pas avoir insisté pour faire nos courses au Marché Jean-Talon avant de quitter Montréal. Alexis se moque gentiment de mon dédain évident envers les étalages de viandes pas bio du tout, suremballées dans leur attirail de styrofoam et de Saran Wrap. Je décide de le laisser prendre le contrôle du panier d'épicerie, même si ça signifie qu'on risque de manger des hot-dogs à chaque repas. Moi, tant qu'on a une quantité suffisante de café et de bière, le reste m'importe au fond assez peu. De retour à la voiture, nous déversons pêle-mêle les provisions dans la glacière.

Le terrain qui appartient à l'ami d'Alexis est situé très précisément au beau milieu de nulle part. Nous y parvenons après avoir serpenté pendant une heure à une vitesse déraisonnable sur des routes de campagne mal entretenues. À un moment, nous empruntons un petit chemin de terre battue où nous roulons pendant encore quelques centaines de mètres, jusqu'à ce que mon frère immobilise le véhicule à un endroit qui me semble tout à fait aléatoire et déclare, en désignant la forêt dense d'un mouvement de tête : « C'est ici. Le spot de camping est à dix minutes de marche, à peu près. » Plissant les yeux, je regarde dans la direction qu'il me pointe et ne détecte ni sentier ni la moindre preuve qu'un humain a déjà mis le pied dans cette forêt. J'espère qu'il sait où il nous amène, parce que je n'ai pas tellement envie qu'on finisse comme Hansel et Gretel.

Mon frère attrape presque tout le matériel et les provisions, me laissant à peine deux petits sacs à trimballer jusqu'au site où nous allons planter notre tente. Je le suis entre les arbres, maudissant les racines sur lesquelles je manque de me fouler la cheville tous les trois pas avec mes Birkenstock. Notre marche dure exactement dix-huit minutes, pendant lesquelles j'ai le temps de demander six fois à Alexis s'il est sûr qu'il sait où il s'en va. Chaque fois, il émet un grognement difficile à interpréter, ce qui ne me rassure pas.

Toujours est-il que nous finissons par atteindre un espace dégagé où quelqu'un a installé une table de pique-nique et un foyer rudimentaire. Nous déposons nos affaires sur la table et nous assoyons quelques minutes sur le banc, le temps de reprendre notre souffle après cette épique randonnée dans les bois. Le silence des lieux n'est troublé que par les pépiements occasionnels des oiseaux installés à la cime des arbres. Je sens soudain un calme profond m'envahir.

Au bout d'un moment, Alexis décide qu'il est temps de monter la tente. Je l'aide du mieux que je peux, tout en étant consciente d'être totalement inutile. Même si nous faisons du camping tous les étés avec nos parents quand nous étions enfants, je n'ai jamais assimilé la moindre information utile qui me permettrait de me débrouiller seule.

Contrairement à moi, Alexis semble parfaitement compétent dans les circonstances (je prends note de le recruter dans mon équipe en vue de l'Apocalypse). Après avoir monté la tente, il réussit même à allumer un feu en plus ou moins trente secondes. Nous nous débouchons chacun une bière et faisons cuire des saucisses sur des bâtons tout en grignotant des bébés carottes et des chips au ketchup. J'imagine que ce sera le souper.

Même au beau milieu du bois, je continue de regarder mon cellulaire toutes les cinq minutes, un réflexe vain considérant que le réseau nous a abandonnés au moins une demi-heure avant notre arrivée. Chaque fois que je baisse le regard vers l'appareil, Alexis roule des yeux et me dit de profiter un peu du moment plutôt que de toujours chercher à être ailleurs.

Bien que la perspective d'être déconnectée me chicote toujours un peu, je présume que c'est une bonne chose en ce moment précis. Sur la route, j'ai reçu une série de textos acrimonieux de la part de Francis. Même si je suis parfaitement capable de l'ignorer, je ne suis pas mécontente de la

perspective d'être hors d'atteinte pour quelques jours. Ce sevrage numérique m'éloignera aussi du grand cirque des médias sociaux, qui me lassent de plus en plus avec leurs beaux sentiments en toc et leurs débats vides.

Après que Jade a dénoncé Francis en avril, plusieurs autres femmes lui ont emboîté le pas, dénonçant leurs agresseurs sur toutes les plateformes. Je les ai trouvées d'autant plus braves que jamais je n'aurais eu la force de les imiter, moi qui n'avais même pas été capable de regarder un petit minable en survêtement comme Xavier Marcil dans les yeux pour lui dire ma façon de penser quand j'en avais eu l'occasion. Pendant quelques jours, le Web entier a vibré au rythme de ces dénonciations. Compulsivement, je retournais sans cesse sur les pages qui compilaient l'information, je lisais et relisais les messages des survivantes, je cherchais les noms des hommes dénoncés sur Google, afin d'associer leurs visages ordinaires à leurs crimes encore plus ordinaires.

Au bout de quelques semaines, peut-être deux ou trois, le mouvement a semblé s'essouffler. Certaines dénonciations ont été mises en doute et il y a même eu des menaces de poursuites. Tout cela a refroidi les survivantes et leurs nombreuses alliées. Aujourd'hui, deux mois plus tard, on pourrait avoir l'impression que rien de tout ça ne s'est jamais passé. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai, parce que je doute fort que Francis se relèvera un jour de cette débarque monumentale. Mais l'Internet avec un grand I semble être passé à autre chose.

Plusieurs médias ont établi un lien entre la série de dénonciations et les femmes disparues. Comme si le spectre de cette violence mystérieuse et brutale, qui semblait désormais peser sur toutes les femmes de la ville, avait contribué à jeter un éclairage nouveau sur les agressions « ordinaires » que nous étions si nombreuses à avoir subies. J'avoue que j'ai trouvé ça un peu tiré par les cheveux comme théorie.

Je commence à me faire à l'idée que nous ne saurons sans doute jamais ce qui est arrivé à Chrystelle. Petit à petit, son image s'efface des fils d'actualités et des bulletins de nouvelles. Je ne rêve plus d'elle aussi souvent qu'avant et je crains de plus en plus qu'elle finisse par disparaître complètement de ma mémoire. Je commence à comprendre pourquoi Amaryllis est si attachée à toutes ces vieilles photos.

D'une certaine façon, Chrystelle a déjà cessé d'exister en tant qu'individu ; elle appartient désormais à une série de femmes interchangeables, des poupées de papier et de pixels aux visages perpétuellement souriants. Ces sourires m'irritent au plus haut point. Il me semble qu'elles n'ont aucune raison de sourire, les disparues. J'aurais préféré qu'on choisisse de publier des photos d'elles avec des airs bêtes, des grimaces ou encore mieux, le majeur levé bien haut, pour envoyer un gros « fuck you » à l'Univers entier.

Assise par terre près du feu, je partage ces réflexions avec Alexis, qui m'écoute avec attention, comme l'intervenant psychosocial qu'il est. Le soleil est couché depuis belle lurette et notre feu est réduit à l'état de braises lorsque mon frère fait une intervention qui me prend de court : « Tu devrais partir d'ici pour un petit bout, Sarah. »

Je le regarde avec des points d'interrogation dans les yeux, pas certaine de comprendre. « Partir où ? », je demande. « En voyage, je sais pas trop. Genre en Allemagne ou au Laos. Ou sur la Côte-Nord. Où tu veux, c'est pas les choix qui manquent. Me semble que ça te ferait du bien de changer d'air, un peu. Ça fait combien de temps que t'es pas sortie de Montréal ? » Je désigne la forêt qui nous entoure : « On est pas à Montréal, ici, il me semble, Alex. Pis je vais chez les parents presque tous les mois. » Mon frère lève les yeux au ciel : « Sérieux, Sarah, ça compte pas, ça. Fais pas l'épaisse, tu sais très bien ce que je veux dire. »

Pendant quelques instants, je garde le silence, réfléchissant à la proposition. C'est vrai que ça pourrait être une option, partir en voyage. Après tout, Alexis a raison, ça fait des années que je ne suis presque pas sortie de Montréal, à l'exception d'une brève virée à New York et de quelques week-ends dans des chalets avec des amis.

J'ai toujours secrètement envié ces gens qui semblent partir en voyage à tout bout de champ, ceux qui inondent mon fil Instagram de paysages exotiques, de monuments historiques et d'aliments étranges. Francis ne laissant personne prendre plus de deux semaines de vacances d'affilée, je n'ai jamais eu l'impression que c'était à ma portée. Mais Francis n'a désormais plus la moindre influence sur mon existence.

Je ne crois pas que j'aurais envie de voyager toute seule, par contre. Comme s'il lisait dans mes pensées, mon frère demande : « Pourquoi tu

partirais pas avec Amaryllis ? » Je pars à rire en entendant sa suggestion, avant de répondre que je ne sais pas si je serais capable de la tolérer pendant plus que deux jours. Il me suggère d'y réfléchir, au moins. Il est convaincu que ce n'est pas la pire des idées. Je hausse les épaules en étouffant un bâillement et je décrète qu'il est temps d'aller dormir.

Je craignais de ne pas être capable de trouver le sommeil à cause de l'inconfort de la tente, mais surtout en raison du silence inhabituel. Comme lorsque nous étions enfants et que je craignais que des monstres sortent de la forêt pour me dévorer pendant la nuit, j'interdis formellement à Alexis de s'endormir avant moi. La promesse solennelle qu'il me fait n'est pas trop difficile à tenir : je sombre dans le sommeil au moment où ma tête se pose sur l'oreiller. Après tout, je sais bien que les monstres qui errent dans les bois sont à la fois moins réels et moins dangereux que ceux que je risque de croiser à côté de chez moi. Pendant la nuit, je ne rêve de rien.

Le lendemain, nous allons marcher dans les bois jusqu'à un ruisseau où je me baigne un peu, pendant qu'Alexis lit un livre, assis près de l'eau. Nous passons ensuite le reste de la journée à boire de la bière en jouant aux cartes et en brainstormant au sujet de mon avenir. Le soir venu, je dors à nouveau comme une roche. Je suis un peu triste lorsque vient le moment de retourner en ville, mais j'ai quand même envie de prendre une douche. Nous démontons la tente et retournons vers la voiture, les bras considérablement moins chargés que lors de notre arrivée, il y a deux jours.

J'ai l'impression qu'Alexis conduit de façon beaucoup plus adéquate que d'habitude, comme si le calme de la forêt avait eu une influence positive sur son comportement. Lorsqu'on commence à se rapprocher de la civilisation, mon frère suggère que nous arrêtions quelque part pour acheter des cafés. Ça m'apparaît une excellente idée. J'allume mon cellulaire, que je n'ai même pas regardé depuis près de trente-six heures.

L'appareil met quelques instants à se connecter au réseau. Avant même que j'aie pu ouvrir Google Maps pour localiser le Tim Hortons le plus près, je suis assaillie par des dizaines de notifications, qui se succèdent à un rythme effarant sur mon écran. Des textos, des appels manqués, des messages vocaux, des notifications Facebook. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe.

Je demande à Alexis de se stationner au bord de la route, le temps de comprendre pourquoi la planète entière veut soudainement me rejoindre. Il obtempère sans poser de questions. D'un doigt mal assuré, je déverrouille l'appareil. J'ouvre l'application de messagerie en retenant mon souffle. Et c'est là que je saisis ce dont il est question. Au sommet de la liste de messages non lus, un texto d'Amaryllis daté d'hier soir dit tout ce qu'il y a à dire : « C'est fini, Sarah. Ils l'ont retrouvée. S'il te plaît, appelle-moi. »

OceanofPDF.com

JULIE-CHLOÉ

Au moment où la nouvelle de l'arrestation du tueur a paru dans les médias, j'étais en train de prendre un bain. Ève a beau répéter que c'est franchement bizarre de prendre des bains quand il fait trente degrés à l'ombre dehors, surtout quand on prétend avoir une conscience environnementale, il demeure que ces jours-ci, c'est le seul endroit où je parviens à réfléchir calmement.

Je suis partie de chez *ALT* en avril, en même temps qu'à peu près tout le monde, le jour où Jade a envoyé sa lettre. Dès que j'ai lu son courriel, j'ai eu honte d'avoir douté du bien-fondé des rumeurs qui circulaient au bureau, honte d'avoir prêté l'oreille à celles qui, comme Camille, traitaient Jade de drama queen. Je n'ai même pas pris le temps de réfléchir avant de partir. Dans le brouhaha général, pendant que certains de mes collègues dessinaient des graffitis sur les murs et vidaient le contenu des dossiers et des porte-crayons sur le plancher, j'ai ramassé toutes mes affaires. J'ai transféré tous les fichiers audio de mon projet sur mon Drive personnel et j'ai quitté les bureaux d'*ALT* sans regarder derrière moi.

Je me suis dit que j'allais pouvoir continuer à travailler sur mon podcast de chez moi et le diffuser en mon nom propre, mais j'ai vite réalisé que ce ne serait peut-être pas si simple. Ève m'a fait remarquer que, légalement, le travail que j'avais accompli en tant qu'employée d'*ALT* ne m'appartenait pas et que je m'exposais à des poursuites si je me l'appropriais. Initialement, je me suis dit qu'elle voulait juste me faire peur dans l'espoir que je laisse tomber mon projet, mais un bref échange de textos avec mon cousin qui étudie en droit me porte à croire qu'elle a probablement raison.

Au-delà de ces considérations légales, je dois dire que ma motivation a été un peu ébranlée. La réaction de Sarah à l'écoute du pilote n'a pas été facile

à encaisser. Et puis ce n'est pas si évident de se concentrer sur un coin de table, dans la cuisine, en face d'une doctorante grincheuse qui passe son temps à répéter que je serais mieux de me chercher un vrai travail plutôt que de perdre mon temps à glorifier des faits divers. Bref, j'ai décidé de mettre le projet en pause, même si mon épisode pilote était pratiquement terminé.

J'écoutais un podcast portant sur la famille Manson dans mes écouteurs, enfoncée jusqu'au cou sous la mousse parfumée, quand j'ai réalisé qu'Ève me parlait depuis le corridor. Irritée par l'intrusion, j'ai tenté de l'ignorer pendant un moment en espérant qu'elle partirait, mais elle s'est plutôt mise à frapper sur la porte. J'ai enlevé mes écouteurs et je lui ai demandé ce qui se passait. C'est à ce moment qu'elle m'a appris qu'ils avaient arrêté le tueur.

J'ai jailli hors du bain et je me suis précipitée sur mon cellulaire, sans me soucier de répandre de l'eau savonneuse partout sur le plancher. Ce n'était pas un canular ; les notifications de tous les principaux médias d'information confirmaient la nouvelle que ma blonde venait de m'apprendre à travers la porte de la salle de bain. Enveloppée dans une serviette, je me suis mise à lire tous les articles disponibles sur le sujet, les uns à la suite des autres.

Au début, l'information était parcellaire. Ce n'est qu'au cours des jours suivants qu'on commencerait à se faire une idée claire de ce qui s'était passé dans le condo parfaitement insonorisé d'Antoine Dupont-Gauthier, situé dans l'ouest de la Petite Italie, près de la frontière avec Parc-Extension. Moi qui avais talonné les forces de l'ordre pendant des mois dans l'espoir d'obtenir une entrevue ou une primeur, j'ai découvert le visage du tortionnaire dans les médias en même temps que tout le monde.

Il était jeune et propre, vraiment très bien habillé. Certainement pas le genre de gars terrifiant qui incite à faire un détour pour éviter de le croiser, pas doté d'un charme magnétique non plus. Sur la photo, il souriait. Ses yeux presque noirs, dont bien des femmes auraient jaloué les cils interminables, brillaient d'un éclat étrange. J'ai remarqué ses canines pointues. Des dents de carnassier. Son visage m'était un peu familier, mais je n'aurais pas su dire où je l'avais croisé. Ça n'avait rien d'étonnant ; nous habitons le même quartier, après tout.

J'ai appris qu'il avait trente-quatre ans, qu'il avait grandi à Sainte-Dorothée dans une famille apparemment « sans histoire » et qu'il travaillait dans une agence de graphisme. Jusque-là, je ne savais pas que ça existait, des agences de graphisme. Je croyais que le graphisme était simplement un département dans toutes les autres agences. À la télévision, j'ai vu sa petite sœur, pâle et éplorée, se confier à une animatrice blonde au brushing impeccable et à l'empathie feinte. C'est la seule personne de sa famille qui ait accepté de parler aux journalistes. Elle tenait vraiment à expliquer que « son frère est pas un mauvais gars, au fond ».

Les analystes et les commentateurs en tous genres ont cherché à expliquer les motivations du tueur. On a blâmé la pornographie, une fréquentation trop assidue de la littérature de Bret Easton Ellis, une enfance gâtée pourrie, une vie trop facile. Cet homme, apparemment, avait besoin de défis.

Les premiers jours après son arrestation, son compte Facebook était encore accessible. Une vidéo récente le montrait, flûte de champagne à la main, en train de livrer un petit discours à l'occasion du mariage d'un de ses bons amis. Pendant qu'il souhaitait une vie remplie de bonheur aux nouveaux époux, une pauvre fille attachée, torturée et violée à répétition, à moitié détruite, croupissait chez lui, dans un garde-robe, comme un chien dans une cage. Anne-Marie Samson-Lagarde. Après la réception, sans doute l'avait-il agressée à nouveau. Peut-être l'avait-il mutilée un peu. Il se réjouissait sans doute de penser qu'aucune des personnes avec qui il avait festoyé quelques heures plus tôt ne se doutait de son petit plaisir coupable. Ça lui appartenait en propre.

À ce jour, Anne-Marie ne s'est pas encore adressée aux médias. Peut-être finira-t-elle par offrir une entrevue exclusive à prix d'or à TVA, peut-être publiera-t-elle un best-seller qui racontera les atrocités qu'on lui a fait subir. Pour l'instant, elle doit encore avoir de la difficulté à croire qu'elle est parvenue à s'échapper des griffes de son tortionnaire, après plus de deux mois d'un indicible calvaire.

Selon le voisin qui a entendu ses cris et a appelé la police, Anne-Marie était méconnaissable au moment de son sauvetage. On ne sait pas exactement comment elle a réussi à s'échapper du placard qui lui servait de cachot. J'imagine qu'avec le temps, le psychopathe était devenu un peu négligent, trop confiant. Peut-être aussi qu'il souhaitait se faire prendre.

Apparemment, il était tout sourire quand les policiers lui ont passé les menottes, au beau milieu d'une réunion avec des clients de son agence.

On ne connaît pas encore tous les détails de ce qu'il a fait à Anne-Marie et aux trois autres victimes. Les corps morcelés de Katherine, de Chrystelle et de Deborah ont été retrouvés sous terre dans la cour arrière de la grand-mère de leur assassin, tout comme les ossements de quelques autres femmes qui n'ont pas encore été identifiées. Il semble que la pauvre vieille dame ne se doutait de rien. Selon des sources proches de la famille, elle appréciait beaucoup que son petit-fils l'aide à entretenir sa propriété.

J'ai été surprise quand Sylvie, la mère de Chrystelle, m'a appelée pour m'inviter aux funérailles, qui auront lieu après-demain. J'hésite encore à m'y rendre. Même si je n'ai jamais vraiment connu Chrystelle, j'ai envie de lui dire au revoir. Mais en même temps, ce n'est peut-être pas ma place.

Évidemment, si j'y vais, je serai toute seule ; Ève refuse catégoriquement de m'accompagner. Je ne suis même pas certaine que Sarah, la seule personne que j'aurais pu connaître, à part Sylvie, sera présente. Sur les réseaux sociaux, j'ai appris qu'elle avait fini par quitter *ALT* et qu'elle s'apprêtait à partir en voyage au Portugal avec Amaryllis Duchesne. Une façon pour elles de rendre hommage à leur amie disparue, qui avait toujours rêvé de visiter l'Europe, mais craignait de prendre l'avion.

J'ai encore le temps d'y penser, pour les funérailles. En deux jours, il peut se passer des tas de choses et me connaissant, j'ai le temps de changer d'idée dix fois. En attendant, je dois me dépêcher si je ne veux pas arriver en retard à mon rendez-vous avec Jade Saint-Pierre, au café Les Oubliettes. Jade, à qui je n'avais pas reparlé depuis notre départ de chez *ALT*, a accepté de me rencontrer quand je lui ai dit que j'avais envie de réaliser un podcast sur les survivantes qui osent dénoncer leur agresseur.

Je n'ai pas l'intention d'oublier Katherine, Deborah et Chrystelle pour autant. Un jour, j'espère être en mesure de leur rendre l'hommage qu'elles méritent. Mais pour le moment, j'ai envie de me tourner vers la lumière.

Septembre

OceanofPDF.com

ESTHER

Les deux blondes bleachées assises une à côté de l'autre à la douze débarquent probablement de Toronto, ou peut-être même des States. Elles ont pas lâché leurs cells depuis qu'elles se sont installées ; c'est à se demander si elles se sont pas fait greffer des iPhone directement dans la main gauche. J'ai pas l'impression qu'elles ont grand-chose à se dire. Toutes les vingt minutes à peu près, celle de gauche se penche vers celle de droite et chuchote dans son oreille en se cachant derrière sa main, comme si elle avait peur que quelqu'un l'espionne. Chaque fois, l'autre glousse pendant quelques secondes avant de se pencher à nouveau sur son écran. Quand je suis allée prendre leur commande, elles m'ont dévisagée avec une excitation un peu craintive comme si j'étais une sorte de primate rare et potentiellement dangereux dans une cage au zoo.

Je sais exactement pourquoi elles sont ici. Quand elles vont avoir bu deux ou trois gins tonics de plus, elles vont trouver le courage de me poser toutes les questions qui se bousculent dans leur tête en ce moment. Est-ce que c'est vrai qu'il venait souvent ici, que c'était son bar préféré, qu'il habitait à trois coins de rue ? Est-ce qu'il était louche, bizarre, carrément terrifiant ? Est-ce que je savais, *au fond de moi*, que le gars à qui j'apportais des pintes et des poutines chaque semaine était un psychopathe ? Si elles boivent assez pour oublier complètement leurs bonnes manières, elles vont conclure l'interrogatoire en beauté avec ma question préférée, celle dont la réponse fucke mon sommeil depuis presque trois mois : à quel point est-ce que je me sens coupable d'avoir rien fait pour arrêter le carnage ? Si jamais elles se rendent là, il va vraiment falloir que je me contrôle pour pas leur crisser un coup de poing dans la gorge.

Depuis que la fille de LCN est débarquée ici avec son caméraman, au début juillet, et que ma face a fait le tour d'Internet trois fois, il s'est pas passé deux jours sans que ce genre de touristes là retentisse. J'aurais jamais dû parler à la journaliste, mais elle m'a pris de court pis j'ai pas eu le temps de trouver une bonne raison de m'enfuir. En plus, Steve était dans la place ce jour-là, il me watchait de près, ça fait que j'ai pas eu le choix de rester polie. Lui, évidemment, il était ben content que le bar passe à la télé. Selon mon boss, de la mauvaise publicité, ça existe pas. Ça paraît que c'est pas lui qui est pogné pour gérer le bataillon de dégénérés qui trippent à l'idée de marcher dans les traces de l'infâme « Mile Ex Skinner ».

Avant, les gens qui se tenaient ici, c'était surtout du monde du quartier. On a jamais été le genre d'endroit qui se retrouve dans les listes du genre « 10 bars montréalais à visiter ABSOLUMENT » sur *Narcity*, *ALT* ou *Urbania*. Astheure, j'ai des Australiens qui se pointent en troupes le samedi après-midi, avec leurs chapeaux de safari pis leurs sacs bananes, pis qui prennent des photos comme s'ils étaient à la butte Montmartre. Steve est aux anges parce que la place est toujours pleine, mais à mon avis, c'est pas un upgrade.

Un des serveurs qu'on a embauchés cet été m'a expliqué que c'est une vraie tendance. Il paraît qu'il y a même des agences de voyages qui se spécialisent là-dedans. Le tourisme de l'horreur, qu'ils appellent ça. Au lieu de marcher vers Compostelle, les gens partent en pèlerinage pour visiter des scènes de crime, de massacres, de génocides et de souffrance humaine en général.

Pour ceux qui cherchent des émotions fortes, mais qui sont trop cheap pour aller virer à Hiroshima ou au Rwanda, suivre les traces d'un tueur en série à Montréal, ça fait la job. J'imagine que c'est particulièrement le fun de harceler la waitress préférée du psychopathe jusqu'à ce qu'elle soit elle-même sur le bord de tuer quelqu'un. Ça m'est arrivé de faire semblant de pas parler anglais, mais là, avec les deux filles assises à la douze, il est trop tard pour sortir mon faux accent de Chicoutimi pis mes yes, no, toaster.

Je pourrais toujours demander à Jonas de gérer leur table, ça l'occuperait un peu, le pauvre. La cuisine est fermée depuis une heure et quart, mais il est encore là à faire semblant de pas avoir fini son close, même si chaque racoin de la plonge shine comme un dix cennes. Depuis qu'ils ont arrêté le

gars pis qu'on a réalisé que c'était un de nos habitués, c'est pas arrivé une fois qu'il parte avant moi le soir. Je pense qu'il préférerait laver les tuiles du plancher à la brosse à dents plutôt que de me laisser toute seule ici.

Je l'avouerais jamais devant lui, mais j'haïs pas ça que Jonas ait commencé à se prendre pour mon bodyguard. Je fais pus confiance à personne, pis surtout pas à mon propre jugement. Ce gars-là venait ici depuis au moins cinq ans pis moi qui me méfie de tout le monde pis de son frère, je me suis jamais douté de quoi que ce soit. Il était toujours ben gentil, ben poli, pis il tippait comme du monde. Même après avoir kidnappé, torturé et assassiné une de nos clientes, il a continué à se pointer chaque semaine pis à boire des pintes en riant avec ses chums. J'essaye de me consoler en me disant que ces marsouins-là sont clairement encore plus niaiseux que moi de s'être doutés de rien, mais j'ai quand même pas de quoi être fière.

Des fois, j'ai l'impression de faire des cauchemars éveillés quand je repense à la soirée où j'ai laissé le maniaque partir avec la Sarah, alors qu'elle était complètement défoncée. Ça, c'était un move vraiment tordu de sa part, quasiment aussi choquant que ce qu'il a fait à ses victimes. J'ai eu presque envie d'aller lui rendre visite à Bordeaux juste pour lui demander ce qui lui était passé par la tête ce soir-là. Ça m'a vraiment soulagée d'apprendre qu'il lui était rien arrivé, à Sarah. Je sais que ça aurait été suicidaire de la part du gars de s'attaquer à elle après que tout le monde les a vus frencher comme des ados en chaleur, mais juste après son arrestation, alors que les détails étaient encore flous, j'en ai fait des cauchemars ; j'étais certaine que j'allais finir par apprendre qu'elle faisait partie des victimes.

Même si, avec le recul, je réalise que ça aurait pas été possible que Sarah disparaisse sans que j'en entende parler, j'étais inquiète parce que je l'avais pas revue depuis le soir où elle était partie avec lui. J'irais pas jusqu'à dire que je m'ennuyais d'elle, mais son absence faisait quand même un vide. Je m'étais habituée à sa conversation à sens unique pis à ses comportements inappropriés. Ces derniers mois, ça m'est arrivé de me mettre à penser à elle sans raison au beau milieu de la journée, à me demander comment elle pouvait bien aller.

J'ai fini par la revoir, pas plus tard que mercredi dernier. Il était trois heures, on venait juste d'ouvrir pis il y avait pas encore un client dans la

place. Je suis descendue trois minutes dans le sous-sol, le temps de changer le baril de pilsner. Quand je suis remontée, elle était là, assise au bar, avec juste une demi-fesse accotée sur le bord du tabouret, comme si elle était pas sûre de vouloir rester. Même si j'avais l'impression qu'elle était mal à l'aise, elle avait l'air pas mal plus en forme que l'hiver dernier.

Je l'ai pas saluée par son nom pis je lui ai pas dit que ça me faisait plaisir de la voir, mais j'ai pas pu m'empêcher de lui faire un sourire en lui demandant ce qu'elle voulait boire. Elle a commandé une IPA sans alcool pis j'ai dû avoir l'air étonnée, parce qu'elle a ressenti le besoin de m'expliquer qu'elle prenait un break, ces derniers temps. Qu'elle avait besoin de regarder la vie en face, pour une fois. Fidèle à son habitude de me raconter des affaires random sans trop se soucier de savoir si je l'écoutais ou pas, elle m'a dit qu'elle rentrait d'un voyage en Europe avec l'autre fille, la prof. Elle a pas parlé de son amie Chrystelle, ni du gars qui l'a tuée, pis même si c'était tout un éléphant dans la pièce, j'ai décidé de pas m'embarquer là-dedans moi non plus.

Pendant une demi-heure, Sarah a tété sa fausse bière en faisant semblant de lire un roman. Je voyais ben qu'elle pensait à autre chose, qu'elle se retenait pour pas continuer de me jaser. Quand elle est arrivée au fond du verre, moins vite qu'à l'époque où il y avait de l'alcool dedans, elle m'a demandé la facture. Elle a payé en me laissant beaucoup trop de tip, comme d'habitude, pis elle est repartie. Je sais pas pourquoi, mais ça m'étonnerait qu'on la revoie ici. J'ai le feeling que si elle est revenue, c'est parce qu'elle avait besoin de fermer ce chapitre-là de sa vie une fois pour toutes. C'est naïf mais peut-être que je m'accorde trop d'importance, mais je pense qu'elle voulait aussi que je voie qu'elle était correcte.

Il est deux heures et demie du matin, c'est pas mal l'heure de commencer mon close. Il reste pus grand monde dans le bar, seulement trois bros d'une trentaine d'années qui enchaînent les pintes et les games de pool depuis au moins quatre heures en chialant contre leur job, pis les deux petites anglos à la douze, toujours sur leur cell, qui commencent à avoir l'air vraiment trop paquetées pour la ligue. Je sers une bière à Jonas, qui a fini par sortir de sa cuisine pour venir s'asseoir au bar, et après m'être raclé la gorge pour être sûre que tout le monde m'entende bien, je crie mes deux mots préférés : « Last call ! »

Dès qu'elles m'entendent, les deux filles à la douze se mettent à faire des grands signes dans les airs pour attirer mon attention. Jonas et moi, on échange un regard ; lui non plus, ça le fait pas tripper ce genre de clientes là, mais je pense qu'il devine que j'ai mon quota pour à soir parce qu'il me dit de pas bouger, qu'il va s'en occuper. Je le remercie, même si je sais que ça mettrait Steve en beau calvaire de savoir que je laisse le cuisinier, avec ses jeans troués, son pinch mal entretenu pis son anglais approximatif, faire ma job à ma place. Si ça peut m'éviter de me faire parler des meurtres, je suis prête à prendre des risques pas mal plus grands que ça.

Les petites anglos ont commandé deux derniers gins tonics à Jonas. Je lui dépose ça au bout du bar avec leur facture et je le laisse s'arranger avec le reste. Je monte le volume de la musique, j'augmente l'intensité des lumières et je commence à mettre des chaises sur les tables, question que tout le monde comprenne qu'il est temps de partir. Je vais faire payer les trois gars qui niaient à la table de pool pendant que Jonas, debout à côté de la douze, fait visiblement de son mieux pour répondre aux questions que les deux filles ont fini par se décider à poser.

Vu que j'ai pus de clients à gérer, je mets mes écouteurs et je commence à passer le balai. La musique qui joue dans le bar suffisait pas à enterrer la discussion entre Jonas et les deux filles, pis ça me tentait vraiment pas de les entendre. Jonas a beau dire qu'il est tanné des touristes, ça a quand même pas l'air de trop le déranger de les divertir en racontant la même histoire pour la cinquante-troisième fois. Pour lui, j'ai l'impression que c'est juste ça : une crise de bonne histoire. C'est un gars, ça fait qu'il a jamais eu de raison d'avoir peur de quoi que ce soit dans sa vie. Moi, même si les gens pensent que je suis ben toffe, ça fait trois mois que j'en fais des cauchemars.

Tout le monde a l'air de trouver que ce qui s'est passé dans le quartier, les disparitions, les meurtres, c'est une affaire de fou, le genre de patente qui arrive presque jamais dans la vraie vie. C'est pour ça que les gens se bousculent ici, qu'ils prennent des photos et nous harcèlent avec leurs questions indiscretes, leurs accusations à peine voilées d'avoir aidé, par notre apathie ou notre aveuglement, le tueur à commettre ses crimes. J'ai l'impression que ce qu'ils veulent, c'est se dissocier de l'affaire pis se convaincre que ce qui s'est passé ici, c'est une anomalie. Une monstruosité

qui aurait jamais pu leur arriver à eux. Un peu comme s'ils essayaient d'exorciser la peur en se roulant dedans. Je trouve ça naïf de leur part de s'imaginer qu'ils sont à l'abri. Moi, j'ai compris que je serais pus jamais en sécurité. Que je l'avais probablement jamais été.

Même si je serais surprise d'avoir d'autres tueurs en série parmi mes clients, je peux pas m'empêcher de penser qu'Antoine Dupont-Gauthier était peut-être pas si différent des autres, au fond. Je dis pas que tout le monde pourrait aller jusque-là, mais quand je regarde le comportement des gars ici, une fois que l'alcool les a suffisamment désinhibés pour qu'ils arrêtent de penser à leur mère pis à leurs sœurs, je me dis qu'ils sont plusieurs à qui ça prendrait pas grand-chose pour se transformer en prédateurs. C'est pas tout le monde qui veut les choses que ce fou-là voulait, une maudite chance. Mais il y en a quand même une gang qui hésitent pas beaucoup avant de prendre ce qu'ils veulent sans demander la permission. Et quand on se concentre sur les Antoine Dupont-Gauthier de ce monde, on dirait que ça devient un peu trop facile d'oublier tous les trous de cul qui font moins de vagues.

Ben honnêtement, si j'avais l'impression d'avoir vécu quelque chose d'extraordinaire au cours de la dernière année, je pense que j'aurais pas tant de misère à dormir la nuit. Ce qui me hante, c'est pas le fait que cette histoire-là soit unique en son genre, au contraire. C'est le fait que d'une certaine façon, elle pourrait pas être plus banale.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je tiens à remercier Stéphane Dompierre pour la confiance, l'accompagnement et les occasionnelles p'tites blagues en commentaires dans la marge.

Merci également à mes premières lectrices, Zoé Gagnon-Paquin, Cynthia Racine et Myriam Daguzan-Bernier pour le temps que vous avez consacré à la lecture des versions préliminaires de ce livre et le sérieux que vous y avez mis, ainsi que pour les commentaires hautement pertinents et utiles que vous avez formulés. C'est un grand privilège que d'avoir pu compter sur des femmes aussi brillantes et sensibles que vous pour m'aider à prendre un certain recul par rapport à cette histoire qui m'habite depuis si longtemps.

Enfin, merci à ma famille et à mes proches pour votre appui indéfectible, et tout particulièrement à Phil pour ta patience inaltérable et ton soutien constant tout au long de l'écriture de ce livre, et dans la vie en général.

OceanofPDF.com



AWAD, Mona
Tout est bien, 2022.

DEMEULE, Fanie
Highlands, 2021.

AWAD, Mona
Lapin, 2021.

BAKER, Joyce
Glauque – Là où la terre se termine, 2021.

COLLECTIF
D'autres mondes, 2020.

ST-PIERRE, Éric
Rabaskabarnak, 2019.

CÔTÉ, Catherine
Les choses brisées, 2019.

COLLECTIF
Monstres et fantômes, 2018.

LARAMÉE, Justin
Quatre Mélanie et demie, 2018.

DOMPIERRE, Jeanne
Dopamine, 2018.

ST-PIERRE, Éric
Comment écrire Comment écrire un best-seller, 2017.

BOULAY, Stéphanie
À l'abri des hommes et des choses, 2016.

OceanofPDF.com

JEANNE DOMPIERRE

PERSONNAGES SECONDAIRES

Est-ce que Chrystelle avait peur ce soir-là ? Est-ce qu'elle a entendu l'inconnu, les inconnus, les pas derrière elle qui se rapprochaient, le souffle d'un prédateur dans son cou ? A-t-elle extirpé ses clés de la poche de son manteau en les tenant serrées, afin qu'elles dépassent entre ses jointures comme autant de petits poignards ? En tout cas, c'est ce que je fais, moi, chaque fois que je marche seule dans une rue sombre. Je me demande si un violeur a déjà été éborgné par une clé. Probablement pas. Ces gens-là, à ce qu'on dit, sentent la peur sur notre peau. Et ils s'en délectent.

Lorsque Chrystelle Fournier disparaît un soir de décembre, la vie des femmes qui l'entourent chavire. Ses deux amies d'enfance sont hantées par la peur, la culpabilité et les souvenirs douloureux, alors que sa mère se terre derrière un mur de rage et d'amertume. Il y a aussi une serveuse un peu revêche qui préférerait ne jamais avoir été mêlée à tout cela et une jeune journaliste férue d'histoires sordides qui rêve de se faire un nom dans le monde du *true crime*. Elles réaliseront que la violence est parfois tout près.

Jeanne Dompierre est née à Montréal, où elle vit toujours. Elle travaille comme gestionnaire dans le milieu des médias depuis plusieurs années. Après *Dopamine*, elle signe un roman choral féministe et libérateur.

Québec Amérique
quebec-amerique.com